ru n

GEORGES NORMANDY

ARTICLES DE PARIS

POTINS ET PANTINS DU BOULEVARD. — DU NOBLE FAUBOURG A MONTMARTRE. — COULISSES, RESTAURANTS DE NUIT, ATELIERS ET BOUDOIRS. — EUNUQUES ET SATYRES. — LES EXPLOITS DU PARIS-MODERNE.

PARIS

GASTEIN-SERGE, Éditeur

17, rue Fontaine, 17

Articles de Paris

Horizons de Province

DU MÊME AUTEUR

La poésie sociale contemporaine . . . . (épuisé)
L'Heure qui passe, (1906-1907), préf. de *Clovis Hugues*. Couvert. de G. de Ribaucourt (Méricant, édit.) 3 fr. 50
Jean Lorrain, Sa vie, son œuvre, 1 vol. illustré. Couverture de G. de Ribaucourt (Méricant). 3 fr. 50
La Question Catalane. 1 vol. illust. (Bloud et Cie). 1 fr. 00
Mlle Myriane, gommeuse, roman. (*Les Publications Littéraires illustrées*). Illustrations de Steinlen, Carl Hap, etc. . . . . 0 fr. 60
Madame de Pompadour, roman historique. Illustrations du temps (*Les publications littéraires illustrées*), 1 vol. (*sous presse*) . . . . . .
Le Poison de la Riviera, roman (*en préparation*).
Le Nu a l'Eglise, au Théatre et dans la Rue. 100 illustr. (Louis Michaud, éd.) (*sous presse*) 1 vol. 3 fr. 50
La Foi Nouvelle (*avec les Poètes de l'Ecole Française*) poèmes. (Fasquelle, éd.) 1 vol . . . . . 3 fr. 50
Le Panier a Salade. *Masques et Visages de Paris et d'ailleurs*. (1908-1909) (*en préparation*)
L'Honnête Homme. 1 acte.
Dans la Bataille, (Morceaux choisis de M. Stéphen Pichon, *Ministre des affaires étrangères*), avec un *Essai biographique* et des *Notes documentaires* (Méricant) 1 vol. illustré de 8 hors-texte et d'un frontispice d'après Raffaelli. 3 fr. 50

De POINSOT et NORMANDY

La fille de l'Usinier, roman popul. (*sous presse*).
L'Echelle, roman (Fasquelle) . . . . . 3 fr. 50
Le même ouvrage traduit en anglais sous le titre Like Nero. Illustr. de Mas. (*Society of British Bibl.*) . . . . . 1 guinée.
Tcherikof, roman historique. (Carrington) 12 Eaux-fortes de Martin-Van-Maele. . . . . 40 fr. 00
Les Vautours, roman hist. Carrington (*sous presse*).
La Mortelle Impuissance, roman du dilettantisme (Fasquelle) . . . . . 3 fr. 50
La Faillite du Rêve, roman du relativisme (Fasquelle) . . . . . 3 fr. 50
Les Titans Vaincus, roman du laïcisme (*en préparation*).
Males, quatre petits romans d'amour. (*Librairie Universelle*). Couverture de Renefer . . . 3 fr. 50
Amours, contes. (Méricant, éditeur). Couverture de G. de Ribaucourt . . . . . 3 fr. 50
Le même ouvrage, édition nouv. illust. (Méricant). 0 fr. 95
Anarchistes. Drame social, 3 actes. (*Grand Théâtre municipal de Lille, 1905*) . . . . . 1 fr. 00
Le Congrès des Poètes de 1901. — Sur les Tendances de la Poésie nouvelle. — Le Roman et la Vie. — Antide Boyer, essai de biographie sociale. . . . 4 broch. (*épuisées*).

GEORGES NORMANDY

Articles de Paris

Horizons de Province

(1907-1908)

PRÉFACE DE JEAN AJALBERT

LIANE DE POUGY. — SOLEILLAND HOMME POLITIQUE. WILLY.— NORMAN FRENCH.— HEURES DE NICE. HEURES DE CANNES.
A L'ODÉON. — A LA SCALA. — AU FRANÇAIS. — A MONTMARTRE. — CLOVIS HUGUES. — PAUL ADAM. CARPEAUX. — ALFRED BRUNEAU. — LES MARGUERITTE. JULES CHARLES-ROUX.
LA POÉSIE SOCIALE CONTEMPORAINE. — LES PEINTRES DU PARIS MODERNE.
JEAN LORRAIN. — LA DAME EN NOIR.— JEHAN RICTUS. LE BAL DES 4 Z'ARTS.
AUREL CHEZ ERNEST-CHARLES. — LES SALONS OU L'ON POSE. — LE NU AU THÉATRE (LA BELLE AYMOS), ETC., ETC.

PARIS
GASTEIN-SERGE, EDITEUR
XVII, RUE FONTAINE, XVII

1908

PRÉFACE

Il y a vingt ans, à l'époque turbulente de littérature, dont l'enquête de *Jules Huret* a rassemblé de vifs témoignages, il n'était pas de brasseries, de réunions, de dîners d'écrivains où ne se posât la question du *journal à faire.*

Nous n'étions pas satisfaits de la presse régnante ! Fallait-il que nous fussions difficiles ! Et, du Quartier-Latin ou de Montmartre, nous prétendions, chétifs, à remplacer ce qui était... Or, nous n'avons rien révolutionné du tout. Et le fameux journal reste toujours à faire.

Mais j'imagine que la génération montante n'est pas agitée de cette vaine ambition de posséder des journaux, rédigés en français, et qui ne se désintéresseraient pas totalement de poésie, d'histoire, de philosophie et d'art ! Pourtant, sans monter si haut, quelle ne serait pas la joie étonnée de nos cadets — et la nôtre donc ! — si quelque miracle (il en faudrait un) leur révélait seulement quelques quotidiens de naguère, plus épris de beaux contes et de fines chroniques que d'informations, de prétendues informations à outrance...

Or, ce journalisme d'antan n'est pas mort faute de journalistes. Ce sont les journalistes, plutôt, qui meurent faute de journaux. Il n'y a plus de place pour les faiseurs d'articles, depuis que les gazettes sont à six et huit pages — envahies par *l'information*. A la vérité, on n'est pas mieux renseigné qu'autrefois. Mais, au plus médiocre incident, on décerne un titre considérable, avec des sous-titres énormes, sans doute pour faciliter la lecture en auto faisant du 80 à l'heure, sous des lunettes blindées de chauffeur. Le plus menu fait passe ainsi en vedette. Comment choisir, dans la peur d'arriver plus tard que la maison d'en face ? On insère tout, au gré du télégraphe, du téléphone. L'incident le plus banal prend une importance capitale, — en caractères monumentaux. La moindre saignerie d'apache est lancée comme un beau crime! On était plus ménager des effets, jadis. Un crime ne devenait pas un beau crime, comme ça ! On avait le souci des distances. Et quand le récit des faits-divers venait de la troisième page à la colonne de tête, sous la plume des chroniqueurs célèbres, c'est que le crime en valait la peine ! (D'ailleurs, quelle ordonnance décente, distinguée, dans la mise en page de l'ancienne presse — comparée à la brutalisante manière d'aujourd'hui, avec ces illustrations grossières, ces clichés brouillés où on ne distingue rien..., et surtout ces scènes d'assassinats, de découvertes de cadavres, la morgue chez soi !) Cependant, il est juste de dire que les acteurs empiètent assez souvent sur les honneurs journellement

dévolus aux assassins. Il en va pour le monde des planches comme pour les héros du ruisseau. On prend les artistes en herbe, aux bancs du Conservatoire. Pour les pièces, sans parler de la genèse, publiée scène par scène, on photographie chaque journée de répétition. Ah ! nous sommes bien informés, si bien informés, qu'à la répétition générale, nous n'avons plus rien à apprendre... (La jolie avance ! Et comme je préfère la surprise, l'émotion délicate d'assister à la sortie du mystère de l'œuvre nouvelle... !) Regretteur du passé, certainement, du Paris d'hier que d'autres croient embelli depuis qu'à chaque façade des maisons, des feux d'artifice, épelant en lettres de gaz ou d'électricité des adresses de dentifrices ou de pianos, incendient les boulevards de réclames aveuglantes. On s'y tue la vue, on n'y voit que du feu ; c'est le viol de la nuit et de l'espace — et le résultat immédiat, c'est de vous cacher sous ces illuminations intempestives, le numéro de la porte que vous cherchez, ou la main qui soulève le rideau d'une fenêtre amie...

Les journaux d'il y a vingt, trente, quarante ans !

D'abord, G. Normandy aurait su où publier ces feuillets légers d'au jour le jour de l'*Heure qui passe*, d'*Articles de Paris*, *Horizons de province*... S'il y avait des directeurs qui s'informent — pour informer le public — que ne devrait pas être leur regret de découvrir sous la couverture d'un livre tant d'idées et de sensations qui auraient dû animer les mornes champs de l'information, où ne

pousse plus la moindre fleur d'esprit et d'imagination ! — le regret de ne connaître qu'épinglés sous vitre les papillons d'or et de flamme, aux couleurs immobilisées, au vol figé. Car G. Normandy, poète et romancier, n'est pas l'écrivain découpant du talent par tranches, pour le format du journal. Il a, en outre de ses autres mérites, le don spécial du chroniqueur, prompt à saisir l'actualité, et à l'accommoder prestement. Le *plat du jour* disait dédaigneusement Brunetière, je crois. Oui, mais ne le cuisine pas qui veut. Et que de maîtres de la littérature ont échoué, alors qu'ils pensaient hautement que c'était à la portée de toutes les plumes... Rien de sempiternel comme l'*actualité* qu'il s'agit de rajeunir au goût du moment... Il y faut de l'adresse, de la souplesse, de la fantaisie — avec une application continue et beaucoup de réel savoir, sous le savoir-faire. Car le fait n'est pas grand'chose, un prétexte, le point de départ : il faut arriver ! Une première, un vernissage, une rentrée des chambres, les vacances, un procès dit sensationnel, l'inauguration d'une statue, etc, de pauvres motifs toujours les mêmes, mais qui se parent, s'enrichissent par les curiosités propres, la sensibilité vierge du nouveau venu aux spectacles les plus rassis de ce vieux Tout-Paris de toutes les fêtes et de tous les enterrements. Il n'y a pas qu'à traiter du fait du jour : il était à découvrir — dans le flot des informations. G. Normandy est doué de ce flair inventif, comme de la verve primesautière toujours prête, nécessaire au chroniqueur qui ne

peut remettre à demain d'écrire sur le fait de la veille...

Quelle terrible épreuve que le livre — pour l'œuvre cursive du journaliste ! A son jour, sinon tous les jours, il a son public, tout chaud des événements, à la dévotion du quotidien ou du périodique et de leurs rédacteurs. Cependant, après vingt ans de vogue, de milliers d'articles qui *portèrent*, il ne se peut réunir un volume. Or, les articles de G. Normandy ont résisté à la mise en page de l'édition de librairie. Les impressions ressenties au choc de l'heure ont gardé la vibration de la vie ; des notes, crayonnées à la-va-vite, de fugitives esquisses, mais d'un contour solide, présentent un relief durable — et le carnet de notes devient un recueil précieux de mémoires du temps.

Les journaux d'il y a vingt-cinq ans !

Je ne parlerai que de celui qui donna l'élan, fournit une telle course de littérature, du *Gil Blas*. (Sans doute, il y avait des maîtres, ailleurs, au *Figaro*, à *l'Evènement* avec Aurélien Scholl, au *Cri du Peuple*, avec Jules Vallès, au *Voltaire*, avec Emile Bergerat, et les Drumont et les Rochefort, et à la *Justice* un Edouard Durranc, un Pelletan, peu connu des nouvelles générations, et Geffroy, qui accumulait les magnifiques matériaux de la *Vie Artistique*, et, au *Gaulois*, Grosclaude, Capus. Or *Gil Blas* innovait, en rassemblant fastueusement les gloires éparses, en révélant des talents inédits... Théodore de Banville, Guy de Maupassant, Armand Silvestre, Catulle Mendès,

Paul Arène, Villiers de l'Isle Adam, Léon Cladel, Jean Richepin, Henry Fouquier, Mirbeau, Grosclaude, Jean de Bonnefon, Paul Bonnetain, René Maizeroy, — que j'en oublie ! — et des romans de Barbey d'Aurevilly, de Zola !

(Du *Gil Blas*, devaient découler l'*Echo de Paris*, le *Journal* — d'avant l'infiltration politique...)

Evidemment, G. Normandy eût gravi le petit escalier du Bd. des Italiens, celui de la rue Glück, et s'y fut créé une rubrique originale, avec les instantanés dont il compose ses cahiers frissonnants ou enthousiastes ou mélancoliques.

On n'entrait point sans un respectueux embarras — qui ne persistait point, car la plupart de ces grands hommes se laissaient facilement aborder, en leurs brasseries respectives. Mais, plus troublants, il y avait des directeurs, des secrétaires, des administrateurs — qui confondaient, avec toute la fougue de l'ignorance, et les gens et les genres — et dont le goût allait plus volontiers à la grivoiserie, qui avait fait la fortune primitive du journal, avec *Pedro Garcias !* Et je n'oublierai jamais la stupéfaction affolée de Maurice Rollinat, lorsque, venant de conclure pour une série, un gros bonnet, tenant à se montrer, frappait sur l'épaule du poète des *Névroses*, le conseillant : « *De la gaudriole, n'est-ce pas, de la gaudriole !* »

Tout de même, la littérature triomphait, en des sommaires resplendissants !

Le *plat du jour* était royal et copieux, avec Maupassant assaisonnant ses rudes histoires normandes, avec les recettes de Provence, de Paul

Arène. Et c'était une délicieuse *Colombine* d'Henry Fouquier, ou l'orgie verbale d'Emile Bergerat ! Cela mettait l'esprit en joie pour la journée, autrement, peut-être, que la grosse information que se disputent les gazettes de 1908 — et qui découpe la vie en tant de « *Dernière Heure* » nous rapportant que le roi de Belgique arrive à Paris, le roi de Grèce à Aix, le roi d'Espagne à Biarritz, et les Grands ducs de Russie sur la Côte d'Azur. Toutes nouvelles, évidemment, qui ne sauraient attendre...

Je dois dire que c'est surtout à distance que nous rendons hommage à tant d'illustres morts. Nous voyons, par comparaison avec tant de vivants, ce que nous avons perdu. Mais alors, nous trouvions même qu'ils tenaient trop de place, toute la place. Les jeunes, impatiemment, nous devions marquer le pas, Alphonse Allais, G. d'Esparbès, Pierre Veber, quelques autres. Ce qui attendait, c'était la *Vie drôle*, d'un tel humour, d'Alphonse Allais, c'était quelque page tumultueuse de la légende napoléonnienne de G. d'Esparbès ; quand la *journée* des chefs de file manquait, il y avait encore du pain blanc sur le marbre...

Je ne puis retourner en pensée au *Gil Blas*, sans revoir l'extraordinaire figure du secrétaire de rédaction, Jules Guérin... Lui était sans respect pour personne — à force de tutoyer tout le monde... Avec quelle désinvolture apparente, il traitait la *copie*, traînant, au hasard, dans des tiroirs ouverts ou sur sa table... Car, il aimait « son

journal »... Au restaurant, il suivait les gens qui lisaient, très heureux, quand quelqu'un semblait s'attacher à un article... Mais si le lecteur, parcourant les titres, rendait le numéro, demandait un autre « canard », Jules Guérin n'avait plus assez de sarcasme pour les signatures qui n'avaient pas retenu le voisin de table... Et Jules Guérin fréquentait assez les tavernes et cabarets — pour renouveler l'expérience ! Il ne fallait pas que le hasard malencontreux échût deux fois, au même collaborateur, de provoquer l'indifférence du lecteur : cela devenait chez Guérin, une rancune féroce ! On connaissait ce moyen de l'exaspérer, dans certains cafés, où l'on demandait le *Gil Blas*, pour le laisser aussitôt. Quand il s'apercevait de la plaisanterie, il ne la trouvait pas amusante. Il avait l'amour-propre du métier, mais il avait davantage l'amour de la consommation. Oh ! l'information d'une conflagration universelle ne l'aurait pas empêché de descendre prendre un demi au Pilsen proche, quand il voulait boire... Son chapeau bien en vue dans son cabinet, il filait, en décrochant n'importe quelle coiffure au passage et il attrapait la rampe, pendant que les visiteurs stationnaient autour de son couvre-chef en permanence... Sur la fin, comme la caisse lui refusait des avances, il signait des bons aux camarades :

— Passe-moi dix francs, cent sous... vingt sous...

Et il vous glissait dans la main un bout de papier, — *bon pour vingt sous.*

Un dernier jour du mois, il n'était pas de collaborateur qui n'arrivât avec un stock de ces rognures, qui exaspéraient le caissier. C'est, d'ailleurs, à peu près tout ce qu'a jamais écrit Jules Guérin — qui avait beaucoup d'esprit de boulevard : il est vrai qu'on eût fait des tomes épais, avec ces bons innombrables. Un mois, le caissier en compta près de 800 — dont le total dépassait vigoureusement le traitement de notre étrange débiteur...

C'était le crépuscule du *Gil Blas* ; mais l'*Echo de Paris*, le *Journal* continuaient, amplifiaient ses traditions littéraires... Grâce à l'*Echo*, par exemple, un Jules Huret pouvait préluder à ses grandes enquêtes littéraires et sociales, un pur poète, comme Jean Lorrain, pourrait s'avérer l'un des plus prestigieux chroniqueurs qui furent... Si Jean Lorrain, si Jules Huret débutaient à présent, où feraient-ils leurs premières armes ? où placeraient-ils leur copie ?

En effet, les conditions du journalisme ont changé. Il y avait une indépendance acquise aux chroniqueurs qui n'existe plus. En des temps qui ne sont pas très lointains, de Scholl à Mirbeau, de Geffroy à Gohier, de Bergerat à Laurent Tailhade et d'Anatole France à Séverine, au grand cœur, que de journalistes, à qui il était permis d'écrire librement ! Aujourd'hui, que de journalistes, sans journaux — des maîtres survivants, — et tous ceux qui se seraient manifestés, comme G. Normandy — et je songe à des publicistes comme Léon Blum, dont la critique littéraire et sociale

n'a pas trouvé, non plus, l'organe puissant d'où elle devrait s'exercer, utile et féconde...

La plupart des journaux appartiennent à des groupes parlementaires, à des capitalistes politiques, ou sont sous des influences politiques. Pour un Rochefort, un Drumont, pour un Ranc, un Cornély, un Clémenceau, quel encombrement de députés, de sénateurs en mal d'écrire ! Et nombre de directeurs préfèrent, pour cent raisons à ne pas dire, le rasoir de l'ancien ministre, qui doit le redevenir, à la lyre du poëte, au clairon du polémiste. Car, un représentant du peuple n'accepte pas la plaisanterie. Le rire est défendu, la bonne humeur proscrite. Les députés jettent dans la circulation des fragments de rapports, des tronçons de statistiques. Ça, et les dissertations d'un docteur sans clients sur les dangers de cracher de travers : vous avez le journalisme contemporain !

Aussi, le député en mal d'écrire, le médecin qui signe, offrent l'avantage de composer une rédaction économique. Pour la vedette, les instruments de règne et d'affaires, ils sont coulants sur les prix de leur prose, tandis que l'écrivain de profession a des exigences — d'ailleurs, de plus en plus platoniques. Des journaux payaient autrefois un conte, dix, quinze, ving-cinq louis. Maintenant, paraît il, c'est vingt et quarante francs : ils en ont pour l'argent.

Mais, on ne paierait pas G. Normandy : c'est lui qui *redevrait*...

Car, tout désormais, est de la publicité tarifée.

Parler d'un livre, discuter une comédie, citer une toile, décrire un pays — c'est de la réclame à l'éditeur, au théâtre, au marchand de tableaux, au propriétaire de la source !...

Alors G. Normandy commet cette gageure, de faire du journalisme, hors des journaux. Il écrit des articles comme s'ils devaient paraître. Et il les réunit en volume, comme s'ils avaient paru. Et notre bibliothèque s'enrichit d'une œuvre sincère, d'un répertoire innombrable d'idées et de faits inaperçus des informateurs modern style — qui est de n'en pas avoir — et peut-être les seuls essentiels dans le fatras de l'année expirée...

Quand les pêcheurs vident leur barque sur le rivage, longtemps on n'a de regards que pour leur récolte éblouissante, pour la joaillerie vivante, ruisselante encore de la vague, et l'on prête peu d'attention aux hommes, roides dans leurs suroîts, qui, le déchargement achevé, regagnent leurs ruelles du vieux port...

Ainsi, G. Normandy, de ses courses à l'actualité, revient avec une pêche miraculeuse devant laquelle nous avons oublié le marin qui, l'oreille aux écoutes des rumeurs de la vie et de l'art, avait recueilli ce butin splendide...

Il serait temps de parler de G. Normandy ! Et je n'en ai plus la place. Mais qui ne verra l'auteur à travers ce livre de bonne foi, au seuil duquel on eût pu inscrire ces lignes de Montaigne, en épigraphe : « *Qu'on* ne s'attende pas aux ma-« tières, mais à la façon que j'y donne : qu'on

« veoye en ce que j'emprunte, si j'ay sceu choisir « de quoi rehaulser ou secourir proprement « l'invention qui vient toujours de moy... »

J. AJALBERT.

Articles de Paris, Horizons de Province

I

31 Décembre

Banalité des souhaits reçus, mensonge des sourires échangés, stupidité des distractions d'usage, ridicule des coutumes implacables, — fin d'année !... Funèbre veillée, retour vers le passé, vers la bienheureuse enfance... Vieillir !... vieillir, hélas ! parmi les paysages trop vus, loin du spectacle adoré de mon océan natal... Savoir que la Camarde arrive, que, d'heure en heure, nous mourons un peu, que la vie est trop courte pour nos bonheurs, trop longue pour nos souffrances et, peut-être, malgré nos efforts, si vaine... Horreur des paysages immobilisés dans leur torpeur, parmi la douleur suppliante des arbres aphylles...

Comme je comprends dans sa joie, comme j'imagine dans son ampleur, le cri des dix mille compagnons de Xénophon ressuscités par la vue du Pont-Euxin !... Et moi aussi je voudrais clamer : Thalassa ! Thalassa !... Au Nord, dans la paix grandissime des glaces éternelles, parmi la solitude du Pacifique martyrisé par les typhons, au milieu de l'agitation multicolore d'un Colombo de songe : qu'importe ?... Partout, loin des vagues, je suis en exil...

J'aime les quais, j'aime les ports
Plantés de mâts chargés de toile ;
J'aime la mer sous les étoiles,
J'aime la mer sous le ciel d'or.

Cuirassés d'escadre ou vapeurs,
Bricks de commerce ou yachts de course
Luisants et clairs comme des sources,
Moteurs battant comme nos cœurs,

Je vous admire et vous envie,
Vous nous invitez aux départs...
Je voudrais pouvoir sans retard
Vous suivre tous. — toute ma vie !

Partir cent fois, partir toujours,
Aller vers des terres nouvelles,

Sous les voiles qui sont les ailes
Des navires géants et lourds,

Fuir les hommes et la douleur
D'aimer qui ne peut vous comprendre,
Et n'avoir plus à se défendre
Des importuns et des menteurs,

Vivre sur les flots anonymes,
Toujours mouvants, toujours fleuris,
Songer à ceux qui ont péri
Sous ces monts bleus aux blanches cîmes !...

Ils sont morts, jadis ou naguère,
Loin de tous, sans râles, sans cris,
Seuls !... Moi, j'aurais un grand mépris
Du trépas, si loin de la Terre.

Pas de familles éplorées
Autour d'un triste moribond...
Ah ! pouvoir faire le Grand Bond
Dans cette immensité moirée !

Ne point songer à ceux qu'on laisse,
Ne point se savoir regretté,
Disparaître un matin d'été,
Sombrer comme une lueur baisse...

Avoir vu tous les horizons
De notre monde... avant les autres !. .
Le Gange où des gavials se vautrent,
Le Far-West peuplé de bisons,

Le Japon fleuri de glycines,
Les vallons où croît le cyprès,
Les plaines, les lacs, les forêts...
Le soleil, la neige, la bruine

Sur tous les sites, sans repos !
Après avoir vécu, sans but ni trêve,
Une existence ardente et brève,
Parmi l'infini bleu des eaux !...

Ainsi, devant l'âtre où l'on tisonne, je fais danser dans ma mémoire, comme les flammes que je vois, des rimes, — de folles rimes d'antan !

II

A la Scala

Norman French. — En 1904, sauf erreur de souvenir, Paul Adam écrivait ceci : « Si je regarde

Otéro, je suis ému par la beauté de ses lignes robustes, par la vigueur de son masque brutalement coloré en noir, en rouge, en jaune, comme un portrait de maître impressionniste... Courons au music-hall où se cambrent les filles les mieux choisies ! Il n'est pas que les musées illustres pour enfermer des déesses dont les épaules se puissent comparer à celles d'Elise de Vère. Dans les tableaux les plus justement loués, nous chercherions en vain la perfection d'une Yvonne de Rycke ou d'une Pébrel, orgueil légitime des petites scènes favorables à la présentation de la beauté. » Bien que je m'associe, même après trois années, aux louanges que le maître-écrivain des *Lions* et des *Mouettes*, décerne à toutes ces douces enfants — enfants jusqu'à ce que l'âge de la retraite leur donne le droit de vivre trente ans en un jour, en délaissant le fard, et d'être laides en paix, — je crains que, dans notre siècle d'utilitarisme, la plupart des fêtards étiques et des bourgeois pansus qui vont aux concerts contemplent toutes ces dames avec une pensée différente de celle qui les mène — oh ! rarement ! — voir la victoire de Samothrace. La femme de marbre, pour eux, ne sert à rien. Evidemment ! je ne demande pas au music-hall, moi, ce que je trouve dans les salles du Louvre, bien que, je le confesse à ma honte, Mlle Alice de Tender ne soit pas sans beauté — si elle est sans voix. Mais j'adore y retrouver les

impressions étranges que me procurent certains acrobates spéciaux. Norman French est un de ces acrobates, comme Little Tich et Baggessen. Baggessen, le diabolique casseur d'assiettes, garçon d'un restaurant où l'on mangerait des cadavres de damnés et des herbes cueillies par des nuits de sabbat; Little Tich, gnôme hilare et silencieux, qu'on verrait, sans surprise, jouer à saute-mouton sur des cercueils; Norman French, enfin, leur maître, squelette impassible, en habit de soirée, larve irréelle, aux contorsions invraisemblables exécutées avec un calme et un naturel fantastiques, sorte de soireux d'outre-tombe, venant railler ceux qui vivent, spectre terrifiant, hallucinant, à faire rêver, dans sa bière, Félicien Rops, — symbole de la Noce, mère de la Mort !...

... J'avoue préférer les gestes de ces êtres aux fadaises de Polin et aux scatologies ineptes de cent autres.

III

Prosper Batignat, homme de lettres

Le public s'imagine difficilement combien la « fièvre noire » est répandue. Les éventaires des

libraires ont leur éloquence. Les couvertures jaune serin ou vert espérance, illustrées de petites femmes plus que dévêtues, y déferlent en flots immenses et multicolores. Mais la table d'un écrivain décèle mieux encore la gravité de l'épidémie. Tant de fous s'imaginent qu'ils guériront leur fièvre de réclame en s'abreuvant d'encre Lorilleux ; tant de belles madames espèrent qu'elles guériront leurs névroses en crispant leurs jolis doigts sur l'ivoire d'un porte-plume coûteux, tant d'*appétits* se prennent pour des *tempéraments*, que la besogne du critique indépendant et sincère — on assure qu'il en existe encore — devient une invraisemblable torture. Comment nager à travers cet océan rageur qui bat nos bureaux et qui envahit nos demeures ? Ah ! l'*amateurisme !* Qui nous délivrera de ce fléau déshonorant... pour les éditeurs et pour la Multitude ? La carrière des lettres devient impossible à la plupart des nouveaux venus de talent. « Ecrire n'est pas un métier ». Il paraît que la fatigue de l'écrivain ne peut pas être payée aussi cher que celle du cantonnier ou du vidangeur !... Parfois quelques cris de révolte retentissent. Voici par exemple que je trouve, entre le curieux *Mangwa* de Legrand-Chabrier et l'*Indo-Chine en péril* de notre vaillant Jean Ajalbert, un pamphlet amusant, courageux et vengeur, du bon poète Marcel Roland, qui publia naguère les *Insomnies* chez Ollendorff. Une œuvre de cet or-

dre ne s'analyse pas. Elle se lit. Elle se médite. Je tiens à citer deux courts passages de ce livre amer et narquois, qui s'intitule : *Prosper Batignat, homme de lettres*.... « On devient le collaborateur discret, anonyme, d'un des messieurs qui utilisent, à peu de frais, la pensée et le style d'inconnus ayant faim pour s'en tailler une réputation. C'est ainsi que vous avez *Bastien et Bastienne* mis en vers par cet exquis poète : Emile Boissier, moyennant une somme qu'il suffirait de citer (et que nous pouvons citer en cas de besoin) pour qu'Alexandre Dumas père, lui-même, coutumier du procédé, sente ses os s'entrechoquer. *Bastien et Bastienne* fut versifié pour quelqu'un de très connu aujourd'hui, et qui cumule la chronique musicale et le roman poivré ».

Je crois que c'est clair !... Boissier a existé, je l'ai connu. Marcel Roland a la main rude, tout de même ! — Il conclut : « ... Il est temps de considérer la carrière des lettres comme une carrière d'abnégation dont l'exercice deviendra trop beau mais trop triste. Les jeunes gens qui se sentiraient des dispositions dans ce sens devront bien y réfléchir d'abord, longuement, comme lorsqu'il s'agit d'entrer dans les ordres. Ils examineront avec grand soin si une profession plus positive, plus naturelle, ne s'offre pas à eux, s'ils n'éprouvent pas, par exemple, un penchant, même vague, à être limonadiers ou entrepreneurs de menuiserie :

métiers très honorables où la tête ne travaille pas beaucoup et où l'on est sûr de n'avoir pas maille à partir avec les éditeurs... (*) » — L'œuvre de Marcel Roland est utile et saine ; j'aime son outrance.

... Oh ! n'avoir plus aucun espoir
Et traîner par l'ennui de vivre
Et traîner par l'ennui des livres
Un morne cœur en désespoir !...
... Rêver en sa main un lourd glaive
Et n'avoir qu'une plume en main,
Rien qu'une plume, trop lourde encore...

Ces vers de Paul Géraldy s'imposent à ma mémoire ; pourquoi ?...

Hélas ! hélas ! les dieux sont morts !
Ils sont morts sur leurs autels vides !
Et nos rêves debout encore,
Ils mourront d'être trop lucides...

Qui sait poète ? qui sait si l'*amateurisme* ne mourra pas avant eux ?... Nous brûlerons son cadavre sur le bûcher gigantesque formé par les tas de papier sali dont il encombre les caves des libraires !...

(*) V. Maurice Magre. *Conseils à un jeune homme...* (Grasset, éditeur).

IV

Les Horizons d'Or

J'aperçois, à travers les vitres embrumées, la mélancolie de la banlieue neigeuse. Mon jardin réfléchit doucement la lumière d'un pâle soleil apparu trois heures après midi. Des nuées de moineaux fleurissent la neige gelée des empreintes de leurs petites pattes. Le sol ouaté boit l'habituelle rumeur de la ville. Parfois un paquet blanc dégringole d'une branche noire. Pas d'autre bruit.

Il fait triste. Il fait doux. Rien de plus. C'est la [vie... (*).

Mon regard lourd d'ennui revient aux pauvres livres qui s'amoncellent toujours. Pauvres livres ! Que de peines, que de veillées, que de larmes coûtez-vous aux sincères qui s'obstinent à écrire selon leur tempérament et selon leur cœur ! Pauvres gens qui rêvez encore en ce temps de sports, de bluff, d'improbités et de plagiats ; pauvres naïfs obligés de vous réfugier dans la satisfaction intime d'avoir lancé de belles pages parmi

(*) Fernand Gregh.

l'indifférence d'un monde qui ne lit plus... qui ne lit plus que des indécences ou des fariboles !...

Or, voici qu'un titre me requiert. Devant la désolation de mon horizon de fange et d'ivoire, je veux voir *Les Horizons d'Or* de M. Paul-Hubert. Un poète !... Un de ces fous — j'en suis — qui savent se moquer des préjugés, de l'hostilité, de la mode... *Les Horizons d'Or* !... Le titre est beau. Le livre doit l'être puisqu'il a obtenu le prix Sully-Prudhomme. Lisons...

M. Paul-Hubert a du talent. Il n'est pas encore suffisamment maître de son rythme et de son verbe. Rien ne doit prévaloir contre la syntaxe. Si l'exquis Alphonse Daudet, par exemple, séduit et passionne, le dieu Flaubert domine et retient. Le littérateur en général et le poète en particulier commettent un crime lorsqu'ils oublient que leurs pages sont destinées plus à ceux qui viendront qu'à ceux qui sont venus. Qu'importe si ce crime n'incommode pas quelques-uns d'entre nous ! Qu'importe si Willy sourit de nos scrupules, lui dont les calembredaines, *décolletées* scandaleusement, « se vendent » mieux que jamais ! (Morny soit qui bien y pense !)

Et Willy, d'ailleurs, peut donner de mélancoliques merveilles qui rient pour ne pas sangloter : lisez *Un petit vieux bien propre*, pour voir... — Mais il sied de reconnaître que M. Paul-Hubert a le souci de l'harmonie verbale. Son vers, très

évocateur, un peu rude, manque de souplesse et de variété, mais il est si vibrant de couleurs chaudes et de sonorités imitatives !... Enfin, le poète des *Horizons d'Or* chante son pays, son Languedoc ensoleillé, ses oliviers d'argent, ses blés mûrs, ses figuiers, ses lauriers-roses, les mûriers, les vieux mas, les vendanges et la Garrigue. Il erre par les chemins, il se repose dans les pinèdes, et son inspiration filiale, passionnée, célèbre *toute la terre natale*, la bonne terre où tout est magnifique : les grands panoramas comme les petites plantes, — les sauvages comme les comestibles, — toutes sans exception,

Depuis les cardons bleus jusqu'à la courge d'or !

Enfin, et surtout, — le vaillant Georges Lecomte le proclame dans une belle préface, — M. Paul-Hubert consacre son livre « tout à la gloire du travail humain dans la nature féconde, lumineuse, frémissante de la perpétuelle évolution des germes et des sèves »...

... Dehors, une lueur vieux-rose envahit le ciel terne. C'est un couchant mélancolique... La nuit vient et, dans l'atmosphère confuse, la neige luit à peine comme luisent, le soir, les dalles des cimetières... Oh ! partir ! partir !...

V

Aux Folies-Dramatiques

« *Première* » d' « Amour et Cie » *de M. Louis Forest*. *Dialogue d'entr'acte*. — ... Toutefois je préfère la *Courtisane* d'Arnyvelde. — Encore!... Vous lui faites une réclame !... Elle ne se relèvera pas ! — Et chacun sait que pour la *Courtisane* la position... — Vous allez dire une horreur ! — Bah ! ici... — On voit bien que vous n'avez pas payé votre place. Vous avez la sympathie péjorative. — Çà dépend. Ainsi tenez, je vous affirme que lorsqu'il s'agit de cette admirable fleur de chair qu'on appelle Marcelle Yrven... — Je vois : vous devenez lyrique. Est-ce la reconnaissance du ventre ? — Vous parlez comme l'auteur d'*Amour et Cie* écrit. — Thanks !... Mais je crois qu'on sonne... Vous étiez à la « générale » ? — C't'idée! — Alors ce troisième acte ?... — Chef-d'œuvre !... Une salle de bains, deux baignoires : une pour Madame et une pour Monsieur, vestiaire, cuvettes, peignoirs, etc... Il n'y manque qu'un meuble... — C'est-à-dire ?... — Voyons, réfléchissez... un meuble... petit... et puis, enfin, vous êtes excellent cavalier !... — Mais c'est immonde !... — Je prétends au contraire que c'est... — Hygiénique ? Soit ! Fermez...

Les deux jolis garçons ne tarissent pas. C'est Paris !... c'est l'esprit du tout-Paris qui passe !... *O tempora ! o mores !... O ubi campi ?*

VI

A la Comédie-Française

Les Mouettes, pièce en trois actes de M. Paul Adam. — M. Paul Adam cesse progressivement, depuis quelques années, d'être seulement, suivant le mot de Rémy de Gourmont, « un beau spectacle ». Nous l'avons vu, depuis ses débuts, vivre — avec une volonté d'attitude et une puissance de travail exceptionnelles — la plume aux doigts, toujours. Il a accumulé les tomes. Sa splendide vitalité s'est élancée, impétueuse et forte, à travers le monde et parmi l'univers. Elle a revécu des épopées, elle s'est mêlée aux foules du Premier Empire, elle s'est perdue, éblouie, parmi les coruscations de Byzance, elle a observé les forces qui nous dominent, elle ne s'est pas désintéressée des conditions nouvelles de la vie, elle a voulu proposer des hypothèses audacieuses. Il manquait pourtant quelque chose à cette universalité. Paul

Adam n'avait encore réalisé que la parole de Sainte-Beuve : « ... Aujourd'hui... la personne de l'écrivain, son organisation tout entière, s'engage et s'accuse elle-même jusque dans ses œuvres ; il ne les écrit pas seulement avec sa pure pensée, mais avec son sang et ses muscles » (1). C'était beau. Pourtant l'auteur d'*Irène et les Eunuques* se devait (et il nous devait) d'évoluer encore. Il devenait fatal qu'il prît une part active dans la vie sociale, sinon en actes publics personnels, du moins en œuvres littéraires. Il fallait qu'il se jetât, comme nous tous, dans la lutte en même temps que son observation et que son rêve. L'écrivain doit savoir entrer dans l'action ; il doit aussi savoir en sortir, — ne jamais perdre la conscience de sa qualité, conserver sa lucidité parmi les plus ardentes batailles. *Les Mouettes* prouvent que Paul Adam n'oublie pas ce précepte plus nécessaire pour son tempérament que pour nul autre. Car on ne peut, en conscience, comparer des puissances essentiellement différentes, bien que concourantes *en fait*. La physique et la chimie sont, parmi les sciences, celles qui convergent le plus nettement jusqu'à présent vers la Science-Unique : c'est parmi les dérivés de platine que l'on entrevoit le mieux la découverte de la lointaine Matière-Unité. Je ne comparerai pas l'effort réfléchi, dirigé, obs-

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II, p. 442.

tiné de Zola avec le labeur dispersé, enthousiaste, constant de Paul Adam, pas plus que je ne comparerai l'œuvre du noble Georges Lecomte avec celui des admirables frères Rosny. Chaque *tempérament* possède sa méthode d'effort ; cela n'empêche pas, entre les littérateurs conscients de leur rôle social, une *discipline mentale* commune. Il est consolant de constater cette unanimité des tendances littéraires et de pouvoir placer côte à côte des noms aussi divers et aussi nettement animés de cet esprit que ceux de Gustave Geffroy et d'André Couvreur, de Gabrielle Réval et de Paul Brulat, de Lucien Descaves et d'Eugène Brieux, — tant d'autres !... Nous avons le droit de nous enorgueillir de nos écrivains. Nous avons le devoir d'être honteux de nos critiques. Pour la critique littéraire la cause est entendue. Camille Mauclair, Jules Bois et tant de bons esprits constatèrent non seulement sa faillite, mais son *inexistence,* — pour la plus grande joie des industriels littéraires, attristants vendeurs d'imaginations boueuses, inventeurs de baisers inédits, adultéromanes, vénériographes et médicastres spécialisés ! — La « première » des *Mouettes* met en évidence, une fois de plus, la nullité de notre critique théâtrale. Ayons le courage de le dire. Hormis quelques talents indiscutables, la plupart des grimauds qui sévissent dans les quotidiens sont des critiques *improvisés*. La tâche de diriger l'opinion (il est

vrai que la plupart la suivent comme de simples politiciens ou sont sans influence réelle), la tâche de diriger l'opinion, dis-je, nécessite — outre la *vocation*, la prédisposition, l'instinct, — une préparation méticuleuse et longue. Or, je mets en fait que sur dix des aristarques dont la prose se vend un sou les deux colonnes, huit « font » « les Théâtres » comme ils feraient « les Tribunaux » ou les « chiens crevés », pour des raisons extérieures à l'art. Ils n'ont aucune notion de la gravité de leur sacerdoce, aucune dignité d'allures, aucun idéal artistique, — et, trop fréquemment, aucun style. Quelques-uns possèdent de la « patte » et ils voilent leur insuffisance en prenant une attitude systématiquement péjorative. Ces gens apportent avec eux des mœurs déplorables. Ils obéissent à des considérations misérables. Ils ne jugent pas une œuvre, ils ne jugent pas un esprit : ils couvrent de fleurs ou d'immondices un auteur, un ami ou un ennemi, un nationaliste ou un révolutionnaire, un riche ou un pauvre, le cousin du ministre X..., ou l'ami de Mme V... Ils publient des énormités, des insignifiances, des stupidités. Voilà où nous en sommes. La lecture des comptes rendus des *Mouettes*, dans les quotidiens, est éloquente. Nul effort pour comprendre la pensée de Paul Adam, nulle tentative un peu franche pour l'approuver ou pour la combattre. Un résumé anecdotique, une macédoine de lectures

mal digérées, de propos d'entr'actes et de blagues de brasseries, quelques saluts intéressés, quelques « rosseries » réfléchies, quatre ou cinq critiques décentes, — un respect général, pourtant, car il y a encore du respect humain chez ces gens. Rien d'autre. Le mal, au surplus, n'est pas spécial à notre pays. Plusieurs articles publiés par certains journaux étrangers — *la Gazette de Francfort*, par exemple — ne valent pas mieux. Nietzche, dont on a beaucoup parlé en France, n'a pas été compris. On l'a interprété. On a su de lui et de son œuvre juste ce qu'il faut pour pouvoir placer dans les quelques salons où l'on ne remplace pas la conversation (si creuse et si vaine, il est vrai,) par le bridge sempiternel, quelques lieux communs acceptables. Conséquences : beaucoup ont voulu voir dans *les Mouettes* une *traduction* (*sic*) française de la doctrine nietzschéenne. Point de départ inattendu, d'où des opinions réjouissantes, des affirmations vociférées et des hésitations qui montrent combien peu de gens dits « de l'élite » possèdent des idées précises. Autre point de départ : le théâtre doit amuser et éviter d'examiner tous les problèmes qui dépassent, en partant du sol, le niveau des yeux humains. Le cerveau est un attribut inutile et ennuyeux. D'où des remarques sur la plantation du décor — exquis — sur la pipe de Duflos et sur les robes de Berthe Cerny.

Inexactitude d'un côté ; *information* de l'autre.

Journalisme partout ! J'ai dit *journalisme* et on m'a compris, alors que la presse pourrait remplir de si nobles tâches !... L'œuvre de M. Paul Adam fut accueillie, d'ailleurs, avec une sympathie très vive et quasi-générale. Elle méritait de l'enthousiasme ; elle a droit au respect, et l'estime qu'on lui doit aurait dû être plus raisonnée, plus consciente, moins « de confiance ».

L'intrigue des *Mouettes ?* Très simple. Elle peut être exposée en vingt lignes. Au bord de la mer bretonne, devant l'antagonisme éternel des flots et des rochers, le docteur Kervil vit en compagnie de sa femme, Yvonne, une armoricaine, une croyante, qui ne connaît que deux idoles : son mari et son Dieu. Kervil a découvert un sérum qui peut guérir des milliers de malades. Or, il est pauvre, si pauvre qu'il ne peut faire les expériences décisives nécessaires, si pauvre que, malade, il ne peut pas se reposer et se soigner. Adrienne Darnot, cousine d'Yvonne Kervil, est venu passer l'été — pour rétablir la santé de sa fille Gilberte — chez le docteur, où elle prend pension. Adrienne est riche. Elle adore Kervil, Kervil l'aime, mais ne veut ni l'avouer, ni se l'avouer. Si Jean était libre, il épouserait Mme Darnot, il recouvrerait la santé. Il terminerait la mise au point de sa découverte. Cependant Chambalot, cynique homme d'affaires, apôtre de l'égoïsme, âme moderne libérée, non sans brutalité outrancière, de tous les

jolis mensonges d'hier, Chambalot, homme pratique, incarnation de la logique absolue, veut réaliser ce mariage et sacrifier Yvonne, prisonnière de son amour, prisonnière des traditions, prisonnière de sa religion qui interdit le divorce. Problème. — Sublime d'illogisme, d'inconscience, de *mysticisme transposé*, Yvonne veut se sacrifier. Jean acceptera-t-il ?... Oui, d'abord. Puis, définitivement, non Il restera auprès de sa sainte compagne. Rien de plus. — Il est incontestable que ce scénario ferait sourire les fantômes d'Anicet Bourgeois, de d'Ennery, du vieux Victor Ducange, criminel inventeur du roman-feuilleton, et même l'apparence réelle de M. Pierre Decourcelle. Peu nous chault. Il est infiniment plus important de réfléchir devant l'*x* formidable mis, pour nous, par Paul Adam, en une équation que, sagement il n'a point voulu résoudre. C'est excellemment du théâtre.

Le théâtre, en effet, forme d'art inférieure, mais puissante, ne peut pas se proposer de résoudre des problèmes, mais il doit les poser avec netteté, avec impartialité. La discussion, la conférence sont incapables, non de modifier les idées d'un adversaire ou d'un auditoire, mais de les préciser. Devant la scène, le public raisonne mal. Il interprète. Il approuve spontanément ou proteste sans réfléchir lorsque l'auteur conclut. *Les Mouettes* mettent en conflit les deux morales qui se disputent

le monde : celle de Nietzsche et celle de Jésus. La foule des premières déclarait avec l'inconséquence qui est son charme et sa tare : « Le premier acte, c'est du Nietzsche, le troisième, c'est de l'Ibsen. » Elle n'a pas dit : « Le second c'est du Paul Adam. » Le ridicule eût été complet. Mais elle aurait dû proclamer, pour être logique avec son procédé superficiel, commode et risible : « Le second, c'est parfois du Schopenhauer. » Chambalot constate : « *Tu as peur de ta femme.* » Les fauteuils se souviennent du « *Tu as peur de la femme* » de Nietzsche. Essayons de conclure, nous, comme les spectateurs le feront, hors du théâtre, et n'établissons pas d'analogie. L'œuvre de Paul Adam est trop personnelle pour permettre utilement ce petit jeu, — puéril et vain.

Au point de vue national, nous avons le droit d'être fiers de l'orientation sociale officielle de notre théâtre. L'historien Guglielmo Ferrero me disait naguère combien les intellectuels étrangers nous enviaient à cet égard. Il serait injuste de ne pas louer M. Jules Claretie d'avoir monté *les Mouettes*.

Au point de vue général, Paul Adam montre l'altruisme et l'égoïsme aux prises — en les incarnant en deux personnages suffisamment vivants incorporés à une action suffisamment scénique. — Chambalot logique jusqu'à l'illogisme. Yvonne Kervil illogique jusqu'à la raison. Deux outrances.

Grande leçon, malgré le dénouement poétique qui est une concession nécessaire faite à l'esprit moyen de l'auditoire. Remarquons d'ailleurs que les races septentrionales, non sentimentales, croit-on, sont très unionistes ; les populations latines, sentimentales, dit-on, sont individualistes avec exagération. Mais là n'est point la question... Les feuillets s'entassent, et je suis, à regret, obligé de ne point examiner cela dans ses détails. — Devons-nous tuer en nous nos meilleures affections, devons-nous être égoïstes, âpres, rusés, avides, dévorer les plus faibles, sans pitié, par raison, comme Chambalot ? Ou faut-il qu'un altruisme maladif, mystique, fasse de nous des vaincus et des résignés malgré l'évolution constante du monde, des ignorants malgré les progrès de la science ?

Je réponds à ces deux questions par deux négations formelles. La vérité réside entre ces extrêmes, et, *actuellement* un peu plus près de Jésus que de Nietzsche. La morale de ce dernier permet trop l'inobservation des *devoirs sociaux*. Elle excuse la férocité de tous les jeunes tigres qui nous entourent et qui prennent trop l'univers pour une jungle et leur semblable pour une proie. La morale de l'Evangile oublie trop que les âmes et les organismes se modifient à travers les âges. Elle prépare des générations d'impuissants, de névrosés, d'hyperesthésies maladives. La Société n'est ni une forêt vierge ni un hôpital. Elle a pour but de protéger

les faibles, de modérer les forts ; elle veut établir la sécurité générale, maintenir l'équilibre, créer l'harmonie. *L'Harmonie* : tout est là ! Les hommes conscients de leurs droits, doivent connaître avec une précision égale leurs devoirs. L'orgueil et l'humilité sont nuisibles. Il n'y a pas de prédestinés hors de l'atavisme, — qui est la négation de la prédestination. Il n'y a pas plus de surhommes qu'il n'existe de surpotirons. — Place à la doctrine qui ne connaît pas le renoncement, et pratique un individualisme raisonnable, susceptible de se fondre avec un altruisme généreux et sincère. L'un n'exclut pas l'autre. Mais il importe de n'oublier jamais la parole de Tolstoï : « De même que procède l'évolution des connaissances plus réelles et plus utiles, se substituant à d'autres moins réelles et moins utiles, de même, aussi, procède l'évolution des sentiments par le moyen de l'art. Aux sentiments inférieurs moins bons et moins utiles pour le bonheur de l'homme se substituent sans cesse des sentiments meilleurs et plus utiles à ce bonheur » (1).

J'aurais encore tant à dire !... M. Raphaël Duflos (Chambalot) a su s'extérioriser cette fois, d'une manière étonnante — et parfaite ; Henri Mayer, (Jean Kervil) fut excellent comme Mmes Renée du Minil, (Darnot), Lara (Yvonne Kervil) et Dus-

(1) Tolstoï. *Qu'est-ce que l'Art ?* 196, 197.

sane. La petite Lyrisse (Gilberte Darnot) me surprendrait fort si elle ne devenait pas une excellente comédienne. Mais comment dire la grâce, le charme et le talent délicieux de Mme Berthe Cerny ? — Les *Mouettes* — titre blanc qui me fit évoquer le souvenir de tant d'ailes blanches et de cris pathétiques au-dessus de l'Amstel, là-bas, dans l'idéale Hollande ! — les *Mouettes* remporteront un beau succès, — un de plus, pour la gloire du vigoureux penseur et du puissant écrivain à qui nous devons tant de pures joies. Paul Adam est l'un des très rares hommes que je veuille saluer du beau titre de Maître.

*
* *

Dialogue d'entr'acte. Le coin des critiques professionnels. — Vous êtes toujours au *Fracas* ? — Non, mais je suis toujours bien avec la maison. Quand j'ai besoin d'un permis de chemin de fer... — Yes ! Vous êtes allé... où, cette année ? — Très bourgeoisement dans la vallée de Chevreuse... — Ah !... — Oh ! pas du côté de Cernay ! Banal, ce côté... Mais vers Dampierre. Exquis ! — Vrai ? — Nous avions tout un rez-de-chaussée... Six francs par jour ! — Bah !... Je vais vous taper de l'adresse. — Comment donc !... Tiens ! voilà Maurey. — A propos : et Réjane... ça colle toujours ? — *La Savelli* ? Oui. — Elle ouvrira avec la *Savelli* ?

— Heureux Maurey ! — Seulement quand ouvrira-t-elle ? Problème ! — Voilà !... Bon. Qu'est-ce que vous pensez de l'hymen d'Otéro, vous ? — L'hymen !... Si vous étiez docteur, vous auriez de l'esprit... Je ne pense rien de ça, moi. Et puis, on se marie trop à présent ! — Demandez çà à Colette ! — Est-ce pour Maugis que vous parlez ou bien pour la Marquise ! — Pour les deux. — Je n'insiste pas. Votre avis sur ce premier acte ? — Nietzsche ferait une gueule s'il était ici. — Moi je trouve que Duflos fume trop. Il empeste les six premiers rangs de fauteuils. — Mais la pièce ? — Je suis comme vous... Je cherche une opinion... J'y penserai au dernier moment... — Oui, faire çà ou les « chiens crevés »... — Vous l'avez dit : c'est kif-kif... — Enfin, à votre sens, les *Mouettes*, çà fera-t il de l'argent ? — Je le crois. Plusieurs amis de l'auteur paraissent être furieux. — Ah ! alors !... c'est un succès...

VII

Clovis Hugues

A quelques jours d'intervalle paraissent les *Quat'z-arts*, album, et *le Sanglot de Jehanne* (second

volume de *la Chanson de Jehanne d'Arc*). Dans *Les Quat'z-arts* je retrouve une délicieuse charge de Guirand de Scévola : un Clovis Hugues auréolé du désordre de sa chevelure et rué, en pleine littérature ou en pleine politique, en plein lyrisme toujours, sur un invisible auditoire. Dans *le Sanglot de Jehanne* je retrouve le bon poète, le vaillant et vénéré « Clovis » tout entier. La joie de se savoir libéré des soucis politiques, après une existence toute de combats, le souci d'être impartial, l'enthousiasme de pouvoir chanter avec fougue, avec ferveur, avec amour, « la pauvre et sublime enfant », la conscience de rester sincère et de faire un beau geste *définitif* dont les générations montantes se souviendront, éclatent dans cette succession de vitraux splendides où s'éternisera « la « bonne chevauchée du Rêve et de l'Action au pays « sans frontière où la foi, la prière et le sacrifice « fleurissent ensemble... ». Si nous possédions encore une critique littéraire, une œuvre de cette allure, de cette impartialité, de cette incontestable valeur, serait devenue, en vingt-quatre heures, « le livre du jour ». Georges Lecomte, Jules Bois, Ernest-Charles, pourtant si systématiquement péjoratif, et Camille Mauclair, constatèrent comme moi que la réclame payée remplace aujourd'hui l'opinion indépendante. D'autre part, il faut avoir le courage de déplorer le sectarisme outrancier dont font preuve les quelques journaux qui ne

sont pas encore devenus des comptoirs où l'on vend tout et où l'on vend de tout. *Le Sanglot de Jehanne*, ne nous leurrons pas, n'aura les louanges sans réserves qu'il mérite ni chez les nationalistes, ni chez les socialistes. M. Arthur Meyer ne peut pas admettre publiquement, plus que M. Dejean, que Clovis Hugues chante Jeanne d'Arc à l'heure où les aides du « maraîcher du Vatican » songent à la canoniser. Un révolutionnaire célébrer la vierge de Domrémy ! Mais c'est inconcevable !... Voilà où nous en sommes. O politique, que d'injustices on commet en ton nom !... Eh ! bien ! disons-le, nous autres, et pas du bout des lèvres et sans les restrictions ridicules que se permettent des grimauds semblables à celui qui sévit à l'*Autorité* (il se nomme Pech, cet illustre !), disons-le sans critiquer, de tout notre enthousiasme, Clovis Hugues nous a donné des œuvres qui vivront dans la mémoire des hommes. *Le Sanglot de Jehanne* est de celles-là. Faisons mieux : après avoir lu la *Préface* de ce volume, aussi belle que celle dont « Clovis » orna *Kerkadec, le garde-barrière*, du bon Léon Cladel, lisons ensemble ces trop courts fragments du merveilleux chapitre XI, « où Jehanne d'Arc est brûlée ». Voici le feu qui monte autour de la martyre, le feu qui

... Tourbillonnant en épaisses fournaises,
Se reflétant aux rubis de ses braises,

Se dévorant pour la dévorer mieux,
Incendiant l'azur profond des cieux,
Ronge avec ses fluides dents de flamme
Les yeux, miroir du génie et de l'âme,
Les talons qui, dans les hauts étriers,
Eperonnaient le flanc des destriers...
... Le noble bras qui plantait aux fossés
L'étendard blanc, faiseur de délivrance...
... Tout ce beau corps, tabernacle de rêve,
Tout ! Excepté le cœur, le cœur sacré,
Le feu, fût-il des géhennes tiré,
« Ne pouvant pas le brûler puisqu'il brûle... »

Et voici, dans son naturalisme effroyable mais sobre, voici, décrit avec un style parfait et *sans bavures*, ce qui reste, contre le gibet infâme, de la jeunesse, de la beauté de Jehanne :

Un pauvre corps que la chair a quitté,
Flottant, tordu, broyé, déchiqueté,
Au rouge assaut des flammes meurtrières,
Ayant deux trous dans les yeux sans paupières,
Comme riant avec ses blanches dents,
Un bout de corde au bout des bras pendants,
Le cou ployé, tout cerclé de ténèbres,
Dans la rupture horrible des vertèbres,
Les pieds scellés, comme en un sombre effort,
A l'on ne sait quel piédestal de mort
Où, pailleté d'une fauve étincelle,
Le feu mourant en vagues d'or ruisselle,

Le front fendu comme à coups de marteau,
Le torse ouvert dans le fer du poteau,
Tout dentelé des flancs à la poitrine,
Lugubre et beau d'une laideur divine,
Plus vacillant que l'eau sur les galets...

Lisons les poètes. Clovis Hugues en est un, et des plus grands. Je le salue. Il sait que « c'est une œuvre pareille de travailler et de chanter » et je le classe parmi les meilleurs de ceux qui vont

... Couronnés de roses
Côte à côte, heureux, délivrés
Des vieilles haines en délire,
Suspendre, à tout jamais, la lyre
Au faisceau des outils sacrés !...

Pourtant ce bon ouvrier n'a pas achevé son œuvre. Il travaillera longtemps encore ; il le peut et il le veut, car il déclare avec sa jeunesse d'esprit et de caractère (la seule *vraie*, celle qui demeure et nargue l'âge) : « Je ne remonterai que mieux sur mon Pégase païen après l'avoir un instant abreuvé aux sources chrétiennes du Jourdain ».

VIII

Carpeaux

M. Léon Riotor, personne ne le conteste, est un poète qui a « mal tourné ». Ce genre d'évolution, fréquent à notre époque d'industrialisme, de scepticisme et de fièvre, ne suscite, d'ailleurs, que des approbations. M. Jules Guesde est meilleur sociologue, en théorie, que poète en pratique, et nul ne songe à reprocher à Camille Pelletan d'avoir abandonné la lyre de l'aède pour le « baromètre » du législateur. — Je félicite Léon Riotor, aimable rimeur de *Le Sage Empereur, poème*, d'être devenu le critique d'art qui m'adresse *Carpeaux*.

Carpeaux, né à Valenciennes, l'Athènes du Nord, Carpeaux, fils d'un pauvre maçon, fut et reste le plus sincère, le plus complet, le plus vibrant de nos statuaires réalistes. Il est le disciple digne du formidable Pierre Puget. Il est le frère de Pajou, dont il n'a ni toute la grâce ni toute la mièvrerie, de Clodion dont il égale la *couleur*, de Barye qu'il dépasse dans l'interprétation du muscle, de David d'Angers qui gagne en lyrisme ce qu'il perd en solidité (et je dis la même chose pour notre Bartholomé !) de Rude, enfin, qui n'a ni plus de grandeur ni plus de puissance. Carpeaux, en outre, doit être cité parmi les exemplaires de

belle humanité combattante, de volonté, de persévérance et de décision. Qu'il revienne de Paris à Valenciennes, au chevet de son ami et professeur *Victor Liet* mourant, pour, encore poussiéreux de la route, « manier la glaise frémissante » dont il tirera un buste splendide ; qu'à l'agonie il rassemble ses forces pour prononcer ces dernières paroles adressées à une septuagénaire sanglotante : « Ma mère, ma petite mère, je t'aime de tout mon cœur » ; ou qu'il refuse, ne voulant pas travailler d'après de mélancoliques documents morts, de fixer les traits de Jules de Goncourt (*), Carpeaux demeure comme l'une des figures françaises les plus pures et les plus grandes. Nul n'a su, comme lui, allier à la grâce du *Pêcheur Napolitain*, à la volupté de la *Flore accroupie* et à la finesse attirante de la *Jeune fille à la Coquille*, une vigueur pareille à celle qui se manifeste dans *Ugolin et ses enfants*, et, surtout, nul n'a su égaler l'incomparable magnificence synthétique de l'illustre groupe de la *Danse*.

Il sied de remercier Léon Riotor, car, dans cette monographie exquise, il a établi des phrases aussi bien construites que les anatomies de Carpeaux, et

(*) « ... J'ai dû renoncer à cette effigie qui me tenait à cœur, car, pour moi, Carpeaux est le plus grand artiste de la moitié du XIXe siècle ». (Edmond de Goncourt).

il s'est laissé aller tout entier, de temps en temps, à une émotion légitime et communicative. Il a revécu les souffrances et les joies d'un de ceux qui, les premiers chez nous, osèrent mêler l'art et la vie — la vie dans laquelle nous devons nous plonger éperdûment, la vie qu'il faut aimer toute, vivre ardemment et *fixer* dans des œuvres durables.

IX

L'ENSEIGNEMENT DU DESSIN

A propos de la 1re *Exposition des écoles départementales des Beaux-Arts, organisée à Paris par le sous-secrétariat d'Etat des Beaux-Arts.* — Dans l'exposé de son *Plan d'Education Nationale*, Barruel déclarait, en 1791 : « J'ai toujours été étonné qu'on n'enseignât pas le dessin en même temps que l'écriture... Nous devons avoir pour but non de faire des élèves de grands artistes, mais de mettre à profit ce qu'ils annoncent de dispositions ». C'est, historiquement, la première fois que la nécessité d'enseigner publiquement le dessin est reconnue. Mais, malgré les efforts de Joseph Lakanal (1762-1845), malgré la fondation, en 1807, de

l'*Ecole de dessin pour les jeunes filles*, par Mlle de Montbrison, cette partie de la pédagogie fut assez délaissée. Ce ne fut qu'en 1851 que, revenant de l'Exposition universelle de Londres, M. de Laborde publia le rapport célèbre à la suite duquel les premières tentatives furent faites pour répandre et pour organiser l'enseignement en question. On hésita longtemps, on procéda sans méthode précise et raisonnée, on se contenta trop de préceptes anciens. Les résultats furent assez vagues jusqu'au jour où l'*Union des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie* sollicita du Ministre de l'Instruction publique d'alors (1865 : le Ministre se nommait M. Duruy) l'autorisation de faire une enquête générale relative à l'état de l'enseignement graphique sur toute l'étendue du territoire. Le ministre accorda l'autorisation demandée. C'est alors que M. Eugène Guillaume (on peut le considérer comme l'inventeur de l'enseignement actuel) rédigea son rapport concluant à la réorganisation complète de cette partie de l'enseignement, négligée depuis tant d'années. C'est alors aussi qu'il dressa son plan rationnel des études.

Ce plan ne reçut un commencement de réalisation que sous le Ministère Ferry, — le ministère Duruy étant tombé dans l'intervalle — c'est-à-dire en 1878. Le *Conseil supérieur de l'Instruction Publique* approuva les programmes qui lui furent soumis. Une inspection générale du dessin fut

instituée et la Chambre des députés enfin, vota, en 1880, un crédit dépassant deux cent mille francs, en faveur de cet enseignement.

Depuis cette époque, quelques décrets modifièrent plusieurs fois certains détails de l'organisation officielle. Mais les principes généraux demeurent ; l'essentiel de la méthode de M. Eugène Guillaume ne fut pas atteint. Nous devons nous en féliciter — surtout en ce qui concerne les préceptes techniques en usage.

Ces préceptes sont avant tout rationnels. — Jusqu'à l'heure où M. Eugène Guillaume vit ses idées triompher on s'en tenait, à peu près, au professorat selon Jean Cousin.

Ce fut un enseignement sans explications, dans un mélange absurde d'arbitraire et de géométrie descriptive, — connue surtout d'instinct, — sans idées générales, sans but déterminé, sans contact avec la nature, sans souci ni de l'atmosphère ambiante ni du tempérament de l'élève. Cela ne lui apprenait même pas le *métier*, d'une façon satisfaisante.

M. Eugène Guillaume et ses disciples ont fait justice de ces absurdes méthodes, ainsi que de diverses autres.

Le procédé d'enseignement en usage à l'heure présente est *unique*. Il est le même partout et pour tous, depuis les premiers traits que l'enfant trace gauchement jusqu'au coup d'ébauchoir que le

sculpteur applique avec habileté. Les études sont poursuivies plus ou moins loin suivant les âges, les destinations, les dispositions, les spécialités.

Schématiquement, si je puis dire, on peut caractériser l'enseignement actuel comme il suit : successivement l'élève apprend à tracer des lignes, à évaluer leurs grandeurs et leurs directions, et, peu à peu, sans qu'il s'en rende compte presque, grâce aux éléments de la *perspective d'observation surtout* (en passant par le géométral), à dessiner et *mettre en place* n'importe quel objet. La conclusion s'impose que cette méthode consiste à placer l'élève, dès qu'il sait tenir un crayon, *en présence du relief et de la nature*. M. Guillaume a droit à la reconnaissance de tous les artistes, de tous les artisans, de la plupart des industriels.

Questions techniques un peu arides à traiter sous une forme non didactique... Il est plus important, ici, de mentionner les idées générales *qui présidèrent à l'élaboration du programme et de l'organisation en vigueur*. Trois cents établissements (écoles nationales, régionales ou municipales) ont pour but, en France, l'enseignement du dessin. Ils sont subventionnés, dirigés ou inspectés, au moins, par les services de l'Etat. L'*Exposition des Ecoles départementales* nous a permis de constater l'excellence de leur enseignement. Il sied de féliciter le Comité de cette exposition et de répéter, une fois encore,

que M. Dujardin-Beaumetz est le plus éclairé des sous-secrétaires d'Etat. Son *Exposition des Ecoles départementales* nous a mis en présence d'une admirable suite pédagogique. Nous avons pu vérifier l'exactitude des affirmations de M. Valentino, chef du Bureau de l'Enseignement : « En ce qui concerne les artisans, les écoles, tout en cherchant à apporter une aide à la solution du difficile problème de l'instruction des apprentis, *n'entendent pas se substituer à l'atelier industriel*, mais bien l'appuyer au contraire. C'est *seulement* dans cet atelier que l'ouvrier d'art peut perfectionner sa technique et s'initier aux conditions économiques de sa carrière ; mais il acquiert dans nos écoles un *enseignement qui le prépare à la connaissance d'un métier appliqué*, enseignement théorique et pratique aussi complet que possible. En effet, si, à l'Ecole, le jeune artisan élève son esprit vers le beau par l'étude de la nature et la compréhension des formes et colorations, à l'atelier, au milieu des ouvriers, il acquiert l'éducation de la main et la connaissance pratique et définitive de son état ». — On ne saurait parler plus sagement, surtout à notre époque où la « facilité » tue toute conscience technique et tout sentiment artistique. Nous avons une propension marquée, en France, au « camelotage » ; les conditions actuelles de notre vie sociale et nationale nous font manquer d'ouvriers et presque regretter le « compagnonnage » d'antan !...

L'œuvre des écoles départementales, à ce point de vue, est excellente. Il y a mieux pourtant, — et ces idées sont trop celles que je prêche depuis dix années pour que je ne les mentionne pas avec insistance et avec joie. L'Etat n'entend imposer aux écoles provinciales qu'une méthode d'apprendre « la grammaire de l'art ». Il y a des principes premiers qui sont invariables sous toutes les latitudes. L'Etat propage les meilleurs procédés d'apprentissage ; il veille à ce qu'ils soient appliqués conformément à des préceptes rationnels. Mais *il laisse à chaque école l'initiative de son orientation générale ;* IL CONSERVE A CHAQUE RÉGION SON AUTONOMIE D'ART ; il souhaite que chacune de nos provinces garde une caractéristique qui la puisse différencier de toutes les autres. Cela est parfait. C'est de la meilleure décentralisation. — D'ailleurs, ce ne sont point des mots sans conséquence.

J'ai pu constater, par exemple, que l'*Ecole Nationale des Arts Décoratifs* (de Nice) interprétait surtout les plantes et les animaux de sa région. Il y avait notamment, à l'Exposition des Ecoles départementales, une série de frises déduites méthodiquement de la *rascasse* (1). Elles sont un document précieux et leur ensemble forme un petit chef-d'œuvre.

---

(1) Poisson épineux spécial à la Méditerranée.

Le dessin est l'un des facteurs les plus puissants du progrès social. Les images, a dit saint Grégoire, sont les livres des illettrés. Plus l'art se rajeunira aux sources naturelles, plus il sera *régionaliste*, plus il aura d'action sur les foules admises à le comprendre, à le pratiquer, à l'aimer.

X

A L'ODÉON

Jules César, par WILLIAM SHAKESPEARE. Traduction de M. LOUIS DE GRAMONT. Musique de scène de M. GUSTAVE DORET.

Le 2 novembre 1904 est devenu, par la volonté victorieuse d'André Antoine, une date dans l'histoire de la Scène. Le 2 novembre 1904, en effet, la première représentation du *Roi Lear* (traduction de MM. Pierre Loti et Emile Vedel) avait lieu boulevard de Strasbourg, à Paris. Le succès fut grand. Or, voici que sur notre second théâtre officiel, André Antoine, poursuivant son œuvre et précisant ses indications, érige la pure splendeur de *Jules César*. Après avoir réagi avec une indomp-

table énergie et une ardeur sans pareille contre le facile « métier », contre les conventions absurdes qui atrophiaient notre art dramatique ; après avoir dédaigné les flatteries, négligé les modes, ignoré l'ironie déprimante autant que l'optimisme systématique, le fondateur du *Théâtre-Libre*, dominant toujours toute la vie théâtrale contemporaine, a su se dérober aux partis-pris d'école, — mieux : aux partis-pris de *son* école. Cela est prodigieux. En nous offrant intégralement le *Roi Lear*, cet homme extraordinaire avait réalisé un effort invraisemblable et décisif. Il a renouvelé le miracle en restituant, dans des décors, la tragédie : *Jules César*. Où êtes-vous, critiques de Voltaire ? Que devenez-vous, opinions de Charles Lamb ?... Car s'il est possible d'expliquer par des considérations de race et de temps l'erreur du français Arouet, il paraît malaisé de ne pas rappeler, pour mieux dégager l'importance de l'œuvre d'Antoine, que l'anglais Charles Lamb prétendit avec véhémence, à Westminster, que le grand Will devait être lu et non joué, les artifices de la scène demeurant impuissants à rendre tangibles les conceptions formidables de son génie. C'est en partant de cette idée que, jusqu'à présent, les prudents directeurs de nos théâtres subventionnés nous leurraient d'adaptations émollientes et paisibles où nous avions peine à retrouver le souffle puissant, la brutalité splendide, l'énergie fougueuse du Poète

de Strafford. Le plus complexe, le plus complet et le plus grand génie de l'Angleterre apparaissait aux yeux des spectateurs comme un esprit aussi pondéré que celui de ses adaptateurs. Et l'homme qui au XVIIe siècle écrivait pour les entendre clamer à la lueur des torches, devant la masse populaire, avec un écriteau pour décor, *les Joyeuses Commères de Windsor* et *le Songe d'une Nuit d'été*, le souple, le gracieux, le burlesque, le pathétique, le railleur, le mélancolique, le passionné, le terrifiant, l'éloquent, — le formidable Shakespeare ne dépassait pas sur nos planches le lyrisme familial de M. Jean Aicard, qui a bien du talent, ou celui de M. de Bornier, qui voulut avoir de la verve. André Antoine nous rend aussi fidèlement qu'il est possible deux des œuvres immortelles lancées par le grand Will à travers les siècles.

Spécialement, M. Louis de Gramont respecte et transpose comme il sied le texte de *Jules César*. Il le traduit en un langage vibrant, solide, d'un beau métal exempt de bavures, il respecte les anachronismes caractéristiques de l'époque à laquelle l'ouvrage fut écrit, il change de ton lorsque Shakespeare se renouvelle ; par l'heureux enchevêtrement d'une belle prose et de vers, rimés ou non rimés suivant les circonstances, il fait œuvre de styliste et de poète, et, respectueusement, réveille, dans le bronze de jadis, des sonorités depuis trop longtemps endormies. Lorsqu'on entend Caïus Cassius

s'écrier prophétiquement devant le cadavre de César : « Que de fois, dans les siècles à venir, cette scène sublime que nous venons de jouer sera représentée chez les peuples encore à naître et dans des idiomes encore inconnus ! » on est tenté de se demander si, il y a trois cents ans, le réaliste de *Macbeth* ne prévoyait pas le réalisme d'André Antoine.

Le drame est trop connu pour qu'il soit utile d'insister beaucoup sur son intrigue. Qui ne l'a pas lu dans le texte a dû l'étudier dans Plutarque. — Quelques hommes politiques s'inquiètent de la suprématie exercée par César. Caïus Cassius entraîne dans une conspiration, d'abord Marcus Brutus, puis le rude Casca, contre Celui qui prétend descendre, par Enée, de Vénus et d'Anchise et qui, habile, éloquent, énergique, vainct ses infirmités, sert la cause plébéienne et, non content de vaincre par les armes, domine, par la parole et par les actes, Rome, l'Italie, et le monde. D'autres conjurés se joignent aux premiers. C'est Caïus Ligarius, c'est Decius Brutus, c'est Trébonius, c'est Métellus Cimber et c'est encore Cinna.

Les Ides de Mars doivent, d'après les présages, être funestes au dictateur. Pourtant, malgré les supplications de Calpurnia, sa femme, Jules César se rend au Sénat. Là, Métellus Cimber s'agenouille devant le vainqueur de Pharsale et le supplie d'annuler le décret qui bannit Publius Cimber. Cassius

et Brutus lui-même se prosternent devant César ; ils joignent leurs vœux à ceux de Métellus. C'est alors que le descendant de Vénus et d'Anchise prononce l'admirable discours qui commence ainsi :

« Je suis aussi constant que l'Etoile polaire... » Casca, le premier, frappe César d'un coup de poignard. Au milieu du désordre qui fait grouiller les toges sur les gradins de l'Assemblée, les autres conjurés se précipitent et frappent à leur tour. Déjà blessé, le dictateur se dirige vers la statue de Pompée. Brutus l'arrête et va le poignarder. César ne résiste plus. Il ramène sur son visage l'étoffe rouge de sa robe et après le douloureux et célèbre : « *Tu quoque fili !* » s'écroule sur les dalles où son sang s'étale. Il faut à présent expliquer au peuple pourquoi le dictateur fut mis à mort. Sur le Forum, Brutus parlera au nom des conjurés. Après lui, et avec son autorisation, Marc Antoine, neveu de César, pourra prononcer l'éloge funèbre de son oncle. Scène illustre où, par un discours brodé perfidement autour de ce motif : « Brutus est un homme honorable », l'amant prochain de Cléopâtre retourne le peuple, qui vient d'applaudir le laconisme stoïque de Brutus, contre Brutus lui-même. La foule se soulève pour venger l'assassinat du « plus grand des Romains ». La guerre civile rugit dans les rues. Les armées d'Octave et de Marc Antoine, d'une part ; celle de Caïus Cassius

et de Brutus, d'autre part, sont aux prises. De lugubres pensées obsèdent ce dernier. Pourtant il accomplira jusqu'à la fin ce qu'il considère comme son devoir. Il supporte héroïquement les plus cruelles épreuves, et, en particulier, la mort de sa chère épouse, Portia. Cependant, il n'a plus sur lui-même la maîtrise invincible de naguère. Il s'emporte contre Caïus Cassius. Sa volonté fléchit. A deux reprises sous la tente, le spectre livide et sanglant de César lui apparaît et lui prédit la défaite de Philippes. C'est là, en effet, que la vie des conjurés s'achève. Après l'anéantissement de leurs légions, Brutus et Cassius se précipitent sur leur glaive pour ne point tomber vifs aux mains des vainqueurs.

C'est à Philippes que les conjurés meurent. C'est à Philippes que meurt la liberté de Rome.

Voilà, dans sa simplicité hautaine, tout le drame. Shakespeare, assimilateur fabuleux, manie avec une autorité égale les truculences médiévales et la simplicité et la grandeur antiques. Il taille dans un marbre éternel avec une puissance incomparable la gueule hideuse de Falstaff ou le profil sévère de Brutus, comme il lui plaît.

Jules César triomphe à l'Odéon dans toute sa splendeur sereine et véridique. La mise en scène est unique. Le drame se déroule presque sans entr'acte, tantôt sur le proscenium, sévère colonnade d'ordre corinthien de très grande allure, tantôt

dans des décors jamais indifférents et parfois semblables à des toiles de maîtres. Il serait téméraire de vouloir, dans les limites ordinaires d'un compte rendu, décrire un à un tous les tableaux de Lucien Jusseaume ; tous mériteraient pourtant cet honneur. Il importe, néanmoins, de louer particulièrement le jardin de Brutus où, autour d'un bassin de marbre dans lequel dort une eau limpide, d'immenses cyprès rêvent aux premières lueurs de l'aube qui sème des pierreries sur un horizon de nacre rose ; le Sénat si austère, si imposant, si beau : au moment où César descend majestueusement les degrés du large escalier de marbre ; lors de l'assassinat qui fait ruisseler le sang sur la blancheur des toges, et, enfin lorsque de Max (Marc Antoine), éperdu, douloureux, magnifique, submergé par les plis d'une étoffe qui coule autour de lui en pleurs immenses, surgit devant la lumière tragique de la Ville Eternelle. Il serait injuste aussi de ne pas citer la scène du Forum (où triomphent l'art miraculeux et la science d'André Antoine, où M. Desjardins (Brutus) provoque une de nos plus intenses impressions de théâtre, où le stupéfiant de Max, qui peut être excellent ou exécrable, mais jamais indifférent, nous ravit par ses attitudes et nous exaspère par la façon invraisemblable dont il prononce, sur les rostres, sa harangue — et le décor immense de la plaine de

Philippes submergeant l'espace de sa tristesse désertique et de sa tragique désolation.

Il sied encore de publier que nous attendions une « apparition » plus saisissante, plus émouvante. L'idée de remplacer le spectre par sa seule tête livide éclaboussée de sang est fort belle, mais, d'une part, le surgissement de ce fantôme a lieu dans une obscurité trop complète et, d'autre part, la voix de l'ombre de César est trop humaine. Un spectre ne remue pas les lèvres. Il doit parler comme le vent stride. Cette restriction de détail est d'ailleurs sans grande importance, mais il faut la faire. Il ne serait pas équitable d'oublier, parmi les zélés collaborateurs d'Antoine, M. Georges Toudouze dont la documentation méticuleuse contribua beaucoup à l'exactitude des reconstitutions que *Jules César* motiva.

Il semblerait, après une telle profusion d'épithètes laudatives, que je dusse m'arrêter pour avoir distribué une quantité insolite de couronnes. Or, si invraisemblable que cela puisse paraître, mon impartialité me commande de louer encore les principaux interprètes de l'œuvre Shakespearienne. M. Duquesne, Jules César un peu bien flétri mais volontaire et suffisamment décoratif, a très bien joué la scène du Sénat. M. Ph. Garnier dans le rôle antipathique de Caïus Cassius, sut trouver de temps en temps de beaux accents. MM. Léon Bernard (Casca) et Pinvert (Cinna) furent très satis-

faisants. Mlle Barjac (Calpurnia), intimidée peut-être, nous déçut un tantinet ; mais comme Mme Dux fut exquise ! Quelle douceur d'expression, quelle voix harmonieuse, quelle discrétion jolie, quels gestes sobres et adroits ! Chacun de ses rôles la révèle différente et pourtant on la reconnaît tout de suite. — Comment exprimer à présent la joie pure que l'on ressent à voir et à entendre MM. de Max et Desjardins !... L'un élégant, savantissime, souple, oriental ; l'autre solide, impeccable, volontaire, Romain de la bonne époque, — tous deux si différents, si puissants, si dignes des ovations qui leur furent prodiguées. La déférence que M. Desjardins marque en scène à M. de Max et la haute estime que M. de Max semble professer pour M. Desjardins honorent ces deux artistes autant l'un que l'autre. Quelle solidité d'attitude dans le discours stoïque de M. Desjardins (Marcus Brutus) sur le Forum, et quelle noblesse dans sa discussion avec Caïus Cassius !... Quelle harmonie exquise lorsque M. de Max (Marc Antoine) dressé, anxieux, sur le grand escalier du Sénat, attend, majestueux, derrière les plis de sa toge — invraisemblable mais si élégante — répandue en un souple ruisseau sur la blancheur des larges degrés !... Et quel geste joli, devant le cadavre de Brutus, que celui de son bras armé, voilant spontanément ses yeux de guerrier, ses yeux d'ennemi, ses yeux mouillés de larmes !...

Quelle émotion véridique lorsque Marc Antoine sanglote devant le cadavre de César : « Oh ! toi, morceau de terre ensanglantée... » On reproche à M. de Max d'avoir exagéré le caractère voluptueux de son héros. M. de Max a suivi son tempérament. Je l'approuve, d'autant plus que les amours de Cléopâtre l'autorisaient à cette interprétation.

Mais le triomphateur de la soirée fut l'acteur que l'on ne vit pas, André Antoine, qui, jusqu'à la première, réfléchit, combina, dirigea. *Nil actum reputans, si quid superesset agendum* !...

Comme César !... Cela nous change.

*
* *

Dialogues d'entr'acte. — Cet Antoine tout de même !... — Parlez-vous de Marc ou d'André ? — D'André, naturellement. Moi, de Max m'agace.. — Ne vous excitez pas. — Dites donc, malhonnête !... — C'est déshonnête que vous voulez dire. — Zut !... Si vous continuez, je file... — Où çà ? — Au diable ! — J'y vais aussi. — Vous êtes un affreux méchant. Vous m'agacez. — Comme de Max ? Alors, je vous permets de... — Vous allez dire une horreur. — Si nous revenions à la pièce ? — Est-ce bien nécessaire ? Shakespeare vous savez !... Même tripatouillé par M. de Gramont... — Vous savez être rosse... Quand même, c'est un triomphe. — C'est entendu. Si nous re-

gardions la salle ? — ... Et Duquesne clame très bien son apostrophe : « Je suis aussi constant que l'étoile polaire !» — La voici ; vous ne saviez pas si bien dire ! — Qui çà ?... Polaire !... Ah ! vraiment ce soir, chère amie, vous êtes réfractaire à la littérature. Tant mieux. — Vous dites ? — Je dis : tant mieux ! — Qu'entendez-vous par ces paroles ? — Par ces paroles j'entends que vous ne voulez pas seulement rêver cette nuit... — Vous osez me dire de pareilles atrocités ? Çà c'est raide ! — Vous ne sauriez mieux dire. — Insolent ! — Nous partons ? — Il faut bien : vous devenez d'un scandaleux... — C'est votre faute. Vous n'avez pas voulu entendre mes petits commentaires de César...

Tout le monde prétend, à Paris, que le public des « premières » est le seul qui sache faire de l'esprit. C'est une opinion.

XI

Quai Malaquais

Exposition des œuvres d'art acquises par l'Etat. — Un public très mêlé. Huit reflets allant à quel-

que five o'clock du noble Boulevard, casquettes britanniques revenant du *Salon de l'Automobile*, feutres et cheveux fleurant la pommade des bazars et la glorieuse fumée des tavernes latines. On jase. On s'esclaffe. On proteste. On admire même, parfois.

— Ce Landowski est épatant. Pigez-moi, ces *Fils de Caïn* ! Çà tient au sol çà. C'est construit. — D'accord. Mais pour un achat comme celui-là, que d'ordures !... — Çà n'est pas sa faute à c't'homme. Il faut bien que Dujardin-Promesse tienne quelques fois. — Allons, ne le bêchez pas. Il s'occupe de son affaire. — Et il fait des affaires. Tiens, ce *Faucheur* de Bouchard par exemple... Il a payé çà quatre mille balles. L'auteur y perd sérieusement. — Tu parles !... Seulement il y a la réclame. — C'est çà... Et « briffer » ? — Tu n'es donc pas de l'avis de Marcel Lenoir, l'enlumineur ? — 'c'qui dit ç'ui-là ? Il a du talent d'ailleurs. — Il dit une grande vérité. Ecoute çà : « On a donc pu « croire que pour un artiste la douleur physique, « le froid, le jeûne, les privations de toutes sortes « pouvaient compter ? *Rien ne compte si ce n'est la « douleur morale qui est utile* ». — Il en a un estomac, le frère ! — Vide, oui. C'est un héros et c'est un sage. — Vive l'art tout de même, mon vieux !...

Autre groupe. — Les Ménard sont merveilleux. N'est-ce pas ? — Oh ! oui, ces aspects de la

Grèce !... C'est toujours évocateur. — Très. — Regardez à côté le sempiternel cuirassier de Roll. — Ce n'est pas un cuirassier : c'est un pompier ! — Très drôle.

Roll, unique objet de mon ressentiment !

— Encore plus drôle. Si nous allions voir les marbres dans la cour ?...

Dehors, c'est le paysage familier des berges de la Seine englouti dans la gaze bleue d'un humide brouillard. Il pleut une lumière violette et blonde, perle et nacre. La brume sait avoir autant de talent qu'Henri Rivière. Il y a des langueurs de cloches, là-bas, au loin, de cloches invisibles, de cloches perdues dans le ciel terne... Et je vais à travers un Paris de songe et de légende...

XII

Les Idées de Mme Lydie Martial

Puisque les étalages chamarrés des libraires ne présentent guère en ces débuts d'années que des lectures puériles sous des couvertures de parade,

nous en profiterons pour accorder à un livre d'études fécondes et de profondes réflexions une attention toute particulière.

Oui, comme Mme Lydie Martial dont le nom est maintenant connu de tous les penseurs après la part qu'elle prit aux batailles du Féminisme, après ses conférences si suivies de la rue Blanche, après les réunions de son cercle : *l'Union de Pensée féminine*, nous voulons le développement intégral de l'individu mieux équilibré dans une société plus harmonieuse ; nous voulons le triomphe du couple humain complémentaire où la femme soit, non l'égal, mais l'équivalent de l'homme — c'est le seul féminisme intelligent et possible ; nous voulons enseigner à tous la volonté de vivre suivant les lois naturelles, et nous voulons, comme socle à tout cet édifice, la vérité ; mais une vérité humaine, une vérité accessible à l'intelligence de tout cerveau normalement développé, cette vérité que la nature nous révèle, cette vérité qui nous baigne, nous entoure, nous éblouit chaque jour les yeux avec le lever de la lumière, cette vérité qui est l'immuable dans le temps et dans l'espace, qui est la cause, le moyen et le but de l'existence et du devenir de l'être humain, de l'humanité et de la planète que nous habitons, et, comme s'exprime si sobrement et si profondément Mme Lydie Martial, cette vérité qui est la vie.

Réaliser la vie humaine, expression supérieure

de la vie planétaire, comme c'est simple et comme c'est grand ! Faire épanouir en l'être humain toutes les forces qu'il récèle, quelle noble tâche !

C'est celle, en dernière analyse, de l'Educateur.

Et c'est tout le programme d'Education humaine de Mme Lydie Martial.

Il faut lire son livre : *Vers la Vie*. Vouloir résumer sa pensée peut faire craindre de la déformer. Et cependant — cette légère critique prouve que nous la jugeons en toute indépendance — il ne sera pas mauvais que d'autres expriment à leur tour ses propres idées et en dégagent l'essentiel ; car il nous semble que la façon dont elle les expose se ressent de ses études personnelles, abstraites et nombreuses, que son style est parfois difficile, et l'aspect général de son œuvre un peu confus et un peu déroutant.

Cependant, à qui pénètre son plan par une attentive lecture, le programme apparaît très clair : l'homme étant le dernier terme de l'évolution zoologique, la loi de progrès qui le régit est la même que celle qui a régi toute l'évolution de la vie terrestre ; son éducation doit correspondre aux lois qui surent mettre dans l'homme l'ensemble des forces et des moyens des trois règnes minéral, végétal et animal qui le précédèrent sur la terre ; elle doit préparer son œuvre en assurant le bon fonctionnement de l'organisme physique, puis déterminer, selon l'ordre des trois règnes, par ce qui

y correspond chez l'enfant, les facultés attachées à chacun d'eux.

D'où il suit un plan d'éducation progressive, établi en six tableaux synoptiques que nous nous bornons à indiquer, et marquant l'ascension de l'être logiquement développé, depuis l'éducation première, toute mécanique, jusqu'à l'épanouissement complet de l'individu, réalisé lui-même, et faisant rayonner la vie autour de lui.

Dans le détail, Mme Lydie Martial est toujours d'une réflexion profonde et souvent d'une explication ingénieuse.

Il y a, par exemple, une interprétation bien curieuse du Péché originel qui, en réalité, pense-t-elle, est renouvelé constamment « et consiste dans la volonté d'exercer le pouvoir créateur sans en posséder les moyens » ; de sorte que la Bible, depuis la Genèse jusqu'à l'Ecclésiaste, doit être considérée comme la synthèse du travail à faire pour sortir l'homme de la tare originelle. Et voilà toute une exégèse des Livres Sacrés, qui en vaut bien une autre, et où l'auteur traduit les principales allégories bibliques.

L'Eglise, conclut l'auteur, connut très bien les lois de la Vie et du Progrès, mais tendit toujours à les diriger et à en profiter.

Et quelle sagacité dans l'étude de l'amour, déduit de la comparaison de l'homme et de la femme, celui-là qui dans le couple est actif, enclin

à l'unité, plus entier, donc moins résistant, celle-ci très souple, disséminatrice, passive, de sorte « que l'homme détermine toujours chez la femme aimée un état nouveau dont il doit savoir faire une conquête nouvelle ».

Sur les sens et leur éducation, sur la morale qui ne doit point être enseignée, mais déterminée naturellement dans les êtres, sur la définition et l'obtention du Bonheur, conjonction intime de l'être avec son milieu — nous prenons au hasard — partout, Mme Lydie Martial porte ses investigations avec une originalité qui ferait d'elle un chef d'école philosophique s'il n'y avait quelque puérilité à ressusciter aujourd'hui les classifications qu'on fit pour nous au Collège.

Plus simplement, admirons que du Féminisme soient sorties des intelligences comme celle-ci, qui vaut qu'on la pénètre, qu'on l'apprécie et qu'on l'utilise à l'avancement général de la collectivité humaine vers ses fins, c'est-à-dire vers le bonheur.

XIII

LA BIOGRAPHIE DANS LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

« Quand on aura, pendant quelque temps, traité l'âme humaine avec la même impartialité que l'on met, dans les sciences physiques, à étudier la matière, on aura fait un pas immense ». Ces lignes furent écrites par Flaubert, dans une de ses lettres. S'inspirant d'elles, M. Adolphe Boschot déclare dans la Préface de son *Histoire d'un Romantique* :

... « Renonçant à briller par les élégances et les gentillesses du discours qui ne sont pour la pensée que des à peu près, nous avons voulu écrire l'histoire d'un homme, l'*Histoire d'un Romantique* : proposer des faits, rien que des faits, et dans l'ordre rigoureux où ils se sont produits, à leur date précise, à leur jour, et en indiquant leur degré de certitude. — Le désir de la précision nous a imposé le plan biographique. Si l'on veut bien y réfléchir, sans doute conviendra-t-on que le roman appelé « psychologique » et le roman naguère appelé « expérimental » doivent tendre à n'être que l'auto-biographie ou mieux encore, la biographie. Sans souvenirs personnels, sans documents exacts, le romancier « psychologue » ou le roman-

cier « expérimental » ne peut donner, avec plus ou moins d'adresse, que des fantaisies décevantes ».

Ces lignes sont fort justes et peuvent s'appliquer à tous les genres littéraires : histoire, critique etc. J'ajouterai, en plus, que la biographie doit être *sociale* (toujours !) car il est impossible de présenter un mort aux générations jeunes sans le *situer* dans son temps M. Boschot l'a bien compris et son *Histoire d'un Romantique* (ce romantique, c'est Berlioz) est exacte comme un livre d'histoire et attachante comme un roman. Le jour de son apparition, elle a mis en rumeur tout le public de nos grand concerts, admirant la connaissance profonde du sujet dont cette œuvre faisait preuve, et protestant avec vigueur contre l'exactitude scrupuleuse qui plaçait, en face de leur idole, M. Boschot, comme un impassible justicier. Jean d'Udine discutait avec Boulestin et Willy, et ce dernier, tirant à pleines mains sur sa moustache de gendarme bénévole, prononçait de gros mots : « Boschot... très fort... trop fort !.. Bluffeur de génie ! »

Il reste incontestable que la méthode biographique se généralise beaucoup aujourd'hui. L'admirable autobiographie que publie Paul Margueritte : les *Pas sur le Sable*, est passionnante comme un roman et *sociale*. Le célèbre auteur y fait revivre une famille, un temps, et, en un puissant raccourci, une époque. D'autres livres récents nous fournissent des arguments. Qu'on lise

l'*Eteignoir*, l'œuvre si délicate, si attendrie, si pure, de Mme F. Schalck de la Faverie, ou le *Tribun*, fresque puissante due à la plume d'un bon auteur belge, M. Sander Pierron, d'Ixelles, on verra que le procédé d'exposition est extrêmement voisin de celui qu'on emploierait fatalement pour écrire une biographie sociale. Il sied de nous féliciter de cette évolution. Nous sommes de plus en plus *scientifiques sans cesser d'être artistes*. Nous avons pris l'habitude de penser en positivistes et cela est fort louable puisque, comme le disait Boschot, « c'est le souci de ne pas dire plus qu'on ne sait, le désir de ne pas prendre une donnée d'expérience pour un tremplin qui rejette l'esprit dans l'hypothèse et le chimérique ».

XIV

Une lettre inédite de W. Liebknecht.

Lors de mon dernier séjour à Marseille, dans une Marseille plus frénétique que jamais par la grâce de son Exposition coloniale, j'eus la bonne fortune d'avoir pour guides non seulement Antide Boyer, député de l'antique Massilia, et M. P.-F Blanc,

perdu parmi les fleurs en sa « Villa Halphen », mais encore l'aimable démocrate M. L. Veissier. Je revis à loisir, en sa compagnie, la féerie de la Joliette et l'inoubliable majesté de la jetée dressée parmi tant de blocs géométriques, sur lesquels s'étendent les mâles chantés par le vieux Gélu, — les mâles au teint de bronze qui, le soir, vont retrouver les bruyantes « cagoles », dans la demi-obscurité des petits bars. C'est au cours d'une de ces promenades que nous prononçâmes le nom du célèbre internationaliste allemand. M. Veissier me narra quelques anecdotes intéressantes relatives au leader des prolétaires d'outre-Rhin et il me rappela les fameuses discussions de Liebknecht et de Bismarck. Lors du Congrès de 1892, en effet, mon aimable guide fut le cicerone du fondateur du « Vooruit » de Gand, le député belge Ansel, et celui de son confrère germain. — M. L. Veissier me communique aujourd'hui, cette curieuse lettre, inédite, *écrite en français*, que W. Liebknecht lui adressa dès son retour à Berlin :

« Berlin, 20 octobre 1892.

« Mon cher Camarade,

« Combien de fois ai-je pensé à vous, mon fi-
« dèle Mentor au Congrès, et à la belle Marseille !
« C'est comme un beau rêve. Sans les cris de
« rage des chauvins français et allemands, je pour-

« rais m'imaginer que je n'ai que rêvé toutes ces « beautés de la nature et toutes ces manifestations « enivrantes de la fraternité internationale.

« Mais, heureusement, tout a été autre chose « que pure fantaisie ; réalité substantielle. L'al- « liance des prolétaires français et allemands est « une vérité. Et les mensonges d'un Protot et « d'un Rochefort ne feront aucune impression « aux socialistes français. Ces infâmes-là (*sic*) di- « ront que nous sommes les amis du militarisme « allemand, nous qui avons combattu le militarisme « dès son origine et qui, au Reichstag, avons tou- « jours refusé de donner un centime au Mino- « taure du militarisme.

« Et, croyez-moi, *nous saurons faire notre de- « voir*. (*)

« Mais ce n'est pas de cela que je voulais vous « parler; je voulais remplir un devoir, vous remer- « cier, vous et le brave Reinier, et les autres amis, « vous remercier de l'accueil fraternel dont vous « m'avez honoré — et les ouvriers allemands que « je représentais au Congrès vous remercient par « ma bouche.

« La fraternisation des ouvriers allemands et « français, qui est l'événement le plus important « de notre temps, ne tardera pas à changer le cours « de la politique européenne.

(*) Mots soulignés dans l'original.

« Adieu et mille saluts à vous et aux autres « amis.

Tout à vous,

« W. LIEBKNECHT ».

Ce document nouveau n'est pas sans intérêt pour les historiens du socialisme contemporain.

XV

LES RIMOUÈRES D'UN PAYSAN

Poésies par Hugues Lapaire

Il y a peut-être six ans, peut-être sept, peut-être plus, que je connais Hugues Lapaire. Je le vis pour la première fois, si mes souvenirs sont exacts, dans une vaste salle du quartier Montparnasse, à Paris, où se tenaient les réunions littéraires organisées par M. Pierre Lelong sous le titre : *Les Veillées de Plaisance*. Sur une scène, des artistes de bonne volonté représentaient des œuvres de jeunes dont quelques-uns font aujourd'hui parler d'eux. Les premiers adhérents de notre *Fédération Régionaliste Française* se rencontraient en ce milieu très spécial. Parfois quelqu'un récla-

mait le silence. On écoutait des discours audacieux ou des vers inédits, des proses languedociennes ou les pièces amorphes d'un vague émule de Franc-Nohain. Applaudissements. Reprise des conversations particulières parmi la fumée des cigares et des pipes, parmi le fracas des chopes et des verres remués. La plupart du temps l'intérêt ne gîtait pas sur la scène, mais dans la salle. Ranft et Lunois, Ibels et Degas eussent été ravis par l'éclairage des groupes pittoresques sur lesquels le gaz plaquait de brutales lueurs.

Lorsque Lapaire entrait en scène, l'intérêt et l'attention le suivaient. Berrichon jusque dans son costume, qu'il portait à ravir, il interprétait ses œuvres, écrites dans ce patois Berriaud-Marchois, musical et clair, qui ne se distingue du français que par l'accent de terroir et par quelques expressions savoureuses qui pourraient enrichir notre langue nationale, puisque celle-ci ne dispose pas de leurs équivalents.

Le nouveau livre que Lapaire nous offre est encore écrit en patois du Berry. Il est charmant ; il est vigoureux ; il est rabelaisien ; il est attendrissant ; il est violent ; il est délicat. Il est beau. Nul ne l'aime autant que moi.

Je dois ajouter que jamais mieux qu'à sa lecture je n'ai ressenti la justesse de l'appréciation du talent de Lapaire, par le bon Armand Silvestre. Armand Silvestre a publié ceci : « La Muse de

« M. Hugues Lapaire est proche parente de celle « de Villon. Le patois berrichon a sa grâce et sa « poésie, sa vivacité d'inspiration et ses bonheurs « de langage. S'il ne comporte pas l'accompagne- « ment de la lyre, il est doux sur les rythmes dan- « sants de la vielle et les idylliques mélopées de la « cornemuse. » — Hugues Lapaire sait exprimer comme nul autre les sentiments villageois dans le langage (pas toujours aussi naïf qu'on le croit) du paysan de sa riante province. Cela n'est pas contesté. Il nous a prouvé, à plusieurs reprises, dans *Au Vent de Galerne* et surtout dans son solide *Courandier*, qu'il manie la langue française au moins aussi bien que son parler régional. D'autre part, j'ai pu appliquer au talent de Lapaire la remarque que je fis naguère relativement à celui de Vermenouze : lorsque les patoisants quittent le patois pour le français, leur inspiration s'élève, leur pensée s'épure, la portée de leur œuvre s'élargit. Dès lors, pourquoi ne pas substituer plus souvent la lyre à la cornemuse ?

... Qu'on emporte en villégiature *les Rimouères d'un paysan*. Ce livre fera rire, pleurer, et rêver comme la vie. Le vaillant poète de *Sainte Soulange* l'a d'ailleurs joliment présenté par ces lignes caractéristiques : « Parmi ces contes, les uns sont « éclos dans la mélancolie des soirs, vers l'âtre « enfumé où chante le grillon des chaumières ; « les autres se sont envolés de la table rustique des

« *guerdauds* berrichons, de leurs gobelets d'étain où reste encore, au fond, un peu de sel gaulois ».

Ceux qui liront ces pages admireront d'abord, comme moi, la maîtrise de Lapaire, écrivain berrichon. Ils désireront ensuite, avec moi, saluer prochainement la maîtrise de Lapaire, écrivain français (*).

Français et régionaliste toujours. Naturellement.

XVI

Au théatre Molière

Première des « Etoiles », comédie dramatique en 4 actes de Jean Jullien. Dialogues d'entr'acte. — Qu'en dites-vous ? — C'est trop bien ou pas assez mal pour réussir. Et puis, il y a les uniformes... Cette histoire de képi... — Et ces étoiles qui ne

(*) Lapaire a suivi mon conseil. Il s'en est trouvé bien. Les romans *Le Fardeau* et l'*Epervier* sont des chefs-d'œuvre qui classent du coup leur auteur entre Cladel et Pouvillon. N.

sont pas au ciel... mais sur le drap, couleur de nuit, d'une manche d'uniforme... — C'est un peu bas, oui... Ça ne vaut pas les *Plumes du geai*. D'ailleurs, là dedans, Gladys Maxhance...! Elle ne sait pas encore marcher en scène... — Ça ne l'empêche pas de se tenir tout le temps le ventre en avant... — Bonne âme ! Mais Pouctal est satisfaisant... Tout est relatif. — En somme un four... (On ne peut pas dire çà de la salle !... Je gèle...) — Un succès d'estime pour Jullien, travailleur consciencieux. Mais sa pièce paraît avoir été écrite trop vite. — Çà ne lui réussit pas à lui... comme, par exemple, à Bernstein. — *Le Voleur* ?... Oui... Oh ! celui-là ! Moins il travaille, mieux il réussit. Il a toutes les veines. — Toutes ? — Toutes. — Vous êtes bien bon !... A propos... et Soleilland ?... — Vous êtes meilleur !... Je savoure l'adresse de cette transition... — On fait ce qu'on peut : Gladys-Maxhance partage mon avis ! — Vous, vous l'aimez ! — Moins que Jeanne Dortzal que nous verrons, quand les *Etoiles* seront éteintes, dans le nouveau spectacle d'ici. — C'est ...? — Vous ne savez donc rien ? C'est l'*Ornière*, drame social, en 4 actes, de deux jeunes qui feront parler d'eux. Vous verrez çà. On dit... (mais on dit tant de choses !) que certain ministère... — Hein ? — Vous êtes trop curieux vraiment !... Je clos. Songez à Jeanne Dortzal : ça vaudra mieux. Elle a eu naguère un 1er prix de beauté... — *Naguère* ! Flat-

teur va ! — Et elle possède un talent de poète très réel. Lisez plutôt son *Jardin des Dieux*. — En vérité ?... Alors c'est un ange !... — Mais l'*Ornière* est écrite en prose. — Depuis longtemps, en effet, vous aviez oublié d'être méchant... On sonne...

XVII

Les peintres du Paris moderne

Là-bas, au fond d'un des jardins qui entourent le Grand-Palais des Champs-Elysées, une vaste mais unique salle. Dehors, c'est la désolation, adoucie par une brume bleue, d'un Paris d'hiver, d'un Paris de rêve et de légende, très septentrional. Sur les gazons, d'un vert atténué, quelques feuilles mortes oubliées... Elles mettent de paradoxales taches de rouille sur ce vert-de-gris. Un jet d'eau, captif de la glace, murmure à peine. Et ces premiers plans, plaqués en vigueur sur les masses violâtres des arbres de l'avenue, me font évoquer d'immenses parcs déserts, des Suèdes, des Norwèges et des Finlandes peuplées d'elfes de toutes sortes qui gambadent, la nuit, autour du voya-

geur enroulé dans son manteau et, de l'aube au crépuscule, batifolent dans les arbres et dans les airs, sur la neige des vallées et sur la glace des étangs gelés, aux fabuleux poissons aveugles... C'est avec la vision, toujours demeurée dans mon âme, depuis 1900, des œuvres d'Axel Gallen que je pénètre chez les peintres du Paris Moderne. Quel changement ! Quelle sorte de surprise : passer de Viborg à Gennevilliers et de Gothenbourg à Montrouge ! Quitter la blancheur pure des fjords d'hiver pour la suie, la fumée, les plâtras de la banlieue sinistre ! Passer de l'abbaye de Borgund aux baraquements vacillants de Vanves et de Malakoff ! Quitter Saint-Olaaf pour Zidore dit le *Vertige des Epinettes* !... La sensation vaut d'être savourée. Il y a une beauté dans ces coins de Paris et de la banlieue, une beauté très spéciale et très réelle. Il fallait oser la chercher jusque dans les immondices de Javel et dans les arrière-bouges du Chemin des Perrichaux, à Vaugirard. Les peintres du Paris Moderne osent. Ils ont raison. Ils ne réussissent pas toujours, faute de savoir choisir. Qui n'interprète pas mutile. — J'aime quelques-unes des toiles de Gaston Prunier qui nous restituent une banlieue hallucinée sous des nuages dramatiques ; j'aime moins la peinture, trop sèche, que les dessins de Ricardo Florès, ami des gueuseries, gueuseries un peu trop de convention d'ailleurs, comme celles de Poulbot-aux-gosses-

illustres et celles de Mirande-à-la p'tite-femme-potelée... Je hais les Minartz de cette exposition et je ne comprends pas pourquoi Whidopft, qui a bien du talent, choisit comme modèle cette nudité mafflue et maculiforme devant laquelle on songe horriblement à quelque Jeanne Bloch cloîtrée rue de la Lune ou rue Joubert ! Il y a des jolies femmes à Paris... Ou bien, alors, il fallait traiter ce sujet avec la belle brutalité dont Rodin fit preuve en sa *Vieille Heaulmière* du Luxembourg. Mais quelle consolation de pouvoir s'arrêter devant les Renefer et les Frank Boggs ! Pierre Vauthier, certes, mérite son H.-C., mais ses coins de chiffonniers, ses sites de fours à chaux, ses zones de fortifs et ses plaines pour bals de guinches et d'escarpes dénotent trop de talent d'*atelier*. Comme Boggs, avec ses Notre-Dame, et comme Renefer, avec ses bords de Seine, sont vibrants et probes ! Ces artistes frémissent devant les spectacles qu'ils fixent. Ils font aux paysages le don magnifique de leur âme. Ils sont depuis longtemps considérés comme les meilleurs chantres de Paris. Je ne puis faire d'eux un meilleur éloge que celui-ci : ils demeurent dignes de leur renommée. Oh ! la joie de voir la silhouette formidable de Notre-Dame-de-Paris, autour de laquelle les strophes romantiques claquent encore des ailes, magnifiée par le pinceau fougueux de Frank Boggs ! Et la mélancolie délicieuse qui monte dans le ciel plombé de

Grenelle, là-bas, derrière le pont, derrière la statue de la République, derrière le bateau qui mêle des reflets sur l'eau : un Renefer et des meilleurs. — Dehors, les passants enlaidis de froid fuient à travers les arbres gelés et noirs.

XVIII

Irène et les Eunuques

C'est le titre de l'avant-dernier roman de Paul Adam, — l'avant-dernier, car ce formidable manieur de verbes et d'idées a publié trois livres en trois mois : les *Mouettes* (ses 3 actes des Français), *Irène et les Eunuques*, et, hier : les *Feux du Sabbat*. Cette fécondité stupéfiante provoquait naguère contre l'auteur de *Robes Rouges*, au temps héroïque des combats symbolistes, une hostilité qui se déguisait mal. Les ignorants et les envieux ont pour châtiment d'être sincères, d'instinct. A cette époque, Paul Adam avait déjà publié, avec une régularité admirable, dix ou douze romans, lyriques, pensés, écrits : ce qui explique l'avis des impuissants. Depuis, l'auteur des *Lions* poursuit sa route sans hésitation, sans arrêt. Il a bâti, sans fatigue

apparente, deux temples à l'intérieur desquels la musique splendide des mots accompagne dignement le gigantesque cortège des idées humaines. Sur le fronton de l'un, il a gravé ce titre solide : L'ÉPOQUE. Sur le fronton de l'autre, il a gravé ce titre gigantesque : LE TEMPS ET LA VIE, *Histoire d'un idéal à travers les siècles*. L'envie et l'impuissance ne capitulent jamais ; elles ne se taisent que par crainte du ridicule. Depuis quelques années elles se sont tues. Elles se sont aperçues que personne n'a souci des roquets qui, las d'aboyer en vain, pissent au pied des cathédrales. Or, notre Mauclair disait naguère à Paul Adam, dans un discours vibrant et juste, le jour où « après de longues années d'acharnement, après le *Mystère des Foules*, après la *Force*, vous êtes devenu un maître par l'assentiment universel, *la jeunesse s'est aperçue* avec stupeur *que vous étiez aussi jeune qu'elle*. Vous aviez créé et supporté de quoi remplir une destinée et, pourtant, vous entriez à peine dans la vôtre ». Oui, Paul Adam est jeune. Il ne paraît pas plus que son âge. La vie — pourtant il connut, comme nous tous, des heures mauvaises,— la vie ne l'a point marqué. Son visage, insolent de santé, publie la joie de vivre et de travailler. Sa pensée ardente, élancée éperdument à travers le monde, au delà du monde, à travers le temps et en plein espace, ne se lasse pas. La fréquentation des pauvres âmes hargneuses qui constituent la

grande majorité des gens de lettres d'aujourd'hui n'a pas pu le rendre amer. Il est bon avec la sérénité souriante des puissances sûres d'elles-mêmes. Il est une des plus belles et l'une des plus séduisantes figures françaises. Il faut le considérer (le mot doit être rendu à Pierre de Coubertin) comme l'un de nos meilleurs « professeurs d'énergie ».

Irène et les Eunuques, roman antique, ramène Paul Adam parmi le faste de Byzance, au VIIIe siècle. Le thème ? Très simple : Jean Bythométrès, philosophe et mathématicien, le Maître d'Irène (épouse du Basileus Léon) aime sa disciple. Il veut que l'Impératrice Irène applique les théories scientifiques qu'il propage et, pour parvenir à vaincre, dans ce but, sa chair (et celle de son élève surtout, qui dans « son cœur véritable, celui que ne commandaient ni la science, ni l'orgueil », songeait à la « douceur de baiser cette chevelure noire et bleuâtre, de caresser, avec tout son corps de vierge ardente, cette poitrine gonflant la tunique de byssus,») il se mutile. Dès lors, à travers une succession de fresques violentes, Irène devient la Synthèse de la Femme égale à l'homme par l'Intelligence, mais soumise à lui par les Sens. — Quel charme irrésistible dans ces pages où grouille toute la civilisation féroce et toute la corruption splendide de Byzance !... Quelle joie de s'égarer, avec Paul Adam, dans les rues et les places de la ville

d'or à toutes les heures de la vie : à l'heure où les maisons sont roses, à l'heure où les palais sont bleus, à l'heure où toute la ville est pareille à une fabuleuse émeraude pailletée d'argent !... Aller sous les parvis des églises, s'attarder sous la Spina de l'Hippodrome, s'accroupir autour des puits, rêver à bord des nefs du Pélagion, contempler les maçons gâchant du ciment rouge sur des échafaudages étranges, manier des colliers d'émaux et des étoffes multicolores dans les boutiques des vieux marchands !... Jean Lombard, le malheureux et maladif Jean Lombard, avait fait défiler devant nous une Byzance coruscante à souhait. Mais, par son style d'autodidacte, nous devions expier notre joie d'artistes. Dans *Irène et les Eunuques*, notre félicité se complète. Il faut mettre cette œuvre immédiatement à côté — un peu au dessous — de la *Salammbô* de Flaubert, — notre dieu. La fougue tumultueuse, que d'aucuns reprochent à Paul Adam d'apporter dans l'exposé de ses idées, le sert ici. Tant pis pour les essoufflés qui ne peuvent admettre que des défilés réglés par Mme Mariquita et pour les myopes dont le regard ne peut embrasser les ensembles vastes !... Ceux-là, aveuglés et chancelants, ne savoureront jamais la forte joie d'admirer intégralement la richesse fabuleuse d'un talent qui paraît toujours revenir d'Ophirs et de Golcondes littéraires insoupçonnées ; — ceux-là n'aimeront jamais comme il doit être aimé le talent

extraordinaire de Paul Adam — le Magnifique.

Je hais les peseurs d'éloges. Les défauts de Paul Adam sont ceux de tous ses pairs. Reproche t-on à Victor Hugo d'avoir trop produit ? Peut-on regretter vraiment, à Gênes, l'excessive richesse de la cathédrale de l'Annunziata ?

XIX

La solidarité chez les forains

Pour M. Marin, ex-dresseur. — Nulle classe sociale n'est plus populaire que celle des forains, et nulle, en réalité, n'est plus mal connue qu'elle. Il est admis, par l'esprit superficiel de la foule, que ce qui paraît être existe effectivement. L'intérêt que l'on porte à ceux que l'on désigne, avec une sympathie dont le mépris n'est pas banni, du nom de « saltimbanques », est tout littéraire chez les uns, tout instinctif chez les autres, tout platonique chez les uns et les autres. Le lettré envie, de loin, leur existence de vagabondage et d'aventure ; le vulgaire aime surtout le souvenir des heures qu'il passa sous leurs tentes.

Il semble, en vérité, que les forains ne font pas

partie de l'humanité, qu'ils sont exempts des nécessités sociales, que la faim ne les atteint pas et qu'ils n'ont jamais à combattre le monstre Echéance. On est resté à la conception ancienne des errants voleurs d'enfants. C'est assez romanesque, mais on ne peut plus faux. Le banquiste, au contraire, dans la plupart des cas honnête industriel, mène une vie très rude. Père de famille presque toujours, il tente de revenir au *modus vivendi* biblique, tout en satisfaisant aux actuelles conventions sociales. La classe des forains est tenue à part; pourtant les roulottes qui vont sur les routes de France abritent de bons citoyens, et l'ensemble des campements qui, périodiquement, envahissent avenues, places et promenades, dans toutes nos cités et jusque dans nos hameaux les plus reculés, forme une ville entière, une immense ville !

Il me paraît utile de faire connaître un peu mieux ce monde ignoré qui ne vit pas en dehors des nouveaux courants d'idées par lesquels notre siècle est traversé.

La solidarité florit chez les forains. Une *Union syndicale foraine* existe, depuis longtemps déjà, dont l'utilité principale se résume dans l'article 108 de ses statuts. Cet article permet, en effet, de donner à tout adhérent dans la gêne un secours *immédiat* de *cent vingt francs*. Cent vingt francs ! Pour ce modeste petit monde cette somme représente parfois le salut. Il est rare de trouver dans

nos syndicats de sédentaires, et même à l'Assistance publique — tant sollicitée, il est vrai, — des allocations aussi importantes. Pourtant cette Union syndicale ne se différencie pas très nettement des autres comme l'*Union Mutualiste familiale foraine* fondée depuis peu. Et c'est surtout de cette association, destinée à compléter l'œuvre de l'*Union syndicale foraine*, que je veux m'occuper aujourd'hui.

L'*Union mutualiste familiale foraine* (U. M. F. F.) fut constituée, il y a deux ans, à Dieppe, par les quelques industriels voyageurs que l'on voit toujours au premier rang lorsque les questions d'assistance et d'union sont en jeu. Ils exprimèrent, sans phraséologie vaine, que leur désir était de venir en aide à « leurs confrères poursuivis par la guigne ». Nul plus que le « camp-volant » n'est exposé à la guigne ! Un accident de route peut lui faire manquer l'ouverture de la foire, c'est-à-dire le meilleur jour de gain ; une tempête peut s'abattre sur ses toiles fragiles, comme cela s'est produit à Cahors, en août dernier, et le ruiner en une heure ; l'imprudence d'un spectateur, ou la maladresse d'un voisin, peut anéantir sa fortune dans les flammes, irrémédiablement ; le public attiré par d'autres spectacles peut déserter ses banquettes ou son éventaire ; etc !... La création de l'U. M F. F. s'imposait donc.

Ses organisateurs précisèrent ainsi leur idée :

« L'*Union mutualiste familiale foraine* a pour but « de secourir tout adhérent victime : 1° d'un acci- « dent matériel quelconque : incendie, tempête, « effondrement, inondation, etc... ; 2° les vic- « times d'un chômage forcé, par suite de maladie « ou d'accident corporel ; 3° les poursuivis de la « guigne noire (*sic*) gênés momentanément pour « une cause ou pour une autre ; 4° enfin, une in- « demnité est accordée aux ayants-droit au décès « d'un adhérent ».

Il sied d'ajouter que ces avantages ne privent point le sociétaire du secours immédiat accordé par l'Union syndicale. Le forain malade arrive ainsi à toucher, suivant les circonstances : *a*) le secours immédiat de cent vingt francs donné par l'U. S. F. ; *b*) l'allocation de l'U. M. F. F. pour chômage forcé par maladie ; *c*) une somme variable, remise à titre de prêt, pour gêne momentanée, lorsqu'après guérison il peut continuer sa tournée.

Or, tout cela est concédé moyennant le versement d'une somme de six francs par adhésion. Un franc est prélevé pour les frais d'administration ; cinq francs parviennent à la caisse de l'Union mutualiste. Lorsqu'un membre de l'association doit être secouru, une somme variable, déterminée par les statuts, est prélevée sur le versement de chacun. Ce prélèvement est à remplacer, par les adhérents, dans un court délai. Donc, pas de cotisation annuelle ou fixe. Moins il y a de se-

cours à distribuer, moins il faut verser. Dans le cas d'accidents matériels, les sommes allouées le sont proportionnellement au nombre des adhérents et au montant des dégâts. En outre, les soustractions opérées sur chaque unité de cinq francs sont faites au prorata de la valeur de chaque matériel, d'après une échelle établie dans les statuts. Ou bien, pour m'exprimer en un langage moins technique, chacun fournit son obole d'après la valeur du matériel qu'il possède, — valeur qu'il aura déclarée. Rien n'est plus juste et plus pratique.

Cette jeune société compte déjà plus de cent membres. Elle est dirigée par cinq administrateurs et trois contrôleurs.

Voilà, n'est-il pas vrai ? une organisation viable et vivante. Je ne crois pas que l'on puisse dire qu'elle est indigne de notre époque.

Les forains, un peu traités dans notre société comme des hors-la-loi, ont compris en même temps la nécessité d'être solidaires, celle de demeurer constamment en relations les uns avec les autres, quelles que soient les distances qui les séparent. Ils possèdent un journal, un organe hebdomadaire de grand format et à six pages, que les sédentaires comme nous ne lisent pas, — à tort.

Le journalisme forain pourrait être, d'ailleurs, considéré par l'autre comme un document et comme une leçon.

Il est à souhaiter que notre société, emportée irrésistiblement, par le grand courant de la solidarité universelle, sur le chemin du progrès social, n'écarte pas d'elle, *a priori,* par des préventions injustifiées, une de ses classes les plus intéressantes, les plus vaillantes, les plus conscientes et les moins fortunées.

XX

Yvée Jourdan, *roman par Liane de Pougy*

Je suis vraiment d'une immoralité révoltante. Je le publie, humblement — ce qui n'est pas sans mérite en un siècle où la confession publique n'est plus imposée. Je le publie, car je ne puis plus douter. Une grande dame (détentrice de bijoux dont le titre est plus apprécié que celui de noblesse dont elle est orgueilleuse) me l'a dit tout à l'heure avec indignation. Avec l'indignation véhémente des vertus paisibles supplantant, un peu tard, des beautés naguère plutôt tumultueuses. J'avouais candidement la préférence que j'éprouve pour les femmes belles et spirituelles, quelle que soit leur « condition ». Je déclarais, sans arrière-pensée,

que les hypocrisies immondaines m'épouvantent. J'opposais la franchise de certains sourires officieux au mensonge de grimaces certaines, officielles. Ceux et celles qui m'écoutaient furent très bons : ils ne me jetèrent pas à la porte. Mais Mme de Saint-Ampapaoustal (noblesse de robes et de manteaux) prononça le discours vengeur qui ouvrit sous mes pas l'abîme d'humilité dans lequel je m'égare.

Tant pis (ne le dites pas) mais je veux proclamer que le dernier livre de Liane de Pougy n'est pas pour m'inspirer l'horreur de mon péché. *Yvée Jourdan*, suite d'*Yvée Lester*, est une œuvre délicate, madrée et maladroite, exquise et révoltante. La Divine princesse de légende, la reine au collier fameux, l'enfantine petite fille d'un peu plus de vingt ans (elle ne paraît pas les avoir) qui depuis tant de jours révolutionne tous les messieurs à cheveux d'or ou d'argent, pourvus, le plus souvent, d'avisés conseils judiciaires, les messieurs qui font, défont, refont, redéfont et consacrent enfin les réputations du quart, du demi et du double monde, l'admirable statue de nacre et de rose qui fit toutes les folies (Bergères comprises) et ne commit jamais de bêtises, livre toute son âme capiteuse et caressante, puérile et brutale, frêle et violente, fine et naïve, corrosive et sensible, — originale, — unique, dans ces pages bien écrites et mal pensées.

Le lyrisme que voilà me valut la réprobation

universelle dont Mme de Saint-Ampapaoustal fut le porte-parole tout à l'heure. Je me laissai, en effet, entraîner à dire le charme insolite et doux que je trouvais tout récemment encore à converser avec Lianon par un triste matin où les passants, enlaidis par le froid, se hâtaient à travers une capitale de grésil et de pluie. Perdue dans l'immensité d'un lit pareil à un champ de manœuvres, l'auteur d'*Yvée Jourdan* semblait garder sur son visage irréel toute la lumière qui manquait à la Ville. Les bras — on dirait qu'elle a trouvé ceux que la Vénus de Milo cherche en vain depuis des siècles ! — les bras allongés, fleuris de mains incomparables, elle prononçait, d'une voix lointaine, des phrases assez littéraires. Elle disait des choses intelligentes avec des mots justes et beaux. Mais sa voix surtout, sa voix paisible et musicale sonnait dans le clair obscur de la chambre trop petite — où l'on ne peut entrer sans se heurter au lit — comme les clochettes d'or des pagodes laotiennes tintinnabulent dans le vent du soir. A mes côtés, le statuaire Georges de Ribaucourt, embusqué dans un siège ancien, observait avidement ce masque miraculeux, ce visage étroit de pairesse d'Angleterre, ce visage si doux et si pur qui se balance au-dessus du plus long cou du monde, — ce cou si flexible et si long que Liane de Pougy peut paraître grande dame ou petite écolière suivant qu'elle l'érige ou le fléchit. Sous un front pur

couronné de cheveux rabattus à la grecque et maintenus par un lien de soie rose, deux yeux mobiles, ardents, féroces parfois et, plus souvent, pensifs et languissants, luisaient. Or, tout à coup, nous évoquâmes le souvenir d'un être cher et disparu. Alors, sur cette face tranquille, une silencieuse tempête passa. Les traits, plus beaux d'être ravagés, parurent soutenir de leurs courbes les yeux voilés, brumeux, pareils à deux fleurs vivantes, humides de rosée, et la voix de Liane, changée mais plus musicale que jamais, articula des mots de rêve et d'au-delà. Nous nous taisions. Et j'imaginais, en regardant l'exquise femme, le spectacle immatériel d'une pluie de roses pâles croulant dans une brume blonde toute frémissante de carillons voilés. J'ai retrouvé cette sensation en lisant *Yvée Jourdan*. Je l'avoue.

J'avoue aussi n'avoir jamais eu de sensations pareilles en écoutant jaser la vertueuse Madame de Saint-Ampapaoustal. Elle a pourtant autant de bijoux que Liane. Elle s'habille pourtant chez les mêmes couturiers.

En vérité, je suis d'une immoralité révoltante, — puisque Mme de Saint-Ampapaoustal prétend être une de nos rares princesses poinçonnées par d'Hozier. Mais Dranem a dit (citons les bons auteurs) : « *Moi, j'm'en...* »

XXI

La poésie sociale contemporaine en France

La poésie sociale est un des éléments les plus importants de la littérature sociale. Cette littérature n'a pris le développement qui nous autorise à la qualifier ainsi que depuis un nombre d'années relativement petit. Il serait puéril de croire qu'elle est née d'un seul coup sans genèse connue, mais il est incontestable, d'autre part, qu'elle n'est devenue consciente de son caractère et certaine de son but que depuis l'avènement de la démocratie.

Il est peut-être intéressant de suivre à travers huit siècles de notre glorieuse littérature le développement de l'idée de société. Je vais essayer de le faire très rapidement.

La *conscience sociale* — cette notion individuelle que nous possédons d'être une unité dans la foule, un élément de l'humanité, de l'humanité qui se développe par l'action de ses forces intelligentes transformatrices des forces aveugles de la Nature — la conscience sociale, dis-je, est déjà perceptible dans le vieux *Roman de la Rose*, du moins dans la partie attribuée au savant Jean de Meung, qui bat en brèche vaillamment toutes les admirations conventionnelles du moyen-âge et qui ose mépriser

les nobles indignes et ne les considérer que comme des individus pareils à tous les autres, aux titres près. A cette époque, penser cela et l'écrire n'allait pas sans une appréciable lucidité et sans une vaillance digne de mémoire. L'idée d'égalité devant la vie est évidente, notamment dans ces vers de Jean de Meung :

« Car leur corps ne vaut une pomme
Plus que le corps d'un charretier
Ou d'un clerc ou d'un écuyer. »

Et personne, d'autre part, n'ignore que Jean de Meung, dit Clopinel, dit le Boiteux, garde l'insigne honneur d'avoir créé de toutes pièces *Faux semblant*, ce prototype de l'hypocrisie, l'ancêtre direct de *Tartufe*. Plusieurs fabliaux, ces fabliaux si délicieux de malice et de vigueur et qui ne vieillissent pas, sont des manifestations de la conscience sociale. Bien que leurs auteurs soient pour la plupart inconnus, ces fabliaux que personne n'a officiellement inventés et que tout le monde répète, peuvent être attribués en grand nombre au pauvre, au douloureux, au terrible Rutebeuf qui *sans cotte*, *sans vivres*, *sans lit*, *toussant de froid*, *baillant de faim*, quasi-aveugle, trouve l'énergie de flageller les injustices de son époque et de critiquer les mœurs des classes dites supérieures. En particulier, il ose s'attaquer aux prélats, bien qu'il

sache pertinemment qu'ils sont protégés par le roi. Que lui importe ! Rutebeuf dédaigne les questions d'intérêt personnel ; il clame sa pensée indépendante et vigoureuse avec une verve qui est demeurée sienne et qui n'a jamais été surpassée.

La conscience sociale existe aussi dans le célèbre *Roman de Renart* « qui doit son succès, dit Demo-
» geot, à ce que justice seigneuriale, sièges, mo-
» nastères, hommages liges, pélerinages, tout passe
» sous nos yeux, tout est étudié, critiqué, blâmé ». *Le Roman de Renart* demeure le reflet fidèle d'une époque, de ses aspirations, de ses abus, de ses combats, de ses héroïsmes et de ses tares. Il est la critique de toute la société féodale qu'il traverse, depuis 1236, époque à laquelle *Goupil, le Renart* fut composé, jusqu'à la fin du cycle de ses compléments successifs : le *Couronnement de Renard*, *Renard le Nouvel*, *Renard contrefait*, *Renard le Bestourné*...

La conscience sociale se précise ensuite chez des auteurs assez mal connus qui suivent. Elle a dû évoluer chez d'autres écrivains dont les textes ne sont pas venus jusqu'à nous. Mais, malgré le petit nombre de documents dont nous pouvons disposer, il est visible que les vieux français se sont transmis la flamme de mains en mains et qu'ils ont apporté leur bûche au grand foyer qui devait plus tard illuminer le monde. Parmi ces au-

teurs ignorés, il importe de citer Jean d'Antville qui, dans son poème principal *Architrenius* ou *la Grande Lamentation* nous restitue le tableau fidèle, et réaliste discrètement, de l'existence des écoliers de son époque. Cela est de première importance, car il est le seul à s'être livré à cette tâche, à l'avoir réalisée d'une façon complète, — et il importe de ne pas oublier qu'en ce temps là, l'Université occupait tout un quartier de Paris, — ou, pour mieux dire, environ le tiers de la ville. Elle formait une sorte de ville à part, ayant ses idées d'avant-garde, ses mœurs, son mécanisme vital et ses tolérances personnelles. Les étrangers les plus illustres, Roger Bacon, le moine qui prophétisa la plupart des découvertes admirables de notre science et de notre industrialisme, Brunetto Latini, professeur du Dante, et beaucoup d'autres, prirent place parmi les écoliers de la rue du Fouare pour écouter le fameux professeur Sigier. Pour avoir une idée de l'importance de l'université de ce temps, il suffira de rappeler que chaque année, lorsqu'elle se rendait, au complet, à la bénédiction de l'illustre assemblée du Landit, en juin, « la tête de la procession, dit un contemporain, était déjà à Saint-Denis que le Recteur qui fermait la marche, n'avait pas encore franchi le seuil de Saint-Julien-le Pauvre ». Et, quand votait cette république au suffrage universel, on pouvait recueillir en faveur d'une question jusqu'à 10.000 voix !...

Puis l'évolution se poursuit sans arrêt. La conscience sociale progresse, grandit . Les idées s'enhardissent et voici qu'aux farces et aux *Soties des Enfants Sans-Souci* succède la gravité impétueuse des prévôts et des sermonnaires. C'est Raulin, c'est Maillart, c'est Ménot surtout, qui s'écrie du haut de la chaire, dans un mouvement d'indignation superbe : « Aujourd'hui, messieurs les gens de » justice portent de longues robes et leurs femmes » sont vêtues comme des princesses. Mais si leurs » vêtements étaient placés sous le pressoir, le sang » du peuple en découlerait ». Et puis c'est, dans une fièvre qui croît sans cesse et qui ne fera que s'amplifier jusqu'en 1789, l'ouragan qui s'élève, le cyclone qui lève ses torsades et qui va se ruer. C'est d'Aubigné qui gronde ses *Tragiques*, c'est Montaigne-le-Sage, c'est la Boëtie, énergique et fier, qui s'étonne et qui s'indigne :

« Comment se peut-il faire, dit-il, que tant » d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant » de nations, endurent quelquefois un tyran seul, » qui n'a puissance que celle qu'on lui donne, qui » n'a pouvoir de leur nuire sinon de tant qu'ils » ont vouloir de l'endurer ?... Quel malheur, ou » plutôt quel malheureux vice, voir un nombre » infini non pas obéir, mais servir, non pas être » gouvernés, mais tyrannisés ; n'ayant ni biens, ni » enfants, ni leur vie même qui soit à eux ; souf- » frir les pilleries, les paillardises, les cruautés,

» non pas d'une armée, non pas d'un camp
» barbare contre lequel il faudroit dépendre (*dé-*
» *penser*) son sang et sa vie, mais d'un seul ; non
» pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul
» hommeau et *souvent le plus lâche et le plus féminin*
de la nation ! »

Permettez-moi de vous citer encore ce passage, où sous le procédé de l'éloquence antique, avec ses surprises, ses gradations, ses habiletés, sa vigueur toujours croissante, vous percevrez un son bien moderne et bien surprenant chez un auteur aussi ancien :

« Celui qui vous maîtrise n'a que deux yeux,
» n'a que deux mains, n'a qu'un corps... D'où
» a-t-il pris tant d'yeux d'où il vous épie, si vous
» ne les lui donnez ? Comment a t-il tant de mains
» pour vous frapper s'il ne les prend de vous ? Les
» pieds dont il foule vos cités, d'où les a-t-il,
» s'ils ne sont les vôtres ? Comment a-t-il au-
» cun pouvoir sur vous que par vous autres
» mêmes ? Comment oseroit-il vous courir sus
» s'il n'avoit intelligence avec vous ? Que vous
» pourrait-il faire, si vous n'étiez recéleurs du lar-
» ron qui vous pille, complices du meurtier qui
» vous tue et traîtres de vous-mêmes !... Vous
» semez vos fruits afin qu'il en fasse le dégât ; vous
» meublez, remplissez vos maisons pour fournir à
» ses voleries ; vous nourrissez vos filles afin qu'il
» ait de quoi soûler sa luxure ; vous nourrissez

» vos enfants afin qu'il les mène, pour mieux qu'il
» en fasse en ses guerres, qu'il les mène à la bou-
» cherie !... De tant d'indignités que les bêtes
» mêmes ou ne sentiroient point ou n'endureroient
» point, vous pouvez vous en délivrer, si vous
» essayez, non pas de vous délivrer, mais seulement
» de le vouloir faire : *Soyez résolus de ne plus servir,*
» *et vous voilà libres!...* Je ne veux pas que vous le
» poussiez ni l'ébranliez ; mais seulement ne le
» soutenez plus : vous le verrez comme un grand
» colosse à qui on a dérobé sa base, de son poids
» même, fondre en bas et se rompre. »

Après la Boëtie, c'est le formidable Rabelais, notre Shakespeare hilare et si fin sous sa grossièreté systématique ! C'est Jean Cousin, c'est Cujas, c'est Erasme, tant d'autres ! et désormais il est impossible, ou à peu près, de lire une page où ne se reflètent pas, faiblement ou rudement, les aspirations de la Foule, son désir d'ascension, le besoin de justice et de liberté qui se fait impérieusement sentir dans la Masse. Et il deviendrait fastidieux aussi de citer tous les auteurs dignes de l'être désormais. Enfin, avec les précurseurs directs de la Grande Révolution, éclate la littérature dite *subversive*, démolisseuse de l'ancien état de choses, essentiellement sociale puisqu'elle agite les plus graves problèmes sociaux. La science a progressé. La philosophie évolue sous l'impulsion puissante et tenace du sarcastique Voltaire, de Montesquieu et de

Buffon, graves et paisibles, et de Rousseau « ardent et fier comme un tribun et entraînant comme un poète ». A leur suite, c'est la nuée valeureuse des novateurs : c'est Diderot, c'est d'Alembert, c'est Helvétius, c'est d'Holbach, c'est Lamettrie, d'autres, d'autres... La belle lutte des doctrines est engagée. Cet esprit se perpétue dans les œuvres de Mme de Staël : *Delphine*, roman, et *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*. Mme de Staël proclame hautement, ardemment, le dogme du progrès. La conscience sociale est née. Elle va éclore, mais nous sommes au début du XIXe siècle ! Un siècle d'ailleurs sera nécessaire pour parachever l'épanouissement de cette conscience sociale.

Voici Hugo, reflet immense et complet de tout son siècle et qui réalisera magnifiquement ce rêve de jeune homme : « être le plus grand poète de tous les temps ». Hugo si surprenant, si éclatant, si splendide, et dont Eugénie de Guérin écrivait avec justesse : « Il est divin, il est infernal, il est « fou, il est peuple, il est roi, il est homme, « femme, peintre, poète, sculpteur, il est tout ! Il a « tout vu, tout fait, tout senti.... » C'est avec lui que nous allons quitter la littérature en général pour nous occuper exclusivement de la poésie sociale. Dans la préface de *Hernani* il énonce : « Il faut qu'à une littérature de cour succède une littérature du peuple ». Et il nous offre de magnifi-

ques exemples dans les grouillements admirables de *Notre-Dame de Paris*, dans *les Misérables* et dans *93*.

*
* *

Aujourd'hui, l'idée qui flottait sur notre territoire comme les feux-follets bleus, qui font frissonner certains de nos paysans naïfs lorsqu'ils cheminent dans la nuit,— l'idée, un peu effrayante d'abord, qui sollicitait la foule marchant à tâtons dans la nuit de l'ignorance, — l'idée tremblotante et pâle, enhardie peu à peu, métamorphosée, s'est multipliée pour éclairer les esprits en une nouvelle Pentecôte !... Depuis, elle a rougi, elle a grandi, elle est devenue immense, elle a illuminé, puis elle a incendié le temple magnifique que les siècles avaient construit sur des bases mauvaises durant les âges de l'hésitation et de l'erreur. Les mauvais fragments de l'édifice croulèrent dans les rugissements de la flamme idéale et dans les clameurs du peuple, vociférant l'impétueuse *Marseillaise* de ses espoirs !

La poésie sociale devint consciente. Elle fut certaine de son but et des moyens qu'elle devait employer pour l'atteindre. Et le moment est venu de définir la poésie sociale.

M. Léon Blum, l'érudit et sagace critique littéraire, donnait naguère, dans l'*Humanité*, du roman social — né d'hier — une définition qui

pourrait parfaitement s'appliquer à toute la littérature sociale, et dont je me sers pour définir la poésie qui nous occupe. Je dirai : j'appelle poésie sociale non pas celle qui est composée dans un esprit de propagande, non pas celle qui n'a que le but d'être persuasive, non pas celle qui conclut toujours, (car la poésie ainsi comprise pourrait cesser d'être de la poésie), mais *celle qui peint des tableaux sociaux, des rapports sociaux*. Je ne veux pas dire par là que toute poésie doit être sociale ou n'être pas. Je ne suis pas en effet assez barbare pour ne pas aimer les poèmes de notre grande compatriote Lucie Delarue-Mardrus ou les vers hautains, purs, splendides, de Sébastien-Charles Leconte, par exemple...

Mais je crois fermement à la nécessité et à la légitimité d'une poésie sociale — d'une poésie et d'un art complet même ! — qui, au lieu de s'adresser à une minorité d'oisifs ou à une élite de professionnels, dirigera son observation sur la majorité et pourra agir sur elle. Et, par *majorité*, j'entends la foule des travailleurs de toutes classes et de tous métiers, des intellectuels et des manuels, car il me semble bien que plusieurs poètes nouveaux ont une tendance persistante à ne considérer la foule que comme une réunion de manieurs de marteaux et de porteurs de pioches. Je ne crois pas être trop hardi en me hasardant à dire que la vie sociale comprend peut-être des gens qui ne sont ni forge-

rons ni terrassiers et qui, pour avoir une allure moins sculpturale que les ouvriers précités, ne sont pas indignes de l'intérêt le plus vif. J'aurai même l'audace de conclure que bien des poètes travaillent avec la méthode généralement employée par les modistes de second ordre : ils suivent la mode... Ils ont tort. S'ils étaient convaincus, ils agiraient autrement.

Je n'insisterai pas plus sur l'évolution de la conscience sociale. Mieux vaut que nous nous occupions, rapidement, des principaux poètes sociaux contemporains.

*
* *

D'abord Eugène Manuel. Je n'ignore pas que l'on pourrait trouver dans l'Œuvre de Sainte-Beuve des passages se rapportant à notre définition. Mais si je place ici, en première ligne, Eugène Manuel ce n'est pas par inconscience littéraire, mais parce qu'il a le droit d'être le premier par ordre de date. Et cela n'est pas un paradoxe. Alors que Sainte-Beuve poète mourut jeune pour faire place au critique, alors que Sainte Beuve anatomiste d'âmes et de livres (n'étudia-il pas la médecine avant de s'occuper de littérature ?) devient bizarre, détruit l'inspiration et donne une importance démesurée à sa personnalité — ce qui le met en contradiction avec les principes de la poé-

sie sociale, — Eugène Manuel, lui, peut être considéré comme le père de cette poésie moderne, en France. Il a eu conscience le premier de la nécessité, de l'utilité, de la beauté de la poésie sociale ; il a dit le premier ce qu'il fallait accomplir et vers quel but on devait tendre. Je considère la *préface*, trop peu lue, de ses *Poèmes populaires* comme l'acte de naissance de la poésie sociale contemporaine. Voici ce qu'il y écrivait :

« Aujourd'hui, d'autres devoirs s'imposent aux » poètes et, sans qu'il soit nécessaire de leur attri- » buer une mission spéciale qui pèserait à la mo- » destie de quelques-uns, il est permis d'affirmer » que la poésie, comme le théâtre, a une tâche à » remplir : qu'elle doit, de plus en plus, dans ses » peintures, être de son temps, s'associer à cette » recherche ardente des problèmes de la vie mo- » derne, et ne pas craindre de se hasarder plus » avant et plus bas dans l'expression des idées, des » passions et des souffrances qui agitent la société » démocratique. Oui, la pauvreté, l'ignorance, le » travail pénible, le vice dégradant, l'héroïsme » obscur, toutes les inégalités, toutes les détresses » et toutes les résignations, voilà le thème de cette » poésie nouvelle, où ne manqueront aux mains » des plus habiles, ni les vives images, ni les émo- » tions poignantes, ni les puissants contrastes » d'ombre et de lumière, *ni les sévères enseigne- » ments.* »

C'est net. C'est précis. C'est très beau. Eh oui, certes! je sais bien que la poésie de Manuel est un peu bien simple, un peu bien familière, sa langue est claire, harmonieuse sans relief puissant, sans originalité bien déterminée. Mais les œuvres de Manuel sont accessibles à la foule et je crois bien que ce que leur auteur perd en talent il le gagne en précision et même en prévision, car je ne connais guère de manieurs de lyres capables d'écrire comme lui :

« Et nous nous sommes mis en route avant » d'autres, comptant bien que nous serions rejoint » par de plus jeunes qui déjà nous suivent, mais » prêt à nous arrêter sans regret pour les regar- » der passer ». Ces lignes furent publiées en octobre 1871.

Souffrez enfin que je salue ici la mémoire de cet homme affable et vaillant et que j'évoque un instant ce beau visage de grand'père ceint d'une auréole pailletée d'argent, son cher visage qui s'est si souvent courbé vers la misère, avec une pitié jamais méprisante, car Manuel était de ces hommes qui estiment que faire l'aumône à un infortuné est un prétexte suffisant pour lui serrer la main.

Eugène Manuel fut longtemps sans disciples dignes de ce titre. C'est à peine si l'on peut lui trouver quelques lointains imitateurs, parmi lesquels un M. Michel d'Ambur, auteur (avec préface

d'Achille Le Roy) d'un livre à couverture sang de bœuf sur laquelle ce titre tonitrue : *Les Cris d'un Paria.* Je croyais trouver de belles clameurs — quoique des clameurs seulement — dans ces pages. Je n'y ai découvert que des grossièretés et des incorrections. Je passe aussi très rapidement sur les *Rimes Plébéiennes*, de M. Théodore Vibert. Dans l'œuvre énorme (comme poids) de cet écrivain, le nombre de sujets traités que l'on rencontre est aussi nombreux que les coquilles dans un livre composé par un typographe inexpert. Les *Rimes Plébéiennes* ne sont plébéiennes que de nom et les vers impitoyables dont elles sont les « queues tambourinantes », selon l'expression de Bauër, nous montrent jusqu'où peut aller la banalité exprimée par la platitude. Passons vite.

Avant de m'occuper de poètes tout contemporains dont je veux vous entretenir plus spécialement, il convient de mentionner Ferdinand Massy dont l'œuvre, *Vers la Lumière*, contient de sérieuses promesses, et Eugène Pottier, l'auteur de l'*Internationale*. L'*Internationale*, qui fut élevée par un hasard étrange au rang d'hymne des revendications populaires, n'est pas une des meilleures poésies de Pottier. *La Veuve du Carrier*, pour ne citer que celle-là, lui est de beaucoup supérieure.

Mais les vrais disciples de Manuel ne devaient venir que plus tard. D'ailleurs, si Manuel ne fut pas suivi tout de suite par les poètes, il avait

été précédé, et de loin, par les chansonniers. La chanson !... « La chanson, dit Julien Tiersot dans « son *Histoire de la Chanson populaire*, la chanson « est la première forme sous laquelle les peuples « naissants ont conçu la poésie et la musique ; « vers et mélodie sont nés ensemble d'une même « inspiration, engendrés, en quelque sorte, l'une « par l'autre, et d'abord inséparables.

« Le vers n'est il pas l'intermédiaire naturel « entre la parole et le chant, lui qui possède de ce « dernier l'élément vital par excellence : le « rythme ? » Dans la chanson française « la phra- « se est courte et nette ; le mot juste y ressort « avec un éclat qu'envierait le vers le plus savant ; « et toujours une concision admirable ; point de « développement superflu ; — le récit va droit au « but par déductions logiques et naturelles, sans « s'attarder à rien d'inutile ; ou bien le sentiment « s'exprime en mots simples mais profonds et pé- « nétrants, et sur ces vers sont d'admirables mé- « lodies comme eux simples et concises, mais « d'une saveur intense et d'une inépuisable vita- « lité ». Voilà la chanson normale. Elle peut être modifiée dans son objet et son expression, mais jamais dans son essence.

Et de fait elle évolua beaucoup. Elle eut son heure de splendeur avec Pierre Dupont, Béranger, Désaugiers, qui furent à proprement parler des chansonniers sociaux. De nos jours, de bons chan-

sonniers ont conservé la tradition saine, et nous avons eu J.-B. Clément, Xavier Privas, Marcel Legay, Pierre Trimouillat, Gaston Perducet, le bon Chebroux, et vingt autres qui n'ignorent pas, ainsi que le disait récemment l'un d'eux, que « la poésie doit être saine et réconfortante », que « c'est à « sa source que l'homme puisera l'amour du tra- « vail, de l'équité, de l'indulgence » et « qu'à la « période d'évolution où nous sommes il faut que « toutes les forces intellectuelles s'unissent pour « assurer le triomphe de la raison sur le préjugé, « de la justice sur l'iniquité, de l'amour sur la « haine, de la vérité sur le mensonge ». Ce chansonnier avait raison. Je crois même que l'influence de la chanson peut préparer utilement à celle de la poésie, plus profonde mais moins familière, moins directe. La chanson, en effet, accompagne tous les gestes de travail, toutes les joies violentes et souvent aussi toutes les peines. Elle peuple la solitude, elle fait prendre l'oisiveté en patience, elle redonne des forces aux membres las — il faudrait n'avoir jamais vu des soldats en marche pour le nier. — Par la chanson, le cœur est joie, l'enthousiasme ouvre ses ailes, le courage renaît... « La chanson est une de nos expressions naturelles », dit avec raison Louis Lumet.

Mais, si la chanson sociale est nécessaire, il est nécessaire aussi qu'elle ne soit pas parodiée et exploitée par des industriels sans vergogne. Il im-

porte qu'elle n'incite pas au meurtre, qu'elle n'appelle pas le crime, qu'elle ne tende pas à créer des désordres. Un chansonnier assume une responsabilité comme tout homme public. Il doit prévoir les conséquences de ses productions. Les appels à la Révolution, sauf des cas exceptionnels comme notre 89 ou comme les violences russes, les appels à la Révolution sont néfastes. Car les Révolutions démolissent toujours trop, et le temps que l'on perd à reconstruire ce qui n'aurait pas dû être détruit est du temps perdu pour le progrès.

Et puis ce n'est pas sous le geste dominateur, implacable, vertical et rouge des guillotines que l'on peut élaborer les réformes utiles. Il ne faut pas être révolutionnaire — je parle pour nous, français, — mais évolutionnistes à bon escient. D'ailleurs, la chanson a souvent plus réformé avec ses mélodies que la guerre civile avec ses fusillades. Il est incontestable, par exemple, qu'en Angleterre, *Le Chant de la Chemise* de Thomas Hood a plus fait en son temps, de l'avis unanime, pour les classes laborieuses que toutes les violences... et même que toutes les lois plus ou moins philanthropiques.

Le second genre de chanson contre lequel je tiens à protester, et avec la dernière violence, sévit plus que jamais. Il se divise en deux classes qui se mêlent parfois monstrueusement : 1° la romance dite sentimentale par une délicate ironie ;

2° la chanson franchement et seulement pornographique.

La romance dite sentimentale, naguère, la romance bêlée, pleurarde, la romance-gargarisme de l'Empire, bourgeoise, bébête, raplaplat, était déjà parfaitement haïssable. Cette pâte de guimauve ne suffisant plus à nos palais blasés, la luxure de bazar fut introduite dans ces refrains en si bémol mineur — pour la plus grande joie des spectateurs de nos concerts et pour la délectation de nos trottins, ravis de pouvoir, pour trente centimes, laisser vagabonder leur esprit vers des pensées malsaines et batifoler leurs espoirs vers des projets de vie et de mœurs faciles, — cependant que penchés avec ferveur sur le papier de musique, ils oublient leurs cartons qui heurtent les passants !

Quant à la chanson pornographique qui se rime et se chante dans nos salles de spectacle, je ne trouverai jamais d'expressions assez corrosives pour la qualifier. Ce n'est ni de la luxure sauvage frénétique (belle en somme d'outrance), ni de la violence, saine à tout prendre, mais un amalgame baroque et stupide de sous-entendus immondes, mais la gravelure la plus basse que soulignent à plaisir des gestes obscènes ! Et le public est soulevé ! Et le public applaudit ! Pourquoi donc avions-nous une censure ? Nous avons vu interdire des œuvres hautes et probes de Brieux, de Georges Ancey, de Louis Marsolleau, de beaucoup d'autres — et nous

avons vu applaudir dans un music-hall certains couplets sur la ville de Mézidon, qui eurent d'ailleurs les honneurs d'une interpellation à la Chambre des Députés. Mais Emilienne d'Alençon qui écartèle, comme chacun sait, «d'un violon de vaisselle sur champ d'habits noirs », est une de nos gloires nationales, alors que des hommes de la valeur d'Elémir Bourges sont absolument ignorés même parmi l'élite !

*
* *

Chassons ces pensées tristes, et revenons à la poésie sociale proprement dite. Je déclare d'abord ne parler ici que de quelques poètes et de quelques œuvres vraiment sociales, car la place dont je dispose ne me suffirait pas pour énumérer tous les essais ou tous les poètes marquant une propension à aller vers le Peuple.

Ils deviennent rares à présent ceux qui s'isolent obstinément dans la tour d'ivoire, ceux qui demeurent en la contemplation constante de leurs rêves, ceux qui, les yeux levés, restent immobiles dans le silence formidable des immensités sidérables. La plupart ont compris que le poète ne peut plus vivre seul, que nul n'a le droit d'être inutile désormais, qu'il faut sacrifier le plaisir personnel aux Demains de la multitude, que la masse a droit à la Beauté qui est son salut, que l'action est

nécessaire, que l'artiste ne doit plus être poète seulement, mais homme en plus. S'il lui est pénible de se retrouver de temps en temps dans la réalité, qu'importe ! Pour annihiler les tares de la société actuelle, il convient que tous ceux qui veulent le Bien ne vivent plus en égoïstes. Les dernières générations qui nous précédèrent constatèrent avec Flaubert : « Paganisme, christianisme, muflisme, sont les trois étapes de l'humanité. Il est pénible de vivre au commencement de la troisième ». Elles constatèrent... et vécurent étrangères au reste du monde. Tout fléau non combattu s'aggrave ; le panmuflisme fut vainqueur. La tour d'ivoire s'éleva. Il y eut deux humanités : celle qui songeait en haut ; celle qui souffre, en bas. Pourtant le Christ avait dit aux hommes cette parole simple, éternelle, sublime et galvaudée depuis : « Aimez-vous les uns les autres »... Les isolés existèrent en désillusionnés mais en insatisfaits. Ils fermèrent les yeux sous prétexte de s'analyser, en réalité pour retenir leurs larmes. *Ego* réclame ; *Alter* procure. — Des hommes pleuraient et criaient sans espoir. Nos générations vinrent qui les voulurent plus heureux. Et nous avons la joie quelque peu douloureuse, mais la joie, et l'orgueil pouvons-nous dire, de vivre, « en » un temps où nous assistons, anxieux, à l'éclo- » sion d'un art plus haut, plus noble et plus » émouvant, lorsque tant d'artistes, d'écrivains et

» de poètes, s'efforcent douloureusement de créer
» des formes nouvelles qui puissent contenir, non
» plus les songes creux d'un poète au clair de la
» lune, les émois passionnés d'un amant romanes-
» que et de petites angoisses égoïstes, mais toutes
» les aspirations et tous les rêves de la pensée
» humaine renouvelée.

« Il y a tant à faire !... Traduire d'une façon
» vivante et lyrique tour à tour, des observations
» précises et justes, des émotions nobles, tragiques
» et toujours vraies, montrer les conflits moraux
» et matériels qui naissent chaque jour entre les
» vieilles croyances et les jeunes, étudier ces
» chocs de sentiments, d'intérêt et d'idées qui
» caractérisent notre temps ; créer aussi ce grand
» spectacle social où, en de vastes amphithéâtres,
» les couleurs, les sons, les danses et le verbe
» s'uniront et se mêleront en un drame plein de
» vérité et de fantaisie, pour réjouir l'âme enfan-
» tine du peuple et lui rendre accessibles, sous des
» formes concrètes, des vérités lumineuses, pro-
» fondes et humaines : tels sont les essors nouveaux
» et magnifiques de l'art ! »

*
* *

La poésie sociale est régie par trois caractères principaux : elle est humanitaire, elle est libérée, elle est décentralisatrice. Elle est humanitaire. Je

n'ai plus à insister sur ce point. Lisez les vers de deux poètes sociaux, de tendances bien différentes; lisez le *Travail* du batailleur, de l'ardent, du fougueux assoiffé de vérité et de justice qui s'appelle Clovis Hugues et les *Petits Bourgeois* de son antithèse absolue, le sage, le prudent, le calme et plaintif François Coppée. Il ne saurait être question ici de politique. Je puis dire pourtant qu'à mon sens, et sans manquer de respect à Coppée, Clovis Hugues est un poète d'une autre valeur que l'auteur du *Reliquaire* et qu'il le dépasse de toute la hauteur des sommets gigantesques où plane l'inspiration. Je considère d'ailleurs les *Intimités* comme une suite de petits chefs-d'œuvre travaillés avec soin et qui resteront, comme les bijoux anciens demeurent, dans les musées, à l'abri des vents et des intempéries. Il n'en est pas de même de l'œuvre de Clovis Hugues qui restera debout exposée à tous les orages et mutilée sans doute... comme les ruines de Timgad ou celles du Parthénon !...

J'aurais voulu parler en détail de l'œuvre des bons poètes Maurice Bouchor, Roinard, Sully-Prudhomme (je cite pêle-mêle), Jean Richepin, etc. L'espace me manque. Je préfère énoncer ici une remarque qui ne fut pas assez faite jusqu'à présent. La poésie française a subsisté longtemps (elle subsiste et subsistera longtemps encore) sur l'antiquité. La poésie sociale s'avère encore mal

dégagée de l'antique, qui demeure trop son moule extérieur. Les figures sont souvent des réminiscences d'auteurs anciens. Pourtant une modification s'accentue, et dans un livre tout récent, un jeune poète, M. Emile Lante, a donné une série de poèmes *exclusivement* modernes, d'un modernisme absolu et du meilleur aloi. Nous parlerons dans un instant de la métrique. Il est entendu que je ne veux m'occuper jusqu'à présent que du mécanisme des images. Ce livre s'intitule, d'ailleurs, *les Emotions Modernes*, ce qui est tout un programme. Une tentative voisine a été faite par M. Edmond Blanguernon dont le second volume paraîtra bientôt. Il n'a point tenté de rompre totalement avec l'antiquité, avec la Grèce surtout, — mais il a rénové magistralement les mythes anciens.

En ce qui concerne spécialement la métrique, j'insisterai peu, car il pourrait paraître outrecuidant que je m'appesantisse sur une question que j'ai contribué de toutes mes forces à soulever. Je préfère laisser au lecteur le soin de se faire par la lecture une idée précise de la tactique nouvelle, des *vers* dits *libérés* (l'expression est de nous, elle fut lancée lors de nos *Congrès des Poètes*), des vers qui sont pratiqués par les poètes de notre *Ecole française*. Succinctement, le vers libéré n'est autre que le vers classique évolué raisonnablement, avec admission de l'hiatus *agréable*, des coupes nou-

velles, et écrit pour être déclamé, c'est-à-dire sans souci de l'homographie.

Enfin, j'ai dit : la poésie sociale est *décentralisatrice*. Ce n'est point le lieu de déplorer la centralisation outrancière qui congestionne Paris et qui anémie nos provinces. D'ailleurs les principes décentralisateurs progressent à pas géants, et si beaucoup de poètes chantent excellemment leur Béarn ou leur Bourgogne en habitant rue Lepic ou boulevard Saint-Michel, il est incontestable que les plus grands demeurent chez eux. Je puis citer Rollinat qui habitait Fresselines, dans la Creuse ; Vermenouze, récemment couronné par l'Académie Française, qui reste dans le Cantal ; Guillaumin, cultivateur, qui n'a pas abandonné l'Allier, et cent autres. Je ne vais pas refaire ici le tableau de la vie navrante du jeune poète provincial venu à Paris. D'ailleurs, je ne cherche pas à savoir si Paris est propice ou non à l'éclosion des chefs-d'œuvre littéraires. Mais ce dont je suis certain, c'est qu'il y a des affinités entre le pays qui l'a vu naître et le poète lui-même. Ce dont je suis certain, c'est que le poète s'est nourri, c'est qu'il a vécu, comme les plantes, de l'air qui y circule ; c'est qu'il contemple depuis l'éveil de son âme et de son cœur les choses et les hommes de son coin de terre. Il peut donc mieux que nul autre connaître ce lieu et mieux que personne les gens qui naissent, vivent et meurent à ses côtés. Il saura donc

procurer à son lecteur des sensations exactes et intenses et son écriture gagnera en vigueur et en originalité. *Madame Bovary* est une œuvre de terroir. Et *Mireille* !... Par la décentralisation la poésie sociale s'aère, s'illumine. Elle ne risque pas de devenir banale. Elle se renouvelle et se renouvellera toujours comme la nature. — Parmi les meilleurs des poètes sociaux fidèles, dans leurs œuvres, à leurs provinces, je tiens à citer : Maurice Magre dont le premier et le meilleur recueil obtint un succès très justifié, — un Toulousain ; Hugues Lapaire, le vaillant poète du terroir berrichon, si connu à Paris, si célèbre et si aimé au pays de George Sand, Lapaire qui publiait ces jours derniers son dixième livre : *Les Rimouères d'un paysan* ; Charles Grandmougin, le poète national franc-comtois. Tant d'autres que je suis au regret de ne pouvoir même citer. J'aurais pourtant mauvaise grâce en oubliant ici Verhaëren qui, poète français quoique Belge, a chanté ses Flandres avec une puissance incomparable. Je veux nommer aussi M. Marcel Roland, poète énergique et puissant, Marcel Roland qui fait honneur à notre *Ecole Française,* comme Blanguernon et Emile Lante dont je parlais tout à l'heure, Florian Parmentier dont le volume *Entre la Vie et le Rêve* est digne de mémoire, Gabriel Clouzet, Jules Romains, Paul-

Hubert (*Au cœur ardent de la cité*), Han Ryner, etc... (1)

Je m'excuse d'être aussi incomplet... aussi peu méthodique. Mais j'ai choisi pour sujet la *poésie sociale*, et non les *poètes sociaux*. Je ne cite donc que des noms qui peuvent me servir de témoins, de preuves, de documents. Je me réserve le droit de m'occuper spécialement de certains d'entre eux plus tard.

*
* *

Et je terminerai en prenant pour exemple le livre peu connu d'un poète mal connu : *Les Révoltes*, publié en 1888, chez Lemerre, par M. Omer Chevalier. Cette œuvre me fournira la conclusion de cette trop longue étude.

Nous ouvrons le livre. Tout d'abord, le poète prêche la guerre civile avec une éloquence, une conviction, une couleur, une énergie allant jusqu'à la brutalité. Il s'adresse à tous les misérables :

..... les mendiants tombés du travail aux prières,
..... les galeux, les malbâtis, les foudroyés,

---

(1) Je n'oublie pas mon bon collaborateur M.- C. Poinsot dont j'aime *les Minutes profondes*, mais mon amitié pour lui m'interdit de dire ici tout le bien que je pense de son talent. On m'accuserait peut-être de partialité ou de complaisance. Et Poinsot, comme moi, ne tolérerait cela à aucun prix. G. N.

Ceux qui n'ont pas le sou, ceux qui n'ont plus de force,
Les illusionnés que l'idéal amorce,
Les faibles engloutis sans bataille, les forts
Ecrasés sous les tas d'abus, toute la masse
Des vagabonds qu'au creux des chemins on ramasse,
Les malheureux, les sots, les vils, les claquedents,
Ceux qu'on ne connaît pas, ceux qui sont évidents,
Les fous qu'un même élan à la lutte convie,

et qui

Pataugent en perdus au bourbier de la vie.

Il les harangue à pleine voix, en barbare, en apôtre et se grise aussi quelque peu du son de ses paroles, terribles d'ailleurs. Il leur clame :

Pourquoi pleurer ? La larme est lâche !

puis il leur donne l'ordre horrible de tuer, de piller, de voler.

Après, justement las, s'imaginant tout par terre, le poète contemple son œuvre, et il a peur. Les cris d'ivresse et de victoire qui se mêlent à des râles l'effarent. Il songe enfin que les riches ne sont pas si heureux qu'il se le persuadait, que tout est relatif, leur bonheur comme le reste. Il s'aperçoit que la fureur, la brutalité, les excès, la guerre illogique, font perdre, à l'humanité, des siècles.

Il voit qu'il a privé l'évolution humaine de vies précieuses ; il connaît que

Les lendemains de guerre ont d'atroces rancœurs.

Il s'aperçoit qu'il ne faut pas tout détruire, que le travail du passé n'est pas complètement vain, et au milieu des ruines monstrueuses qu'il imagina, il murmure :

Or, tout étant fini, tout reste encore à faire.
Les vaincus de la veille, aujourd'hui les vainqueurs,
Ont la même blessure au fond des mêmes cœurs.
Les trésors, qu'on croyait infinis, dans la foule
Ont disparu, rongés comme un roc par la houle.
L'avenir a trompé ceux qui croyaient en lui
Et, regrettant hier, les pauvres d'aujourd'hui,
Lourds de nouveaux soucis et vides d'espérances,
Végètent dans l'horreur de nouvelles souffrances.

Et il conclut à l'union universelle et rédemptrice :

Ne prêche plus la guerre, apprends, combats, enseigne,

se dit-il.

L'avenir ne gît pas dans la lutte des castes,
Les hommes pour fonder doivent s'unir entre eux.

*
* *

Cette conclusion sera la mienne. Nous ne voulons pas de la Révolution brutale et sanglante.

Nous voulons l'évolution, c'est-à-dire la révolution pacifique et incessante, si l'on veut.

Le sang des races est trop précieux pour qu'on le gaspille, même avec enthousiasme, même en des gestes sublimes.

Et s'il y a des sceptiques parmi mes lecteurs, qu'ils tournent leurs regards oublieux des horreurs passées vers l'horreur toute récente qui s'étala parmi les plaines de Mandchourie !...

La raison doit paralyser la fougue, la hâte dont certains ambitieux peuvent abuser. C'est au cœur de l'homme qu'il convient de s'adresser d'abord, puis à son intelligence. Apprenons-lui qu'il est bon malgré tout et malgré lui, apprenons-lui la sincérité, apprenons-lui la tolérance, apprenons-lui la charité. Ensuite nous raisonnerons. Nous feuilletterons avec Demos le livre rouge de l'Histoire où il verra que les passereaux que nous appelons liberté, bonheur, bonté, ne se posèrent jamais sur des tas de cadavres. Les oiseaux de proie, seuls, volent vers la charogne ! Bonaparte prit son essor après la grande Révolution. Ce fut un boucher inconscient et superbe et lorsqu'il s'en alla, terrifiant encore dans la défaite, vers l'Océan, les nuages étaient sanglants parce qu'ils reflétaient la terre. De pareils tueurs sont d'autant plus néfastes qu'ils ont plus de génie.

Dénonçons sans faillir les fourbes de toutes classes, ceux qui veulent jeter les faibles dans le

pressoir de leur ambition, ceux qui méprisent la misère jusqu'à spéculer dessus, tous les aspirants-privilégiés qui cherchent à faire du peuple un escabeau à leur usage. Les malheureux unis auront une force tranquille et salutaire. Eclairés ils renouvelleraient l'humanité. Pour atteindre à ce but, ce n'est pas la haine qu'il faut leur conseiller, mais la bonté, mais la pitié, mais que tout est relatif et rien plus que le bonheur.

Peut-être nos efforts seront-ils infructueux en partie auprès de nos contemporains. Au moins, nous pouvons diriger les générations qui montent, vers l'horizon calme et pas si lointain où nos yeux vont se fixer quand nous pensons. Il n'y a pas de moyens efficaces à employer autres que l'apostolat. Depuis Jésus on ne trouva rien de meilleur en ce sens. Montrons à ceux qui nous suivent le chemin menant à l'aurore. Opposons aux émeutes sanglantes et illogiques la révolution paisible et profonde de la pensée humaine luttant pour la charité, la Beauté, — l'évolution qui nous rapprochera de plus en plus de notre idéal d'amour.

Et plus tard, ceux qui vivront heureux, en s'aimant, en s'aidant, lorsqu'ils auront fini leur tâche quotidienne, se retourneront vers les routes où nous peinons, et leurs regards voilés de larmes de tendresse évoqueront, dans les drames crépusculaires, nos attitudes qu'ils sauront s'imaginer.

Qu'on ne vienne pas dire, surtout, que je fais de l'utopie.

Lorsqu'un semeur, ayant lancé ses graines aux sillons, meurt à la fin de l'hiver, sa disparition empêche-t-elle la moisson de grandir, de mûrir, d'être fauchée ?

Nous savons bien que nous ne verrons pas la récolte. Est-ce une raison pour ne pas semer ? Non, n'est-ce pas ! Et, paraphrasant Eugène Fournière, je terminerai en affirmant :

Si l'individu de l'avenir devait n'être prévoyant que pour lui-même, à la manière du petit bourgeois d'à-présent qui ne cherche que ses aises, il ne vaudrait pas la peine que nous nous donnons pour le mettre au monde !...

Travaillons.

XXII

Le 2e livre posthume de Jean Lorrain

L'Aryenne, *Gens de mer*, *Bords de Marne*, *Bords de Seine*. — Le second livre posthume, déjà !... Il y a déjà huit mois que Jean Lorrain mourait à Paris, rue d'Armaillé, malgré les soins impuis-

sants de ses admirables amis, les docteurs Pozzi et Albert Robin. Quelques-uns de ses obligés l'oublient, mais tous ses ennemis se souviennent de lui avec une violence d'autant plus grande qu'ils s'accoutument mieux à ne plus le craindre, lui, ce grand enfant malade et bon qui, révolté contre l'Hypocrisie contemporaine, donna des leçons inoubliables à son siècle. Il est émouvant de relire ses lettres de jadis, — ces lettres dans lesquelles l'adolescent qui s'analyse explique l'homme et l'écrivain tout entiers. Oh ! cette longue missive écrite, en 1871, de l'école Albert Legrand d'Arcueil où Paul Duval était en pension ! J'y trouve ces lignes-ci qui prennent la valeur d'un testament psychologique : « ... et le soir, dans mon lit, je m'endors au doux chant de la brise à travers les branches mortes ou à celui des feuilles sèches à la surface des eaux. C'est mon plaisir, à moi qui suis tout seul, tout seul, loin de mon pays et de mes parents, sans amis, car y en a-t-il un seul de nos nombreux amis de Paris qui songe à moi ?... Mais je suis bien loin de leur en vouloir. Je prends les hommes comme ils sont, frivoles, oublieux, ingrats, et je ne me formalise pas, demandant à Dieu de ne point leur ressembler. *On me prendra peut-être pour un original,* pour un sauvage... et *que m'importe* ?... *L'opinion du monde m'est fort égale.* Mais si je vous perdais, mes chers parents, que devien-

drais-je ? *Avec une nature comme la mienne, il faut que j'aime. J'ai soif d'aimer*, et si l'ami que j'aurai pris me trompe, se joue de mon cœur, alors ce sera fini pour moi. *Je suis ainsi fait qu'il faut que je sois très bon ou très mauvais*... Voilà pourquoi je me dis souvent qu'il serait peut-être un bien pour moi de mourir tout de suite... Il me faut quelqu'un à qui confier ma peine, à qui parler intimement, mais qui ne se rie pas de moi (moi si étrange et si fantasque), quelqu'un de bon, d'indulgent. Où trouver cela ailleurs que dans une mère ?... Des amis de collège, l'amitié me fait peur. *Je suis défiant et ne veux me livrer à personne* sans bien connaître. J'ai éprouvé déjà trop de déceptions et d'amertume... »

Ces aveux d'enfant nous éloignent beaucoup de la légende et de la façade que Jean Lorrain, railleur, se construisait pour leurrer la sottise de la foule. La Rue ne détient pas le monopole des multitudes. Il y a nombreuse compagnie, souvent, dans les salons mondains. — L'étude attentive de la personnalité du poète de *Brocéliande* est passionnante au moins autant que celle de son Œuvre, cet œuvre qui, d'après M. Georges Casella « vivra à travers les siècles, comme celui de Crébillon fils, dans « l'enfer » des bibliothèques ». Il sera en digne compagnie. Jamais occasion ne fut meilleure pour citer Milton :

« Better to reign in hell than serve in heaven ».(1)

Jamais, non plus, on ne pourra regretter davantage que lorsqu'un de ses livres posthumes paraît la disparition de Jean Lorrain. Il est mort à l'heure où il prenait une orientation nouvelle. *Le Tréteau* nous l'avait indiqué. *L'Aryenne* nous le confirme. Ces deux livres sont deux aspects du talent *définitif* de Paul Duval. J'avoue que le recul nous manque encore pour porter sur l'ensemble de ses pages des jugements complets. On peut déplorer que les exigences du journalisme aient su dévorer beaucoup de son activité. On peut regretter que cet improvisateur unique n'ait pas toujours *travaillé* suffisamment son style, car *M. de Bougrelon*, *Ellen*, *Heures de Corse*, *La Dame Turque*, prouvent qu'il savait se souvenir, lorsqu'il le pouvait, de Gustave Flaubert autant que des Goncourt. Mais on peut aussi proclamer qu'il fut et qu'il demeure le plus prodigieux de nos coloristes et de nos voyageurs. Il est, sur ce point, l'égal de cet autre glorieux Fécampois : Guy de Maupassant, le Maupassant de la *Vie Errante*. Il fut un forçat de la Sensation. Son atavisme ne lui avait point donné le don artificiel de renouvellement que procure (assez imparfaitement, d'ailleurs, dans la plupart des cas) l'exercice de la pensée. Il appelait à son

(1) *The paradise lost*. B. I.

aide les aspects naturels. Il alla quérir cette Sensation dont il vivait, dont il mourut et qui lui fournit sa devise désespérée : *Mon mal m'enchante*, sous toutes les latitudes et dans tous les « mondes ». Son *instinct* artistique était incomparable. Il allait sans hésiter à l'œuvre intéressante, à l'homme de talent (et celui-ci fût-il son ennemi de toujours, la conscience littéraire de Lorrain l'emportait sur son amour propre — qui était immense). Il ne s'abaissa jamais aux ficelles de l'intrigue, aux malices du métier. Il charmait par son abandon, par son style spontané, par la variété de ses souvenirs, par l'intensité de ses impressions et pour tout dire, par sa sincérité profonde. Sa phrase, naturelle, caresse, berce, entraîne, charme ; elle noie dans son élégance et sa séduction les incorrections grammaticales qu'elle recèle parfois.

Ce que Sarcey disait de Daudet s'applique à Lorrain : « Je ne suis pas sûr que ce soit bien construit, mais je sais que cela me plaît et me retient ». Lorsqu'il *travaille*, l'harmonie ne disparaît point de son verbe ; les mots se succèdent, évocateurs et cérémonieux : ils se déroulent avec l'allure et la couleur que les processions eurent jadis, dans notre Fécamp natal, le jour de la Fête-Dieu, au temps où la croyance populaire, soumise aux jolis mensonges de nos mères, parait de tentures et de fleurs les murs des maisons, devant lesquelles le dais devait passer entouré de thurifé-

raires. *Le Tréteau* permet de dire en outre que si Lorrain n'avait pas, jusqu'alors, *construit* un roman, il pouvait le faire mieux que quiconque. *Ellen* montrait que, s'il daignait écrire pour les jeunes filles, il les charmait plus que personne. *L'Aryenne* décèle qu'il savait s'élever jusqu'aux conflits les plus hauts. Je ne connais rien de plus poignant, dans sa sobriété pathétique, que ce conflit des deux Races, transmis silencieusement à travers les siècles et brutalement ressuscité entre deux femmes modernes de l'élite, entre la comtesse Marthe Ilhatieff, ruinée, et la princesse de Ragon d'Hélyeuse (née Rebecca Riesmer), deux synthèses parfaites. Jamais aucune œuvre ne contint, en si peu de pages et plus intégralement, le tempérament et le talent de Jean Lorrain. Il est là tout entier. — Ce drame prend parfois l'ampleur d'une œuvre sociale (ce qui s'esquissait dans la *Préface* du *Crime des Riches*) et parfois la grandeur simple d'une œuvre antique : c'est la vieille haine de la race affinée (et vaincue à cause de cela) pour la Race triomphante et forte ; c'est la rancune de Kassandra contre Klytemnestra, femme d'Agamemnon, c'est « la légendaire rancœur de l'Otage ». Quelles surprises heureuses nous ménagent les quelques œuvres (plusieurs sont inachevées) laissées par Jean Lorrain ? Il inventa des images, il créa des expressions pour traduire les nuances que sa sensibilité exceptionnelle discernait. Sa vaillance

au travail, sa conscience d'artiste étranger aux bizarres cuisines de la littérature actuelle, sa loyauté professionnelle et sa fidélité d'ami ne seront jamais mises en doute. Personne ne saurait nier non plus que Jean Lorrain s'affirme comme le plus fastueux descriptif de notre temps. *L'Aryenne* proclame que la Mort a brisé sa puissante évolution. Il ne devait, il ne pouvait plus nous donner que des livres impérissables. Il regardait la vie avec beaucoup d'émotion et de regret. Il voulait œuvrer dans la solitude. Il y a des tristesses indicibles. Nous connaissons, hélas ! l'horreur du « *Nevermore* » et la vanité de nos gestes de prière, de menace ou de désespoir tendus vers les étoiles !

... Son rêve s'est éteint ; son rire s'est usé...

XXIII

Première de « La Faute de l'abbé Mouret »

4 actes et 11 tableaux, avec musique, tirés du roman d'Emile Zola, par M. Alfred Bruneau. *Dialogues d'entr'acte.* — Tiens !... Reconnaissez-vous cette petite ? — Ce nez de modiste, ces yeux de princesse légendaire ?... — ... Et cette bouche d'enfant pré-

coce, oui. On ne la voyait ici qu'à la « seconde » d'habitude. Y êtes-vous ? — Mais c'est la charmante Dussanne de chez Claretie ! — Enfin ! Vous commencez à vous ressaisir ! Tout à l'heure, mon pauvre ami, vous paraissiez, mentalement, d'un flapi ! — Allez-y, là, ne vous gênez pas, brave cœur !... Vous avez bien de la veine (ou bien du malheur) si vous n'êtes pas plus ému que çà par cette pièce. En vérité, je vous le dis, Alfred Bruneau est une belle intelligence et une splendide volonté. — Vous avez donc peur que je vous eng...age à vous taire ? Vous n'avez pas dit qu'il a du talent, capon ! — Non, mais je le pense. — Vous êtes effrayant. — Moins que vous... à moins que vous ne cherchiez à me faire aller en bateau ! — Inutile : avec cette musique on obtiendrait facilement le mal de mer. — Parce que vous n'avez pas d'estomac, dear ! Vous préférez sans doute Rodolphe Berger ou feu Delmet... — Dites donc vous ! — Oh ! ne protestez pas. Vous avez commencé. — Mais... — Vous auriez sifflé Wagner jadis, avec ces gens-là qui l'applaudissent aujourd'hui et qui n'osent pas huer ici Bruneau parce qu'on leur imposerait silence. — Insolent ! — Après vous, monseigneur !... En outre, j'estime qu'Antoine fait preuve d'un goût, d'un art, d'une science et d'une vaillance ! — Tellement qu'il perd tout l'argent qu'il veut... gagner... et on dit des choses... Il est question d'une démission... — Et plus encore,

d'une prolongation de privilège... — ... Pour lui permettre de contracter un nouvel emprunt... D'ailleurs, vous en savez plus long que moi... — Mais je n'en dis pas autant. — Je vous revaudrai çà. Comment trouvez-vous Vargas ? — Très bien. On a toujours le curé qu'on mérite. Quant à Sylvie, c'est un rêve. Elle est admirable. Quelle splendide sauvageonne et comme elle équilibre bien, par la poésie fougueuse de son corps, de sa voix et de ses gestes, le lyrisme solide que Bruneau a su extraire de l'œuvre magnifique de Zola ! Et cet acte du Paradou, si simple, si biblique, si humain et si bellement symbolique !... — Matoche ! que de littérature !... Visez-moi donc les trois premiers fauteuils de balcon ! Voyez-vous le gros R..., le bedonnant V... et l'énorme de C... o ? J'appelle ce coin-là : *l'autel des Ventres*... — Très juste, d'autant plus que la jolie Jane D... et l'exquise Léa de K... complètent cet ensemble. Direz-vous encore, après çà, que je fais de la littérature ?...

XXIV

Un grand aventurier : Gordon-pacha

« Les Français vivent chez eux comme à l'intérieur d'un mur de Chine ». Cette phrase de Bjornstjerne-Bjornson est mieux qu'une boutade. Malgré les travaux des historiens anglais : G. Birbeck Hill, D.-C. Boulger, S. Mossman et A. Egmont Hake, malgré la portée considérable de l'œuvre qu'il accomplit, malgré les ouvrages français de F. Grin et de Marie-Anne de Bovet, Charles Gordon demeurait jusqu'à présent à peu près inconnu en France. La cause de cette ignorance doit être recherchée dans notre tempérament de peuple insoucieux des questions extérieures, sans doute. Pourtant, il importe de constater, pour notre excuse, que, jusqu'alors, nous ne possédions aucun livre français « absolument complet » consacré à cette grande figure coloniale du XIXe siècle. M. Achille Biovès comble une regrettable lacune aujourd'hui, en nous offrant sa nouvelle œuvre : « Gordon-Pacha ».

Charles-Georges Gordon, plus connu sous les noms de Gordon-le-Chinois et de Gordon-Pacha, né en 1833 à Woolwich, fit revivre dans son siècle une silhouette formidable de northman ; il réincarna l'un des vigoureux géants descendus des

brumes des îles Faroer vers les boues de la Neustrie conquise, puis rués vers l'Angleterre, asservie et plus grande après avoir subi la domination de tels vainqueurs. Gordon descend d'un de ces titans ; le fait n'est guère mis en doute puisque l'on peut remonter dans son ascendance jusqu'à un aventurier de mon pays, attiré en Angleterre par Edouard-le-Confesseur et passé en Ecosse pour soutenir, contre l'usurpateur Macbeth, le rude Malcom Canmore. Au reste, si quelques hésitations effleuraient la conscience des généalogistes, il suffirait de comparer la vie individuelle de Gordon-Pacha à l'épopée collective de ses aïeux. Ses aïeux ! Je le disais dans un article récent : « On les vit apparaître aux deux extrémités de l'Europe, dans la Mer Noire, dans la Caspienne, en Méditerranée, en Orient et en Afrique. Constantinople trembla sous leurs clameurs ; ils enlevèrent aux rois lombards et aux monarques grecs l'Italie méridionale et ils prirent à la France la plus riche de ses provinces !... » Ils étaient des pirates, des corsaires redoutables. Leur nom seul épouvantait le vieux monde. Et pourtant ils pratiquèrent des vertus d'autant plus remarquables qu'elles s'effacent d'habitude dans les raffinements de la civilisation après la conquête. Entière bonne foi dans les promesses, fidélité dans l'amitié, hospitalité chevaleresque, sentiment artistique très développé. Individualistes formidables, puissantes entités secon-

dées par un grand pouvoir d'organisation, ils conglomérèrent autour d'eux les éléments inertes et désagrégés du Millénaire premier.

C'est tout le caractère de Gordon, c'est toute son œuvre, c'est toute sa destinée vécue en des temps lointains par toute la Race dont il est issu. L'utilitarisme forcené, l'égoïsme farouche sont d'essence saxonne. La générosité et toutes les qualités exceptionnelles des Anglo-Saxons viennent des Vikings par les vainqueurs Northmans. C'est pourquoi les gens d'Outre-Manche forment le peuple le plus « vivant » du monde. Gordon, excellent anglais, poussa le dévouement à la cause des faibles et des opprimés aussi loin que les paladins hypothétiques de la Table-Ronde. Et ici je cède la parole à son biographe (la comparaison avec l'épopée de la Race sera toute faite) : « Gordon a consacré son existence à secourir des gens que leurs infortunes seules lui rendaient chers. Pendant 25 ans, nous le voyons courir des rives du Yan-Tsé à celles du Nil, de l'Inde au Cap, et prodiguer partout les trésors de son cœur, les ressources de son intelligence aux peuplades jaunes ou noires victimes de la guerre ou d'un fléau pire : la traite. Officier de génie, combattant de Crimée, membre de la commission de délimitation de la frontière turco-russe en Bessarabie et en Arménie, attaché à l'expédition de Chine de 1860, mandarin chinois et chef de l' « armée toujours victorieuse »,

directeur des travaux de défense sur la Tamise, commissaire anglais pour la surveillance de la navigation du Danube, gouverneur des provinces équatoriales égyptiennes, puis mouchir et hokomdar du Soudan, secrétaire du vice-roi des Indes, conseiller bénévole de la Cour Céleste, commandant du génie dans l'île Maurice, major général anglais, chef des troupes de la colonie du Cap, pélerin en Terre-Sainte, derechef vice-roi du Soudan, ce n'est ni l'amour des aventures, ni la soif de l'or, ni l'attrait de la gloire qui le ballotte ainsi sur le monde. A la vérité, nul ne sentit mieux que lui « qu'il est triste de s'arrêter, de faire une fin, de se rouiller comme une épée au lieu de briller et de se polir par l'usage ». Respirer est-ce donc vivre ? (Tennyson).

La vie de Gordon-Pacha apparaît comme une leçon salutaire pour les âmes modernes, mesquines, craintives, égoïstes, odieuses, — âmes de calicots noceurs, de béguines vicieuses ou de vieillardes médisantes renseignées sur le présent des autres par leur orageux passé à elles.

Le livre de M. Achille Biovès, sans prétentions littéraires superflues, est écrit agréablement, composé avec méthode, parfaitement documenté. M. Achille Biovès se laisse aller parfois à des remarques personnelles qui révèlent une belle âme. En conséquence, nous pouvons faire confiance à cet historien. Etant sincère, il restera toujours

impartial. M. Achille Biovès doit désormais à l'Histoire beaucoup d'autres œuvres. Nous aurions plaisir à le lui rappeler s'il paraissait l'oublier quelque jour.

XXV

L'ABBAYE

Quelle Abbaye ?... L'homme qui poserait dans certains cénacles littéraires une semblable question serait immédiatement classé parmi les *parisiens de province* dont on sourit avec pitié. Il n'existe, par la volonté victorieuse de quelques jeunes hommes, qu'une Abbaye. Elle est située, cette Abbaye, là-bas, non loin du confluent de la Seine et de la Marne, entre la désolation de Maisons-Alfort et la gaîté paisible des coteaux de Bonneuil. *L'Abbaye*, phalanstère d'artistes, de littérateurs et de musiciens ! Paris n'ignore plus ce groupement curieux, cette tentative intéressante, ce dernier avatar du fouriérisme. Nous savions, depuis une année au moins, que, sous cette dénomination symbolique, quelques jeunes, habitaient en commun 35 et 37 rue du Moulin, à Créteil,

une villa. Je caractériserai le mode d'existence de ces jeunes hommes d'un mot : *L'Abbaye* est à l'art indépendant ce que la *Villa Médicis* est à l'art traditionnel. La rumeur publique affirmait que les moines laïcs de Créteil, tous pauvres, vivaient grâce à un atelier d'imprimerie monté par leurs soins, atelier dans lequel ils travaillaient, tous sans exception, quatre ou cinq heures par jour, pour assurer leur « matérielle ». En outre, j'avais eu l'heur de rencontrer, au cours d'excursions peu fréquentées et déjà un tantinet anciennes, vers Montmartre et Montparnasse, quelques-uns des jeunes membres de ce groupe d'art : le compositeur Albert Doyen, entre autres, l'auteur des *Houles*, grande symphonie, exécutée en 1906 au Palais du Trocadéro. Or, je trouvai l'autre jour, dans mon courrier du matin, une jolie carte où l'on m'invitait, en lettres d'or (ces messieurs font bien les choses) à visiter la *1ère exposition des peintres et sculpteurs de l'Abbaye,* à Paris, 49, rue Laffitte. Je puis bien avouer à présent que je me rendis à l'invitation avec quelque scepticisme. Je pensais tomber dans une de ces ahurissantes pyrotechnies à l'aide desquelles divers arrivistes tentent de masquer leur insignifiance, selon l'avis de Florian-Parmentier, et d'épater non le Bourgeois, comme au bon temps de Flaubert, mais la Critique. (Il est juste d'ajouter que la critique d'art à présent n'existe pas plus que la critique littéraire,

la plupart de nos critiques étant aussi improvisés que les artistes dont ils s'occupent.) Or, j'eus une agréable surprise. Tous ces peintres ne sont pas des génies, mais plusieurs possèdent un tempérament. Je suis persuadé que nous aurons l'occasion, dans quelques années, de saluer comme de très beaux talents : Mlle E. de Krouglicoff, MM. Henri Doucet (sa toile : la *Seine au Pont-Neuf* est puissante et mouvementée), Essaïan, Maurice Robin (sa vision s'apparie à celles de Steinlen et de Renefer) et Louis Triquigneaux (coloriste remarquable, mais dessinateur paresseux). Maurice Drouard, Jean de Sczezpkowski, Constantin Brancusi et surtout Naoum Aronson font preuve de vigueur et d'intelligence ; le ciseleur Géo Printemps manifeste une délicate virtuosité. Mais les deux noms à retenir, les deux artistes qui dominent cette exposition sont, sans conteste, Umberto Brunelleschi, dessinateur, et Albert Gleizes, peintre. Umberto Brunelleschi est déjà maître de sa forme. Il est, par excellence, un fixateur de visages étranges. Il est de la famille de Gustave Moreau (à la technique près) et les masques de Botticelli ont fait sur lui une impression qui ne s'effacera point. Brunelleschi est le chantre d'élection des dames et des éphèbes légendaires, des longues et souples silhouettes aux cheveux ruisselants, évoluant dans des décors de fable, des princesses dont les baisers sont mortels et qui coupent, dans de

prodigieux jardins, des corolles géantes capables de souffrir et de saigner, princesses semblables à des fleurs et fleurs semblables à des princesses. Brunelleschi est le peintre des reines diadèmées de chrysoprases, de calcédoines et d'émeraudes, vêtues de velours, de brocard et d'orfroi, et dont les yeux sont bleus comme des lacs ou verts comme l'aigue marine, et qui vont escortées de paons multicolores et de grands lévriers blancs... Je rêve d'une édition des *Princesses de Jade et de Jadis* de Jérôme Doucet, illustrée par Brunelleschi. — Toute différente est la manière de M. Albert Gleizes... Terrains vagues, banlieues salies par une herbe galeuse et rare, arbres poitrinaires perdus dans un chaos de sites ouvriers... « six étages » serrés les uns contre les autres, sites de barrière, maladives campagnes suburbaines...

M. Albert Gleizes quitte peu Paris, « la ville empoisonnée » et ses faubourgs. Sa formule est déjà très intéressante. Son talent souple, un peu trop « pignocheur », un peu trop synthétique parfois aussi suivant les sujets, dénote une lucidité d'observation tout à fait exceptionnelle. Son *Soir sur le pont de Neuilly* fait songer à Renoir. L'arbre blond de son *Abbaye* impose à la fois le souvenir de Jonckind et de Sisley. M. Albert Gleizes, s'il travaille, sera demain l'un des meilleurs défenseurs de l'art social. Je comprends à présent que l'Abbaye, qui compte, en outre, parmi ses

adhérents un poète comme René Arcos, intéresse à son sort des personnalités de la valeur d'Anatole France, de Robert de Montesquiou ou de mes amis René Ghil et Paul Adam...

XXVI

Valence-sur-Rhone

Je suis allé tout de suite à la poste. C'est avec la nervosité délicieuse que connaissent bien les gens privés depuis longtemps de leur courrier quotidien (quelqu'un baptisa cette nervosité : « la maladie du facteur ») que j'ai reçu des mains tachées d'un employé l'encombrant paquet de papiers que je viens d'étaler sur un banc, à côté de moi, sous les arbres de la promenade.

— Cinq heures dégringolent des clochers de la ville. Sur son piédestal, le Louis Gallet d'Injalbert sourit et rêve. Devant moi : le Rhône, dans la vallée, et le double pont qui l'enjambe. Plus loin, les montagnes nues et violettes et, sur un pic inaccessible, le surhumain, le fantomatique château de Crussol, en plein ciel ! Ces ruines étaient dignes de la plume de Hugo. Des cartes, des journaux

que je ne lirai pas, des livres que j'aurai à peine le temps de feuilleter, des revues aux couvertures attrayantes. Des lettres gaies, affectueuses, cocasses... Mais il y a beaucoup plus de douleurs que de joies dans ce courrier de toute une semaine. Un vieil acteur écrit d'une ville de la Manche :

«... Le Casino est en déconfiture... Les direc-
« teurs nous ont laissé sur le pavé de Ch... sans
« un sou et à une époque où toutes les affaires
« d'été sont faites. Si j'avais pu rentrer à Paris, je
« me serais peut-être débrouillé pour trouver des
« représentations au cachet, mais, avec ma pauvre
« vieille compagne de misère, je n'ai pu, même en
« engageant ma montre, réaliser de quoi payer
« nos deux voyages... Je ne pourrais compter sur
« quelque « travail » qu'à Angers, à moins que
« d'ici là, fatigué, je ne prenne une résolution qui
« me tente depuis quelques jours ».

Et cet homme a du talent. Il a, de plus, un passé d'art.

Un jeune littérateur, qui montra mieux que de la facilité, a griffonné quatre pages follement violentes. Il dit :

« ... Je suis dégoûté de tout. L'effort est inutile
« et la littérature, tueuse d'hommes pauvres,
« ferait de moi une victime de plus si je m'y
« acharnais plus longtemps...

« ... Les convaincus, les tendres, sont toujours

« dupes. J'ai 27 ans, l'âge où l'existence est déjà « décidée. J'ai en manuscrit, après dix ans de « travail acharné, deux romans, une relation de « voyage d'un genre que je crois nouveau, un « livre de poèmes, sans compter ce que je sacrifie : « conférences, articles, etc... Et après tout cela, je « constate que, sans relations puissantes et sans « fortune suffisante, je n'ai plus qu'à *me tuer mo-* « *ralement*, de telle sorte que je me contraigne à « arracher une à une les mille pensées qui m'ob- « sèdent pour mettre toutes les fibres de mon être « au service de la vie matérielle, *condition sine qua* « *non de mon existence*. Pendant ce temps, quelques « crétins, etc...

«... Je travaille 17 heures par jour pour tenter de « me créer une situation commerciale. Je ne réus- « sis guère... »

Ce cri de désespoir se rencontre avec un message plus affligeant encore dont l'auteur est un agent colonial actuellement sous le climat meurtrier de Bimbo (Congo français). Mais la plus navrante de ces missives est encore celle-ci, qui voudrait faire sourire encore :

« Paris, 27 août.

« Cher Monsieur,

. . . . . .

« Vous m'excuserez quand vous saurez quelle « triste période s'est écoulée depuis que j'ai eu le

« plaisir de vous voir... C'est la *dèche*, la *dèche*
« noire qui s'est abattue sur moi. Je me suis fâché
« avec ma famille à cause de mon échec au prix
« de Rome, à cause de mes idées libres, à cause de
« mon dédain pour les préjugés de toutes sortes,
« etc., etc ! Tableau ! Poème symphonique ! Epo-
« pée ! La musique ne marche plus. Plus de pa-
« pier pour écrire. Ça n'est pas drôle : pas de si-
« tuation sûre...

« ... Ne pourriez-vous trouver à me caser,
« comme gratte-papier, quelque part. J'accepterais
« tout. Mille excuses de vous entretenir ainsi de
« mon *fait divers*... »

L'auteur de cette lettre est l'un des plus en vue parmi nos jeunes musiciens. Ses œuvres eurent les honneurs des grands concerts. Son avenir paraît devoir être brillant... Hélas !

Ma gaîté de tout à l'heure n'est plus. Mille idées se heurtent en moi. Je n'ai pas l'énergie de les coordonner. Une grande lassitude m'abat. Le Rhône semble chanter, de tous ses violents remous, les paroles fameuses qui scintillent dans l'œuvre vigoureuse de Charpentier :

« *Tout homme a le droit d'être libre...*
Tout homme a le devoir d'aimer... »

La mélancolie du crépuscule descend. Et, les ruines de Crussol lançant, toujours en vain, leurs

murailles mutilées vers le ciel d'or, prennent à mes yeux l'importance d'un navrant symbole.

En bas, le fleuve, irrésistible, passe...

XXVII

Poèmes de France et de Bourbon

Alors que tant de poètes sont artificiels, alors que les réputations s'imposent, à la foule ébahie, du jour au lendemain (par la toute-puissance de l'or et l'habileté de la réclame), alors qu'il aurait le droit d'être orgueilleux de son œuvre, je salue en M. Maurice Olivaint un poète sincère, consciencieux et modeste.

M. Maurice Olivaint n'a publié qu'un petit nombre de volumes, mais aucun d'eux n'est passé inaperçu. Depuis son livre de début, *Les Fleurs du Mé-Kong* et les *Fleurs de Corail* (couronné par l'Académie) jusqu'aux *Poèmes de France et de Bourbon*, M. Olivaint n'a donné en librairie, il me semble, que deux pièces : *La Muse de Corneille*, un acte en vers, et *Les Deux Gentilshommes de Vérone*, 5 actes en vers, représentées toutes deux sur la scène de l'Odéon.

Les Poèmes de France et de Bourbon sont la synthèse du talent de M. Maurice Olivaint. C'est à ce titre que je veux les examiner, — rapidement, hélas ! car l'encombrement des publications nouvelles *intéressantes* ne diminue guère.

Les *Heures de Bourbon* sont exquises à souhait : vers lumineux, harmonieux, bien rythmés, très émus et très habiles, mais peut-être pas assez violents dans certains cas. La qualité principale du talent de M. Olivaint est *la délicatesse*. Cela ne signifie pas qu'il manque de vigueur. Mais, je lui reprocherai tout de même d'éviter avec trop de soin *la brutalité*. J'ai savouré avec un plaisir particulier les poèmes réunis sous le titre : *Amours créoles*. Il y a dans ces pièces une fraîcheur, une spontanéité, une sensibilité, un pittoresque de couleur et de sonorité de tout premier ordre.

Citerai je quelques vers des *Heures de Bourbon ?*

... Au rythme triste et lent des complaintes créoles,
Par les escarpements sauvages, nos porteurs,
De la plaine brûlante aux sereines senteurs,
Hissaient les palanquins en tendant leurs bricoles.

Il faut lire aussi *Le Goyavier* et *Le Givre*. Le givre à Bourbon, parmi les aloès penchés sur les ravins ruisselants de fleurs étoilant les fouillis de lianes, les bois de filaos et les palmiers géants surgis dans tous les paysages ! .. Je déplore que les vers con-

sacrés au cirque pierreux du *grand pays Brûlé* ne soient pas plus heurtés, plus rudes, plus retentissants. S'ils sont ainsi, c'est que M. Olivaint l'a voulu (et il a eu tort), car il est absolument maître de son art comme le prouvent, pris au hasard, ces vers très musicaux :

Vous voici devenu l'hôte du mont sonore
Où le bois, que jamais l'automne n'a jauni,
Eparpille au matin, dans l'azur infini,
Des carillons d'oiseaux pour saluer l'aurore !

Ces vers agiles :

... Les rayons du soleil, pointant leurs fers de lance,
Font miroiter la mer comme un bouclier d'or ;
Tout languit et se tait ; seul, un vol de condor,
Dans l'air appesanti lentement se balance.
Sous leur feuillage fauve et lourd de somnolence,
Abritant des oiseaux paresseux à l'essor,
Les palmiers, dans l'azur, découpent le décor
D'un théâtre d'ennui, de rêve et de silence.

Et enfin ce vers si simple, si limpide, parfait :

... Les vantaux entrouverts montraient les cours [fleuries
Où tinte, en bondissant, le cristal des bassins...

Les voyages nombreux de M. Olivaint lui ont fait trouver des accents poignants pour exprimer l'émotion qui vous étreint à l'heure des départs

pour des pays que l'on n'est pas très sûr d'atteindre et d'où l'on n'est pas certain de revenir. Oh ! le déchirement de l'âme, la souffrance du cœur éperdu qui se contracte et défaille comme si quelque main d'ombre le pétrissait dans ses doigts rageurs, maigres, osseux !... *Les Adieux,* c'est peut-être, dans le livre de M. Olivaint (dont les sentiments sont quelquefois un peu compassés, il faut le dire) le poème qui émeut le plus. Et il émeut profondément.

Je reconnais l'aimée à ses vêtements blancs.
Debout sur la falaise, entre ses doigts tremblants,
Elle agite dans l'air un mouchoir de dentelle...

Et pendant que l'avant du navire soulève deux copeaux symétriques dans l'étain de l'océan, le voyageur fouille encore l'espace de son regard voilé de larmes :

Plus de feux sur le port : l'eau, le ciel et la nuit !
Partout l'horreur obscure a répandu ses voiles,
L'eau, la nuit et le ciel ! Le navire, sans bruit,
Vogue sous les regards attendris des étoiles.

Les *Heures de France* nous révèlent un Olivaint un peu trop exclusivement individualiste, plus volontiers penché sur lui-même que vers la douleur humaine, mais animé par des pensées hautes, des aspirations noblement orgueilleuses. Parfois son vers atteint presque la splendeur simple et sévère

de celui auquel notre grand Sébastien-Charles Leconte nous accoutuma. Ecoutez ceux-ci :

A) ... Poète la souffrance est source de beauté,
... Si tu veux la chanter il faut vivre la vie :
O poète ! sois homme, un jour tu seras dieu !

B) ... Si quelque passion, d'une flèche d'argent,
Traverse le cristal de sa noble pensée,
L'âme de l'homme fort ne se sent point blessée.
... Et lorsque le désir apparaît triomphant,
Il le laisse à ses pieds jouer comme un enfant.

Lorsque M. Maurice Olivaint se gardera un peu plus de sa « facilité » qui dépare les *Heures de France et de Bourbon* d'insignifiances, agaçantes parmi tant de beaux vers, (*le Rondel pour Rose* par exemple,) je suis certain qu'il nous donnera des œuvres de tout premier ordre M. Olivaint est un poète habile et un artiste sincère. J'ai pour son talent la plus haute estime. J'ai le devoir de le publier.

XXVIII

La Pente, roman par Claude Lorris

La Pente a pour titre : *Etude de femmes au XXe siècle,* et cette œuvre entre dans la catégorie de

celles qui modifient, rajeunissent et consolident la forme littéraire dite *roman*. Le roman, tel que notre génération paraît le comprendre, n'est plus seulement le compte-rendu impartial ou non, exact ou tronqué, observé ou truqué, des conflits passionnels, des aventures sentimentales, financières, ou autres qui troublent l'ordre social.

Il cherche à extraire une leçon des faits, il marque une tendance vers l'utilisation noble qui fait de la littérature le véhicule des idées de progrès — et ce véhicule-là est plus rapide que tous les autres. Le roman ne prêche pas ; il intéresse l'imagination d'abord, il accapare ensuite peu à peu toutes les fibres du lecteur qui, le livre fermé — sur une conclusion écrite ou suggérée par l'auteur — le regard vague, se remémore ses émois, ses approbations ou ses révoltes et conclut à son tour. Le roman contemporain veut faire penser. Il est remarquable que le théâtre et la poésie subissent une évolution parallèle.

Qu'on ne dise pas que la littérature y perd ! — Il serait puéril d'affirmer qu'il est impossible de produire de belles œuvres en abandonnant un peu les thèmes surannés : adultère, divorce, escarmouches d'alcôves et, en général, tout ce qui occupe la majorité des gens qui s'ennuient de trop bien vivre et peuplent leur oisiveté de petites secousses illégales et des suites qu'elles comportent ! Somme toute, ces exercices sont peut-être

moins blâmables, au point de vue artistique, que les vers, les proses, les mélodies, et les cuirs travaillés que les mondains de tous les mondes s'obstinent à commettre.

La littérature veut avoir une valeur sociale : elle doit être autre chose qu'un agrément, qu'une futilité ; elle tente de faire penser plus que de divertir, elle essaie d'indiquer plus que de constater, et les émotions qu'elle suscite pénètrent au-delà des glandes lacrymales. Je ne crois pas que les protestations de quelques paradoxistes professionnels, ajoutées aux lamentations d'un quarteron de réactionnaires systématiques et de snobs versatiles, puissent retarder le mouvement qui s'accentue et se généralise. Le vent du siècle emportera tout cela. On n'arrête pas l'évolution d'un peuple, d'une époque, d'une littérature, comme on maîtrise un cheval de fiacre ou comme on anéantit une campagne de presse. Je suis persuadé que le roman, *à thèse* si l'on veut, est la forme littéraire de l'avenir, celle qui sera la plus goûtée par le public, celle que chériront les auteurs, car elle leur permettra de couler leur pensée dans une forme artistique, saisissante, viable, et d'offrir à la foule leur personnalité complète : sensibilité, science esthétique et philosophie mêlées.

Dans cet ordre d'idée, *La Pente* n'est pas très loin d'être un livre parfait. Le sujet traité par Claude Lorris est tout d'actualité : c'est le fémi-

nisme. Claude Lorris, comme nous, se proclame adversaire résolu de ce féminisme, un peu passé de mode déjà, qui pose l'homme et la femme en antagonistes, alors que biologiquement ils sont destinés à s'unir. Le féminisme qui érigeait la femme comme la statue vivante de l'éternelle opprimée, de l'Esclave, de la Victime, n'obtint d'ailleurs que le succès dont il était digne. Les virginités navrées de leur persistance semiséculaire, les épaves du mariage qu'anime une rancune agrandie d'un individu à toute son espèce, les détraquées dont le cerveau vit seul et que les couvents réclamaient naguère, plus les intoxiquées cérébrales qui opèrent à Lesbos, le fomentèrent. Le public fut vite fixé. Mais dans certaines classes sociales (les plus intéressantes) ses doctrines persistent, et c'est à la lisière de la jeunesse et de l'âge mûr, au carrefour vers lequel convergent la plupart des carrières libérales, que Claude Lorris vient courageusement les combattre. Ses héroïnes sont des anciennes de Sèvres, très artistes, supérieures pour la plupart, mais dévoyées par la vie, « les désenchantées, celles qui s'étaient rêvées si haut qu'elles s'estiment tombées ». Chacune d'elles est un *sujet*, une réalité, un argument. Raconter ce livre serait long, mais que les femmes, *que les jeunes filles même*, le lisent. Son action sera salutaire. Certes, nous n'entendons pas que la femme demeure exclusivement une créature de tendresse,

une ignorante de tout ce qui n'est pas du domaine culinaire ou domestique, mais nous lui demandons de garder jalousement son caractère d'*amante*, d'*épouse*, de *mère*, nous lui demandons de *rester femme*, de laisser les mathématiques aux professeurs à cheveux courts, les muscles aux lutteurs, et les manifestations publiques aux apôtres et aux énergumènes. Nous la conjurons d'être pour l'homme ce qu'elle fut toujours, et de n'oublier point que sa force la plus redoutable réside dans sa faiblesse. Son évolution s'accomplit et s'accomplira en même temps que celle de l'individu et de la société. — Et la société elle aussi, il ne faut point cesser de le redire, souvent a tort. Claude Lorris le montre d'une façon saisissante en ce qui concerne la maternité. *Le droit d'être mère*! Les odieuses convenances sociales n'admettent pas ce droit qui est pourtant le plus sacré de tous. Et, si l'on n'y prend garde, l'abomination croîtra. « Les femmes auxquelles l'enfant demeurera interdit (et les femmes professeurs sont de celles-là) incapables en leur mentalité nouvelle et leurs besoins nouveaux de commander à l'exaspération de leur désir, recourront aux pires fraudes. Légitimés par l'intolérance publique, l'avortement sera courant, l'ovariotomie habituelle, jusqu'à ce que, dégoûtées de l'homme, certaines de trouver l'impunité et la jouissance assurées dans les amours lesbiennes,

elles s'accouplent comme Marcelle et Céleste (1), ces créatures d'ignominie, *reçues partout* ».

En vérité, ce roman mériterait une longue analyse que je ne puis songer à faire pour l'instant. J'ai trouvé dans *La Pente*, outre une pensée saine et clairvoyante, de la vigueur et, plus fréquemment, une délicatesse quasi-féminine. Les descriptions, courtes, sont suffisantes, pures de lignes et harmonieuses.

La psychologie est exacte et consciencieuse. Le paysage et l'état d'âme des héros principaux sont en correspondance constante : c'est parfait, cela. — J'ai noté aussi deux études d'enfants tout à fait exquises — et la dernière scène de l'épilogue, si pathétique, si douce, si précise dans son art et si sobre dans sa composition, devrait tenter le pinceau du grand peintre Maxence. Claude Lorris est mieux qu'un bon romancier professionnel.

Son livre séduira Mme Gabriel Réval, le délicieux auteur des *Sévriennes*. Il choquera sans doute Mme Renée Vivien, l'aimable styliste qui nous infligea la *Dame à la louve*...

(1) Deux des personnages de *La Pente*.

XXIX

Gaston Couté, poète beauceron

On vient de publier un album contenant une sélection des poésies et des chansons de Gaston Couté. Né à Beaugency, dans le moulin paternel, mais venu à Paris, de Meung-sur-Loire, où sa famille vint s'établir, l'auteur de la *Chanson d'un gas qui a mal tourné* nous revient de Montmartre. Il y débuta (aux *Funambules,* alors dirigés par le mime Séverin), et il n'a pas subi — prodige ! — l'influence de ce milieu spécial. C'est le propre des *tempéraments* d'échapper aux influences et de conserver intacte leur personnalité. Couté est un tempérament. Il suffit de lire, au hasard, trois de ses œuvres pour en être convaincu. Son art, très réel, très vigoureux, dans sa simplicité voulue, demeure très régionaliste. Gaston Couté, par l'âpreté de son talent, par la connaissance approfondie du glossaire paysan de sa contrée, peut être appelé le Bruant de la Beauce, — un Bruant plus philosophe et plus artiste surtout. Avec Hugues Lapaire — le Lapaire d'antan, — Couté est le seul patoisant qui fasse œuvre *sociale.* Dans la Préface de l'album de Couté — illustré par le crayon vengeur de Grandjouan — Maurice Duhamel a affirmé avec raison : « ... Il apporte une note

« vraiment nouvelle. Et, qu'on partage ou non la « farouche indépendance de ses conceptions, on « ne peut s'empêcher d'en admirer la sincérité, en « même temps que l'art pittoresque qu'il met à « leur service. Intensément, ses personnages vi- « vent ; nous les voyons agir ; nous assistons à « l'obscur travail de leur pensée rudimentaire, aux « gestes logiques qu'elle déclanche ». Voici, par exemple, l'époque où les filles sentent des désirs monter en elles « en r'gardant, par la plaine, épier les blés nouviaux »...

L'souleil leu' coll' des bécots roug's, à mêm' la piau,
Qui font bouilli' leu sang coumme eun' cuvé' d'septemb'e...
... Et, d'vant les homm's qui pass'nt en revenant des [champs,
A s'sent'nt le cœur taq'ter coumme un moulin à vent...
... Y a pas à dir' ! V'la qu'il est temps ! Il est grand [temps !...
Les vieux farmiers qui vont vend' leu' taure à la fouère
Entr' répontront des accordaill's en sortant d'bouère :
— Disez-don' Mét' Jean-Pierr' v'la vout'fill' qu'est en [âge,
J'ai un gâs et j'ai tant d'arpents d'terre au souleil.
V'la c'que j'compte y bailler pour le mett'e en ménage.
— Tope là !... L'marché quient !...
— Pour faire eun' femme honnête, en faut pas davantage !
Voui, mais faut l'fair' !... faut-i' encor pouvouèr le faire ?
Les garçes des loué's, les souillons, les vachères,
Cell's qu'ont qu'leu'pain et quat'pâr's de sabiots par an,
... Cell's-là a'peuv'nt attend' longtemps eun épouseux...
... Attend' !... Mais coumment don' qu'vous v'lez qu'a' [fass'nt, bon gueiu !
Empêchez vouèr un peu d'fleuri' les aubépines

Et les moigneaux d'chanter au joli cœur de mai !...
Cell's-là charch'ront l'Amour par les mauvais senquiers...

A côté de ces alexandrins rudes, Couté sait chanter avec douceur les confitures de *Grand'-mère Gâteau,* avec émotion les pensées de deux vieilles gens à la vue de leurs enfants heureux de s'aimer ; et « les vieux » revivent leurs bonheurs d'antan *En suivant leu's noces*... Je regrette de ne pouvoir citer les rimes farouches des *Mangeux d'terre* et les ironies corrosives de *Mossieu Imbu* ou de la *Dot*. Nous avons entendu Broka, l'hiver dernier, lancer ces cris terribles à la face stupéfaite des fêtards assis dans les loges de Parisiana... Mais comment ne pas proclamer la beauté violente du poème qui a pour titre : *Idylles des grands gâs coumme il faut et des Jeunesses ben sages* !... C'est toute la tristesse et toute l'hypocrisie cruelle, mais morale, paraît-il, qui sévissent aujourd'hui dans « les chefs-yieux d'canton » de « troués mille âm's... et guère avec ».

... La moiquié du pays moucharde aux chauss's de l'aut'e
Et les vilans coups d'yeux pond'nt les mauvais coups d'bec !
Pourtant su' les vieux murs, nouèrs coumm' l'esprit du bourg,
La bell'saison fait berlancer les giroflées...

Et, derrière les façades des petites maisons, à colombages, des drames se cachent, comme sous l'immobilité voulue des visages les mauvais senti-

ments et les bonnes passions se dissimulent. Les garçons aiment les filles platoniquement.

M. Gaston Couté, parti de Meung-sur-Loire, a-t-il subi l'influence de Jehan de Meung, dit Clopinel, auteur du *Roman de la Rose?*... Je crois plutôt que l'âme de Villon, qui fut détenu dans les prisons de Meung pour crime de sacrilège, a voulu faire passer un peu de sa verve et de son insubordination dans les poèmes du fils de l'ancien meunier de Beaugency...

XXX

Jules Charles-Roux

Il n'y a guère de nom qui soit plus célèbre en Provence, à Paris (et ailleurs) que celui de Jules Charles-Roux. Aussi je me garderai bien de m'occuper ici de l'industriel phocéen qui fut membre du tribunal de commerce, administrateur de la Banque de France et du canal de Suez, député libre-échangiste de la 3e circonscription de Marseille, président de la *Société de Géographie*, etc., etc... Ce Jules Charles-Roux très décoré, « arrivé » depuis longtemps, notoire au point que son nom

vient d'être donné au plus moderne de nos paquebots, ne doit pas m'intéresser ici. Son éloge a été fait, et bien fait, cent fois. Je saluerai cette figure énergique, ce vieillard qui, après une existence de luttes et de travail, ne veut pas connaître le repos et je ne m'occuperai que du régionaliste qui publia le plus beau des monuments littéraires élevés à la gloire d'une province française. C'est un grand ouvrage en deux volumes modestement intitulé : *Souvenirs du Passé.* LE COSTUME EN PROVENCE. Ah ! l'admirable travail, le plus complet, le plus documenté, le plus artistique que je connaisse ! Pourtant, depuis près de quinze ans que je m'occupe de régionalisme, bien des œuvres me sont parvenues ; pourtant, depuis quelque temps, les efforts des décentralisateurs se multiplient et, avec leurs efforts, leurs succès. Pour ne pas remonter très loin, je viens de recevoir en une semaine : *Les âmes errantes*, légendes bretonnes recueillies à Quiberon par Marie-René Le Fur, le *Pays Berrichon*, exquise monographie d'Hugues Lapaire, la nouvelle édition de la *Littérature sociale* de M.-C. Poinsot, contenant tout un chapitre sur le traditionnalisme, et le premier volume du formidable *Glossaire étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou* de MM. A.-J. Verrier et R. Onillon. Cette floraison me réjouit, mais si magnifique qu'elle soit, je doute qu'elle donne jamais

une œuvre comparable, même de loin, à celle de Jules Charles-Roux.

Ce qui nous frappe tout de suite dans le *Costume en Provence*, c'est le caractère d'extraordinaire universalité de cet ouvrage, qui va de l'époque préhistorique à l'époque contemporaine inclusivement. Pour Charles-Roux, le capuchon (*bardocucullus*) des Gaulois de jadis est aussi familier que la *taiolo* des Alpins d'à présent. Rien de ce qui est provençal ne lui est étranger. On peut dire que lui seul pouvait signer un travail si grandiose qu'il s'impose à l'attention comme le résultat d'un demi-siècle de recherches, d'études, d'expérience et de voyages. Si l'on jette un regard, en effet, sur l'œuvre publiée par Charles-Roux (encore une fois je m'occupe seulement de l'écrivain que le grand public, hypnotisé par l'éclat de la carrière industrielle, politique et financière de ce célèbre Marseillais, oublie trop) si l'on jette un regard sur cette œuvre, dis-je, on s'aperçoit que tous ces volumes ne sont que des essais résumés et achevés dans ces « Souvenirs du Passé ». C'est *Vingt ans de vie publique* (questions municipales, rapports, études économiques, discours parlementaires), c'est *Le Canal de Jonction du Rhône à Marseille*, c'est *Une cour d'amour en 1886*, ce sont d'érudites monographies de *Nîmes*, ville latine, et d'*Aix-en-Provence*, ville parlementaire, ce sont des légions d'études publiées par la *Revue des Deux-Mondes*, etc., etc... et, pour

tout dire, un labeur si considérable qu'il suffirait à remplir l'existence de plus d'un, lui qui représente une partie minime de l'activité de Jules Charles-Roux.

Peut-être, pour mon goût personnel, eût-il mieux valu que l'auteur du *Costume en Provence* s'abandonnât un peu plus au lyrisme mesuré qui distingue de toutes les races les Français du pays du soleil. Par crainte de manquer de méthode, Charles Roux s'en est gardé, avec raison certes, mais aussi avec trop de soin. Il a préféré faire appel au talent d'artistes tels que Montenard, Robida, L. Lelée, Valère Bernard, Morice Viel, d'autres, et à la fidélité de la photographie pour faire passer devant nos yeux ce qu'il n'a voulu ni décrire, ni chanter. Sa collaboratrice Mme Jeanne de Flandreysy, écrivain lyrique que le *Figaro* nous fit aimer, imita sa réserve en se bornant à rechercher avec discipline des documents encore inconnus. J'accorde que l'éloquence des faits, en pareille matière, est préférable à celle des mots, mais... D'ailleurs si Jules Charles-Roux s'est gardé de la littérature, il faut reconnaître qu'il s'est montré plein d'enthousiasme pour les littérateurs : Mistral et Félix Gras, Arnavielle et Charloun Rieu, Aubanel et Roumanille, Clovis Hugues et Jean Aicard et, plus près de nous, Frédéric Charpin et Emile Ripert... C'est parfait, d'autant plus qu'il leur laisse parfois, à travers ses pages précises et

précieuses, ouvrir l'aile de quelque strophe choisie. — Il serait insensé de vouloir, dans les limites étroites d'un article examiner en détail deux tomes de cette importance. Il est préférable de prévoir leur portée.

C'est avec de telles armes que l'on combat l'excès de centralisation dont nous commençons à souffrir. C'est par la diffusion de telles pages que l'on fortifie l'esprit racique qui existe, du moins à l'état talent, chez tous les citoyens d'une même province, d'une même cité, d'un même village. C'est aussi par de telles lectures qu'on trouve le chemin de l'âme des travailleurs et qu'on peut élever peu à peu, de génération en génération, le niveau intellectuel de la foule. Ce que l'école primaire commence, ces travaux le continuent. Le député Alfred Massé écrivait récemment : « C'est faire œuvre démocratique que de chercher à répandre chaque jour davantage le goût des œuvres d'art et le sentiment du beau. D'abord, le plus grand nombre se trouve ainsi initié à des jouissances qui étaient jusque là le privilège de quelques-uns ; mais les œuvres d'art, de plus, concourent à améliorer la mentalité de la nation ». *Le Costume en Provence* devrait donc, sinon être édité sous une forme populaire, du moins prendre place dans les bibliothèques scolaires provençales.

Il est incontestable que, si notre enseignement universitaire n'était plus soumis à des programmes

trop généraux, les résultats produits par lui seraient meilleurs. Il gagnerait à être un peu plus particulariste. De même l'enseignement primaire serait meilleur si, tout en respectant les programmes généraux, (nécessaires ici, car les rudiments ne sauraient être négligés nulle part, il comprenait un cours historique, agricole, littéraire exclusivement régional. (La culture de l'olive indiffère les gens de Lille ; celle de la betterave n'intéresse pas les habitants de Beaucaire). Et Mistral n'aurait pas pu me dire, avec raison, il y a quelque trois ans, dans une conversation que nous eûmes parmi la splendeur glorieuse d'Arles : « Aujourd'hui on arrive à ce résultat que si vous montrez un insecte ou une plante à un enfant, il vous répond invariablement : *Çà, c'est une bête !* ou *Çà, c'est une herbe !* » Qu'on ne s'y trompe pas, le million de bacheliers qui encombrent les antichambres administratives et que notre Paul Adam fouaille si vigoureusement dans la magistrale préface de sa *Morale de la France* n'a pas un savoir d'une qualité supérieure.

Mistral a créé le *Muséon Arlaten*. On a si bien compris la nécessité de son initiative que, partout, des musées locaux se sont créés suivant une doctrine analogue. Tournus a son *Musée Greuze*, Gros-Rouvre a son *Musée de l'Yveline*, Les Andelys ont leur *Musée Poussin*, etc... Et ce sont des collections que beaucoup de grandes villes pourraient

envier. Rien n'est meilleur à tous points de vue.

Or, je ne puis mieux qualifier le splendide ouvrage de Jules Charles-Roux qu'en disant : *Le Costume en Provence* est au *Muséon Arlaten* ce que Le Louvre est à Carnavalet. Et il présente cet avantage inappréciable de pouvoir prendre place dans toutes les demeures !... Ah ! comme Mistral a raison d'écrire dans « la langue archéologique » (selon le mot d'Antide Boyer) qu'il sait seul manier avec une incomparable maîtrise :

N'aguessian quauquis-un, fort e bon coume tu !
E veirian dou païs regreta la vertu,
Lis art sagateja sus nosto roucassiho.
L'oulivié patriau flouca lou terradou
E lou mounde crida souto l'Amiradou :
« Toustems per si grand-fa resplendiguè Marsiho ! ».

XXXI

Heures de Cannes

Le Salon de l' « Association des Beaux Arts ». — La Côte fabuleuse renouvelle à profusion les impressions qu'elle procure. Chacune de ses villes, chacun de ses hameaux, chacun de ses sites se

différencie de la ville, du hameau, du site que l'on vient de quitter. Jamais, dans les nombreux pays que mes vagabondages heureux me firent traverser, jamais je n'ai trouvé cette variété de spectacles dans une aussi prodigieuse et lumineuse unité. Cannes est, au pays bleu, la seule cité riche où le rastaquouère n'ose se risquer : il y mourrait de faim. Cannes est belle et paisible, aristocratique et galante, avec tact, réserve et bon goût. Cannes vit dans un calme parfait et dans une frénésie suffisante, — suivant les époques. Les palmiers élégants de sa resplendissante Croisette ignorent assez les hideurs anormales et les inquiétantes beautés qui pullulent ailleurs. Son port, plus animé que celui, si paisible et si affable, d'Antibes, étale des eaux que ne souillent point les navires marchands accaparés par Nice. Des yachts de plaisance y plongent leur image à l'envers. Des pavois de fête claquent dans les mâtures... Cannes, au surplus, ne se montre pas puritaine à l'excès pour les chercheurs de documents humains. Elle offre, dans le cadre familier et banal d'un cordial *Albert's-Bar*, établissement américain tenu par un italien malicieux, une suffisante galerie d'épaves amusantes, d'âmes pour porte-faix et d'organismes pour cliniques : « donneurs » ivres, en bordée, « gommeuses » en représentations dans les music-halls de l'endroit, banquiers qui savent s'amuser où tant d'autres s'ennuient, comtesses « à la man-

que » revenues, après le décès de leurs maris, à leurs anciennes amours, et baronnes déchues faute de prévoyance pleurant, dans des bras généreux, la disparition du meunier cossu qui jeta leur bonnet par dessus son moulin...Cannes est aussi une cité d'art. On l'oublie trop. On ne loue pas assez les efforts heureux de l' « Association des Beaux-Arts » locale, présidée avec vaillance et sagacité par M. Havez. J'ai voulu voir le Salon de cette Société. Malgré mon régionalisme éprouvé, je ne m'attendais pas à voir ce que j'ai vu. L'exposition cannoise tolère autant d'horreurs que les Salons de Paris et d'ailleurs, mais pas plus. C'est bien. Il y a mieux : à côté d'œuvres signées de noms connus, parmi lesquels je veux remarquer : Denys Puech (quelques machinettes sans importance, bons débris d'atelier), Chigot (une pochade exquise faite parmi la splendeur humide de Dordrecht) et Gonyn de Lurieux (si je disais que Mme Y. Rambosson a peint autre chose qu'un intérieur normand, personne ne me croirait !), à côté de ces œuvres, dis-je, ce Salon révèle des inconnus de talent. Le prodigieux de l'aventure réside en ce fait que les meilleurs de ces nouveaux venus sont d'origine cannoise ou qu'ils traitent des sujets du terroir. C'est un argument de plus pour le régionalisme en faveur de quoi tant d'arguments, déjà, militent. (Il est permis de rappeler, en passant, que l'excellent Dujardin-Beaumetz pratique le

regionalisme artistique et qu'il chargeait hier Louis Lumet d'une mission en vue de créer une section de céramique à l'*Ecole des Arts Décoratifs de Nice*). J'ai remarqué spécialement les œuvres de MM. Bonamici, Louis German, Arluc et Tavel. M. Bonamici connaît bien son métier ; il le pratique avec une verve un peu lourdement farouche. Il y a dans ses marines une puissance d'évocation et une justesse d'interprétation dignes d'éloges. Son lever de lune en pleine mer satisfait à la fois le regard et l'esprit. M. Louis German sait à merveille manier l'aquarelle. Il conserve dans ces petites études de nature locale un brio qui plaît et qui retient. Sa cour déserte, sous le soleil qui dore une vigne folle, publie à la fois que la peinture à l'huile n'a plus de secrets pour lui et qu'il ne sort pas beaucoup de son atelier. J'aime assez la manière de M. Tavel. Sa couleur est un peu savonneuse, notamment dans un paysage — du Cannet il me semble, — où des montagnes bleues et des tuiles roses apparaissent à travers l'argent d'oliviers séculaires. M. Tavel est un bon artiste. M. Arluc en est un autre. Plus hardi, plus vigoureux, aussi sincère que ses trois concitoyens, il a trouvé une harmonie assez neuve en juxtaposant la blancheur aveuglante de quelques rochers et le bleu violacé d'une Méditerranée estivale. M. Arluc peut tout oser. Il peut aller aussi loin que l'insolite et téméraire Zo. M. Arluc est aussi un

excellent amateur du professorat puisque, me dit-on, il donna des leçons amicales à un débutant que je veux saluer (après quelques confrères, il paraît), comme un de nos meilleurs paysagistes de demain. Je veux parler de M. Pastour. Oh ! la sincérité charmante de M. Pastour ! Quelles jolies maladresses et quelles roueries enfantines ! Quelle facture indépendante et surtout quelle gaîté, quelle fougue bienheureuse dans ces sites de la Riviera : collines escaladées par des verdures denses, brumeuses parfois de chaleur ; pins élancés au hasard et bruissants de reflets lumineux et de *cabridans* en joie, ou bien, lointains, perdus, irréels, comme évaporés sous le soleil ; vallées mauves et dorées ; ciels d'une variété possible, d'une simplicité sans pareille, d'une délicatesse charmante !... M. Pastour progressera certes, — il le peut et il le doit. Il doit aussi travailler beaucoup et *seul*. Il est un des rares peintres jeunes (est-il jeune ? je l'ignore, mais je le crois tel) capables de travailler en prenant pour guides leur instinct et leur sincérité. — Cannes peut devenir une cité d'art, un « centre d'art » comme Nizza-la-Bella. Quelques peintres l'ont compris. Je viens de contempler un solide portrait de M. Angelo Garino, artiste niçois. Pourquoi faut-il qu'un individualisme excessif introduise dans les ateliers des mœurs de coulisses ? Pourquoi faut-il que l'indifférence des critiques d'art (on affirme qu'il en existe encore

quelques-uns) omette d'encourager les efforts sincères dans les quelques journaux qui ont encore l'héroïsme d'être indépendants ? Pourquoi les amateurs locaux préfèrent-ils une excursion en auto à une promenade au Salon ? Et pourquoi les snobs envahissent-ils les salles de tel ou tel établissement où la calomnie règne, alors qu'ils désertent celles où l'art triomphe ? Je doute pourtant que le chic et le « chien » de Dolorès ou de Léa soit comparable à la beauté de quelques œuvres. Les joies artistiques durent et elles affinent. Les maladies de la moelle épinière sont un châtiment qui remplace la morale. *Discite justitiam moniti, et non temnere divos !*

XXXII

Pierre Valdagne

Près de la place Péreire c'est, dans une petite rue paisible, un appartement affable comme le sourire de celui qui l'occupe. Des meubles choisis avec soin, des tentures sobres, des toiles charmantes signées de nom d'amis, depuis Jaudin, peintre des brumes fluviales, jusqu'à Camille

Mauclair — car ce critique a mis un joli crayon de pastel au bout de son porte-plume. Devant le bureau où le papier déjà noirci attend le stylographe avec lequel furent écrits tant de livres charmants, Pierre Valdagne, accoudé, parle avec une élégance instinctive et une tranquillité obtenue. L'œil doux, mais sagace, embusqué derrière le binocle, dévisage et sonde. Le masque, d'une distinction parfaite, est d'une douceur rare. C'est à peine si les mains, sans cesse agitées d'une sorte de léger tremblement involontaire, trahissent chez cet homme une activité cérébrale constante et fiévreuse. Pierre Valdagne est bien l'homme de ses livres. Si la littérature doit beaucoup à l'auteur des *Variations sur le même air*, les littérateurs lui doivent encore plus. Certains n'en ont pas assez conscience. Je viens de relire tous les livres de Pierre Valdagne (le Valdagne auteur dramatique, le dramaturge d'*Allô ! Allô !* (Vaudeville), de la *Peur de l'être* (Menus-Plaisirs) et de la *Blague* (Odéon) ne diffère pas du romancier des *Femmes charmantes*.) Je viens de relire tous les livres de Pierre Valdagne. Je veux essayer de dire en quelques lignes tout le délicat plaisir que j'y ai pris.

Si Pierre Valdagne n'avait pas signé les deux chefs-d'œuvre qui s'intitulent : la *Confession de Nicaise* et *Touti*, je suis persuadé qu'on aurait cru avoir affaire avec une femme. Quel style simple, discret, souple, sans longueur, précisant en quel-

ques mots non seulement un état d'âme, mais toutes les nuances infiniment légères de cet état d'âme ! Quelle adorable compréhension de la femme moderne ! Avec quelle aisance — et cela est du grand art — ce romancier démonte-t-il tous les rouages des petites âmes que la majorité des hommes se tue à étudier en vain ! Quel sens précieux de la vie contemporaine ces deux livres décèlent !... Oh ! *Touti !* cette Touti surtout, pas femme forte pour deux sous ni pour plus cher, bonne comme le bon pain, impulsive comme tous les êtres de belle race, sincère en toute chose et si admirablement passionnée, cette *Touti* mariée à seize ans et qui acquiert de sa fille le sens de la vie contemporaine, seulement à trente-cinq... (au prix de quelles peines : tout se paie aujourd'hui !) Touti « si gaie, dont on vante l'âme claire et contente » et qui redoute tant la sévérité de sa fille Catherine ! Quelles jolies notations j'ai pu cueillir à foison à toutes les pages ! Jamais, à ma connaissance, personne n'est allé aussi loin dans l'analyse du cœur et des sens de la femme, avec une semblable désinvolture et en en ayant aussi peu l'air. Pourtant la tâche est fort ardue. La femme est impulsive par nature, instinctive par destination, indisciplinée si elle ne se *situe* pas dans la vie. Elle est pareille à une plage de sable fin. La vague vient, la caresse et laisse sur elle une empreinte jusqu'à ce que la vague suivante l'efface et la

remplace par une autre. La femme est suggestionnée sans cesse par l'ambiance dans laquelle elle vit. Ainsi, elle paraît être d'une infinie complexité alors qu'infiniment simple, elle n'est que le reflet de la vie perpétuellement changeante. Mais lorsqu'elle a fixé son existence sur un seul objet, pour un temps, elle se soustrait pendant ce temps à l'ambiance. Elle s'hypnotise sur cet objet et elle demeure immuable, avec autant d'excès qu'elle obéissait auparavant à la suggestion de son entourage. Elle pousse aux conséquences les plus ignobles et les plus sublimes les principes qu'elle a élus. Elle devient alors *l'égoïste* par excellence. L'âme de la femme est une âme d'enfant. Tout cela caractérise l'œuvre entière de Pierre Valdagne, et en particulier *Touti* et la *Confession de Nicaise*. Caractériser est aisé. Il fallait créer. Cela est incomparablement moins facile. Cela nécessite des qualités de psychologue qui ne doivent pas entamer une sensibilité exceptionnelle. J'admire la science de Valdagne, mais j'admire tout autant sa sensibilité, cette sensibilité, qui s'est traduite d'une façon si émouvante dans la dédicace (à notre grand Pozzi) de *Parenthèse amoureuse*. J'aime les tendres. Ils sont si rares à notre temps d'arrivisme féroce, de pédanterie et de sottise !...

Les sages comme Pierre Valdagne propagent la notion de la relativité universelle que nous nous obstinons à vouloir ignorer. Ils nous apprennent

que la joie est bornée et que, parce qu'il en est ainsi, nous pouvons mieux l'atteindre tout entière. Ils nous font douter des grands bonheurs pour nous apprendre à mieux savourer les petits. Suivons-les. Soyons sceptiques et indulgents à la fois. Soyons bons, dignes et justes. Remplaçons la misérable *vallée de larmes*, inventée par les prêtres pour mieux dominer les êtres abîmés dans l'humilité, la pénitence et la foi aveugle, par la radieuse *vallée de joie* où chantent l'orgueil de savoir et la volupté de sentir. Sachons vivre. L'homme n'a que le bonheur qu'il se fait. Sachons nous faire le plus de bonheur possible. Regardons devant nous au lieu, comme jadis, de regarder au dessus de nous et derrière nous — parce que derrière c'est l'Ignorance et que là-haut, c'est l'Incertitude.

Soyons tolérants, soyons indulgents. Jean Lorrain, dans son dernier livre *Hélie, garçon d'Hôtel*, nous donne des maximes de ce genre. *Ellen* se terminait déjà par un appel à la résignation. « L'atroce Nicaise » de Pierre Valdagne « n'est peut-être qu'une pauvre femme amoureuse à qui il importe peu que ce soit l'enfer qui l'ait prise pourvu qu'elle ait pu se donner ». Et Maëterlinck a écrit une phrase que je ne cesserai jamais de citer. Elle pourrait servir d'épigraphe à toute l'œuvre de Valdagne, à laquelle Coolus et quelques autres doivent décidément beaucoup : « Si j'étais Dieu, j'aurais pitié du pauvre cœur des hommes ».

Il faut remercier l'auteur souriant (pour ne pas pleurer, peut-être !) de l'*Amour par principes* d'avoir su, en les séduisant, protéger ses fidèles contre le funeste Vertige de l'Absolu. « Les vérités changent selon les générations », conclut l'exquise *Touti*, Touti que j'adore... J'ose avouer cette passion. Je n'ai pas de défauts, mais j'ai des vices. Heureusement !... *Touti* est un de mes vices.

XXXIII

Heures de Nice

Quitter un Paris de neige et de boue, de tristesse et de « rosserie » et se retrouver peu après, par la grâce un peu brutale du Côte-d'Azur-Rapide, dans la féerie de la Nice hivernale, produit d'abord la sensation heureuse d'une évasion définitive. On a vu fuir la mélancolie de la banlieue souffreteuse et la torpeur des vallées bourguignonnes ; on a fui devant la pluie qui dévidait sur le Lyonnais un formidable écheveau gris et sale ; on s'est réjoui de voir le paysage se transformer peu à peu : les rochers rouges succédèrent aux montagnes violettes ; les eucalyptus rempla-

cèrent les chênes-liège... Et c'est Nizza-la-Bella, étendue comme une écharpe blanche dénouée auprès de la mer chantante. Il sied alors de se laisser emporter par la nouvelle vie qui vous entoure. Il faut exister, sans réfléchir, dans le tourbillon de tous les agréments factices et stériles accumulés à plaisir pour séduire tous les blasés à plaindre, et tous les malheureux qui ont atteint l'âge variable où l'on n'a plus d'impressions vives. Il faut savoir faner le teint de villageois qu'on avait acquis devant les flots, dans l'atmosphère ouatée des lieux dits de luxe. Il faut souper, aller d'Opéra en Casino et de music-halls en bars américains ; il faut accepter des invitations implacables, répondre à des louanges, échanger des mots... Il faut écouter des musiques, des musiques de tous les pays, des musiques et des chansons que leurs exécutants miment... Il faut voir passer des beautés prostituées à tant d'infirmités fardées, à tant de brutalités gourmandes, à tant de neurasthénies bien entretenues. Les belles filles vont, gestes étudiés, nudités offertes malgré le mensonge des toilettes adroites quelquefois, les belles filles qui s'oublient dans la fièvre du jeu, de l'électricité et des passions mêlées, jusqu'à se permettre quelques coups de cœur parmi d'innombrables coups de reins — à la grande joie des croupiers à faces de milliardaires, et pour la plus grande nervosité des milliardaires à gueules de croupiers. Splendeurs

superficielles, âmes lourdes de vices, poches lourdes d'or !... Des idylles interdites s'ébauchent autour des blancs troupeaux de vierges rétribuées (*Damen orchester*), qui submergent les propos hardis dans un océan de mélodies cosmopolites. Folie des corps, folie des nerfs, folie heureuse des sensitifs qui se laissent délicieusement aller au charme trouble de cette ambiance unique ! Femmes, amours, mensonges... fumées !...

Quel spectacle peut être comparé à celui de certains buveurs, de quelques joueurs, humanités typiques revenues riches de quelles traites défendues ? masques basanés, couturés, distendus de pirates et de forbans ! Quelles évocations ! Quels frissons peu ressentis ailleurs !... Abolir le sommeil, vivre ainsi dans un délire constant — parmi toute la puissante animalité qui se dégage de cette ville agitée, — sans but, sans trève, ardemment, jusqu'à mourir... Et mourir, enfin, parmi la magnificence naturelle, revenir à la terre après un dernier regard jeté, de haut, sur la ville qui paraît couverte avec des toitures faites de roses roses... Folies ! Bonnes folies spontanées, dont il est bienséant de sourire ; folies qu'il importe de railler, mais auxquelles il est doux de s'abandonner parfois, pendant une heure, attablé paresseusement au milieu de la fumée pâle de quelque cigare d'outre-mer... Et puis il y a des réveils amusants, lorsqu'on voisine avec les « bons confrères », tou-

jours loquaces par nécessité : ils parlent de leurs articles ; ils récitent ceux qu'on n'a pas eu la bonne fortune de lire... — Des gens passent.

— Voyez-vous ce jeune homme ? — Eh ! bien ?... — Eh ! bien, je vous présente un de nos prochains ministres... — Ministre ?... — Oui, dans un cabinet Briand, dont l'avènement ne tardera guère plus de trois ans... — Vous avez raté votre vocation : vous feriez une excellente somnambule. — Que pariez-vous ?... C'est couru. — Je joue quelquefois. Je ne parie jamais. Mais vous oubliez le principal : qui est ce ministrable... apparemment bien jeune ? — La jeunesse n'est pas une question d'âge... pas plus que le talent... — Vous, vous voulez les palmes : je ne vous ai jamais vu aussi élogieux... Mais qui est-ce, encore une fois ? — Vous ne connaissez donc personne ?... C'est Zévaès, parbleu !...

Autre groupe. — Voici Chadi de Brouage, écrivain militaire... — Ah ! oui, Fenimore *Dé*Cooper !... — Horrible !... Je vous souhaiterais son talent... — Vous ne lisez pas ses articles alors ! Il est vrai que si vous lisez les revues... — Vous êtes ignoble, vous... Vous vous feriez pendre pour dire une méchanceté inoubliable... — On fait ce qu'on peut... D'ailleurs Chadi de Brouage est un ami charmant... — Nous sommes d'accord. Mais vous retardez. Il y a belle lurette que la mode des surnoms n'existe plus à Paris... — Vous vous

trompez ? Savez-vous comment on a baptisé Grébauval qui, au dernier dîner des Gens de Lettres, « postillonna » aussi désagréablement que de coutume ? — Non, je l'avoue. — La Source Crachat... — Au secours !...

Les médisances continuent... J'ai l'illusion d'être attablé dans les parages du *Napolitain*. On ne s'évade pas de Paris.

XXXIV

Le Bréviaire d'un panthéiste et le pessimisme héroïque

C'est le titre, un peu long du nouveau livre, un peu court, que vient de publier le bon poète Jean Lahor. On connaît les ouvrages médicaux de Jean Lahor et tous les gens de goût le vénèrent depuis qu'il fonda la *Société pour la protection des paysages*. Je regrette de ne pouvoir signaler longuement ici la valeur philosophique de son œuvre ; je tiens pourtant à reproduire cette pensée *qui peut servir de base à tout l'altruisme contemporain :* « L'amour physique n'est qu'un apparent égoïsme. C'est, en effet, l'acte impulsif le plus puissant du *moi* pour

sortir de lui-même, rentrer dans la vie générale, se donner, se sacrifier au tout, *chaque être mourant quelque peu d'avoir transmis sa vie*. Le *moi* n'est donc pas l'unique, comme le prétendent certains penseurs. L'amour le fait rentrer dans cette vie du tout, qui contient la sienne, et à laquelle il devait, pour croître, opposer longtemps, sans doute, son égoïsme obstiné ». Excellent agnosticisme !

De telles maximes nous consolent des innombrables sous-La Rochefoucauld qui encombrent les salons de leurs « lapalissades » inexorables.

XXXV

Nizza-la-Bella

Le Hall du Casino. — Il faut choisir. Il faut contempler la Baie des Anges, remueuse, soleilleuse, déserte, — et si bleue devant le Mont-Boron et le Cap Ferrat ! ou se laisser accaparer par l'étrange spectacle des oisivetés cosmopolites qui encombrent la Promenade des Anglais. A mon goût de sauvage « assez orgueilleux pour vivre solitaire », une rouge voile de tartane perdue parmi l'immensité des flots, ou la silhouette parfaite d'un

jeune pâtre (bronzé comme ceux de Sicile), appuyée contre un cyprès noir au flanc d'une colline plantée d'oliviers et de chênes-verts, représentent l'importance de l'humanité admissible dans la Nature. La ville est composée de quartiers très divers. Ils forment pourtant une vague harmonie. Le Hall, l'incomparable Hall du Casino, est une synthèse et une réduction de la Cité. Rien n'y manque, pas même, transposés, l'attitude des *porteris* (avec ou sans *banastres*), et les propos des ouvriers du port. Suivant les heures, des groupes se forment à des places aussi invariables (mais moins connues) que le talent de Lillian Grenville ou la jeunesse de Liane de Pougy. Il y a le coin des acteurs, le faubourg des siècles autochtones qui paient un louis par saison le droit de médire en rond, la table des paisibles rentiers locaux, l'hémicycle des politiciens, le terrain des hommes d'épée et la zone franche des gens de plume qui, comme il sied, tiennent des propos plutôt légers. Les mots tintent sèchement, sur les passants, comme des matraques, d'un groupe à l'autre. Lorsqu'on est prévenu, il devient nécessaire de se livrer à quelques discrètes manœuvres stratégiques à travers ces régions inexplorées. Çà vaut le voyage. Ecoutez, au hasard :

. . . . . .

— Il était hier dans le rapide de 2 h. 15 « se rendant à Menton » (style d'échotier mondain).

— Loti ? Vous blaguez ! — Pendez-vous, mon cher : vous ne le saviez pas !... Je l'ai vu, de mes yeux vu, très affaissé. — Et très peint ? — Parbleu ! Une crème. On en mangerait. — Je préférerais la fouetter. — Tâchez à être convenable, vous ! S'il était ici, il saurait vous répondre. — Vous croyez qu'il serait froissé ? — Mieux, mon bon, piqué... Viaux piqué ! — Vous êtes mûr pour fournir des nouvelles à la main au Sergines des *Bacchanales politiques et littéraires*. — *Brissons-là*.

. . . . . .

— Je ne me trompe pas ; c'est bien Mariéton avec son charmant associé Antony Réal. — Quoi ! Mariéton, le grand, l'olympien, le Seul ? — Lui-même — Mais, comment ? Il n'est pas décoré ? (*) Non, vous confondez avec Castelbon de Beauxhostes. — Orange ! ô désespoir !... Et que fait-il à présent ? — Il prépare des choses... des choses... — L'oisif errant ? — Que non. Vous lirez avant peu deux livres qui vous feront regretter cet à peu près détestable... — A rendre jaloux Mariéton, n'est-il pas vrai ? — Vous tenez donc bien à être odieux ?... Willy nous arrive aussi. — Oui, on le dit. Quel bonheur est le nôtre ! Tiens ! la générale W... C'est un défilé.

(*) Heureusement, Paul Mariéton a vu saigner sa boutonnière depuis le jour ou j'écrivis ces lignes. G. N.

Quelle coiffure, seigneur ! — La natte chiche. — Dieu, que vous êtes embêtant !... Cette pauvre W..., elle est encore plus maigre que l'an passé. — « C'est la lance nouvelle, mademoiselle »... — — Vous êtes impitoyable. — Pardon ! je suis bienveillant : j'ai dit « nouvelle » sans raison pour la rime. — Assez !... Car voici l'Unique Ch.. , le Maître des Colles. — Il y a longtemps qu'on ne l'avait vu... Il a un lorgnon, on dirait. Il paraît assez flapi. — Oui. Il va sans cesse de thermes en buvettes. — Le résultat complet des sources, alors ! Ça ne me donne pas envie de l'imiter. — N'essayez pas. Il faut avoir son estomac pour vivre une existence aussi mouvementée que la sienne. — Quel âge a-t il ? — 47 ans... ou la Vie d'un Joueur. — Ne vous excitez pas : on ne démantèle pas les ruines. — Vous avez une façon de défendre vos ennemis ! Je la retiens. Je vais l'appeler : il saura se justifier. — Ne faites pas ça. On sait quand il commence ; on ignore s'il terminera. — Le Félicien « courant » quoi ! — Ah ! qui dira les méfaits du poison de la littérature ! — Surveillez votre prononciation : vous venez de zézayer ! — Si l'on avait sténographié notre dialogue, cher, on aurait pu l'intituler sans inconvénient : *Un apache d'Amour*. — Il suffit. Vous me paraissez très atteint, mon ami. Et puis, vous aurez beau dire, Ch... se vend bien. — Vous ne sauriez mieux dire... en substituant le passé au temps pré-

sent. — Vous êtes si rosse que vous finirez par me le rendre sympathique.

. . . . . .

Vous ne la reconnaissez pas ? Elle a embelli, il est vrai. — Qui est-ce ? — M... — Pas possible ! La Berceuse de Coquelin ? — Méchante. — Le mot vous déplaît ? — On dit qu'elle s'est rangée. — Soit. Appelons-la si vous voulez : « Pouliche privée, Célérité, Indiscrétion » et n'en parlons plus. Qui est celui-ci ? — Cet exotique au teint de lait, si mat ? Vous ne le reconnaissez pas non plus ? Voyons : le comte M... R..., le fameux banquier. — Ah ! oui : le Comte des Mille et Une fuites ! — Lui-même... blanchi à l'ombre... — Avec qui est-il donc ? — Avec P..., la danseuse américaine. — La courtisane des Shakers (réclame payée) !...

... Un peu d'habitude est nécessaire pour s'accoutumer à ce langage spécial, signe des temps. Il importe de savoir cheminer à travers les ordures contemporaines : elles tiennent tant de place ! Je propose à ces bonnes âmes de baptiser l'argot dont elles usent pour leurs dialogues (Tristan Bernard m'excusera) : l'Engrais tel qu'on le parle.

Oh ! la joie de quitter cette atmosphère déprimante et de demeurer longtemps, immobile, devant la mer ! L'ivresse de sentir dans mes cheveux la fraîche caresse de la brise du large !...

XXXVI

La dame en noir

Guidé par quelques amis, j'avais consenti à visiter le vieux Cannes. Après les auberges du quai, après des escaliers et des rues montantes, après la visite de l'église hideusement badigeonnée, dorée, peinturlurée de hideux motifs au pochoir, je m'étais absorbé longuement dans la contemplation de la Côte rouge surgie tout à coup, devant nos yeux éblouis, — la Côte rouge où Agay, cher au peintre Valtat, le Trayas, la Figuarette, Théoules et son château désert, la Rague et son viaduc doré mettent des taches blondes que surlignent les silhouettes tumultueuses de l'Estérel. Dans une rue déclive, une femme, modestement vêtue de noir, allait de maisons en maisons. Intrigués, nous descendîmes vers cette voie. Pauvre rue habitée par des humbles et des pauvres honteux, toitures de guingois, façades lézardées dont le soleil masquait mal la misère et la mélancolie ! La dame en noir allait, coiffée comme une bonne, chapeautée comme une petite rentière de sous-préfecture, — avec une simplicité silencieuse et comme furtive. Je voulus être renseigné.

— C'est une bonne dame riche, une étrangère, qui vient deux fois par semaine donner de l'argent

aux pauvres. Elle habite Cannes, mais je ne connais pas son nom.

J'allais, intrigué et toujours ignorant. La dame en noir sortit d'un couloir sombre. Je faillis pousser un cri en la reconnaissant. J'étais devant la princesse Annina Gagarine-Stourdza. Je feignis de ne pas la reconnaître. Et je poursuivis, ému, mon chemin en murmurant les vers du poète suisse Warnery :

Donner, parfois, c'est presque rendre.
Ouvrez vos cœurs, ouvrez vos mains :
Les seuls vrais des bonheurs humains
Sont ceux qui savent se répandre...

La dame en noir m'a fait oublier un peu les innombrables arthritismes orageux des bêtes de proie armoriées en réforme qui déshonorent leurs noms et la Riviera.

XXXVII

Le Roman de Jésus, par Michel Epuy

Dans l'avant-propos de ce volume, remarquable à divers titres, M. Michel Epuy avoue qu'il

s'attend à être combattu. Je ne serais pas surpris que l'auteur obtînt un succès qu'il n'avait pas prévu ; je ne serais pas surpris, dis-je, si *le roman de Jésus* occasionnait un retentissant scandale. La donnée en est pourtant très simple, mais à notre époque où tout ce qui ressemble à un ostensoir prend les proportions d'un soleil et où la moindre pantoufle à boucle d'argent vous a des airs de navire de guerre, il ne m'étonnerait pas qu'elle scandalisât aussi bien les gens dits « bien pensants » que la majorité de leurs adversaires, lesquels n'ont pas encore atteint à la sérénité *areligieuse*. Se fondant sur la *raison*, M. Epuy considère l'homme d'une sensibilité suraiguë, le neurasthénique exceptionnel que fut le charpentier Jésus, non pendant sa vie publique (qu'il ne commença qu'à l'âge de 29 ans), mais pendant une période de sa jeunesse, « à l'époque de la vie où les désirs sexuels sont les plus ardents à enfiévrer le sang de l'homme ». Comme un pur Oriental l'eût fait, avec un lyrisme lumineux et une innocente crudité, M. Epuy essaie de reconstituer, pour sa satisfaction d'artiste et de penseur, l'attitude, très humaine d'ailleurs, de Jésus à l'égard de la Femme, en l'espèce la courtisane Mariam établie à Magdala.

Il serait puéril, à mon sens, de chicaner l'auteur du *roman de Jésus* sur l'identité de cette Mariam, qui est ou n'est peut-être pas la femme au vase

de parfum de la maison de Simon le lépreux, à Béthanie, non plus que la sœur de Lazare. Cela n'a aucune importance. D'autre part, si quelques esprits timorés protestaient bruyamment, nous pourrions nous rappeler qu'en une circonstance semblable, pour un livre beaucoup plus grave et d'une impeccable documentation, les gens que la *foi* guide et que la raison abandonne s'acharnèrent, sous la conduite de M. Freppel, contre un M. Renan qui leur survit à tous. — Je regrette que le temps me manque : j'aurais voulu insister sur un certain nombre d'hypothèses, habiles ou discutables, faites par M. Epuy. Je tiens, néanmoins, à signaler la splendeur voluptueuse de quelques chapitres très osés du *roman de Jésus*, la vigueur des descriptions qu'il renferme et l'élégance de son style, d'une pureté pourtant quelquefois contestable. M. Michel Epuy a beaucoup lu, évidemment, Anatole France et Pierre Loti. Mais son tempérament est très voisin de celui du délicieux Pierre Louys.

XXXVIII

Les salons ou l'on pose

Rassurez-vous : il ne s'agit ni de ceux du Ritz, ni de ceux de Mme de N..., qui ne les valent pas, ni de ceux où Pierre Petit opère lui-même. Je veux parler des salons artistiques. Ils sévissent actuellement avec une exceptionnelle rigueur. Nous recevons, d'ordinaire, de soixante à quatre-vingts invitations de ce genre par saison. Nous dépasserons ce chiffre cette année. *Peintres du Paris Moderne*, *Quinquennale des achats de l'Etat et des Boursiers de Voyages*, *Exposition Scott*, *Exposition Frank*, *Exposition de la Société des Aquarellistes*, *Salon des Femmes peintres et sculpteurs*, *Salon de l'Automobile Club*, que sais-je ? Excellente préparation à la titanesque corvée des grands Salons ! Il ne faut pas songer à s'attarder à toutes ces exhibitionnettes. Les artistes le mériteraient, mais le temps manque. Il est pourtant malaisé de ne pas citer, aux *Femmes peintres et sculpteurs*, les œuvres de Mme Clovis Hugues et celles de Mme Bourgonnier. J'aurai l'occasion de reparler de ce sculpteur charmant et de ce peintre gracieux. Aux *Aquarellistes*, Doigneaux triomphe avec ses aspects de Hollande, une Hollande lumineuse et paisible-

ment dorée ; Zuber délaisse Versailles, mais demeure digne de son renom ; Calbet déshabille de jolies femmes et Tenré en accoude quelques-unes dans des attitudes élégantes. Il a su choisir son modèle, Germaine, célèbre dans les grands ateliers par sa gentillesse et pour son exceptionnelle distinction.

A l'*Automobile Club*, peu d'œuvres et peu d'œuvres bonnes. Je veux mettre hors de pair : le *Printemps* d'Emile Barau, tout vibrant de lueurs blanches et roses ; un bon *Profil en plein air*, de Roll ; *Grosse Fortune*, excellente farce de Jean Véber et, surtout, le *Portrait de Mlle Yvonne F.*, si simplement puéril, et le *Ollé ! !*, semblable à un Lunois meilleur que nature, de Claude Bourgonnier. Mais quelle jolie chose expose Abel Faivre ! Oh ! ce *Portrait de Mlle d'Uzès* ! cette face étroite, longue, trop sérieuse et trop pâle, ce menton prognathe tout de même élégant, ce menton révélateur et ce front bas abritant des yeux tombants, des yeux troublés par l'âge où la femme naît dans la jeune fille, des yeux sombres, des yeux de velours usé et d'anthracite un peu gris ! Quelle extraordinaire, pathétique, attristante et fragile effigie de dégénérée, masque d'infante cruelle ou de victime révoltée, masque pour cloître maudit ou pour orgie morose, hallucinant masque de décadence ! Princesse de Castille, de Souabe ou d'Orient ! Fin de race !...

... Les vierges, pour le sang, n'ont pas l'horreur des mères
Frissonnantes toujours pour un fils adoré ;
Leur cœur n'a pas souffert, leurs yeux n'ont pas pleuré...

Devant les vitrines d'art précieux. Un groupe d' « exquis ». — Ce Lalique ! Il n'y a que lui pour trouver ces présentations sur mousseline blanche. — Oui, çà et les bijoux... Mais dès qu'il aborde l'objet d'art... — Rien ne va plus... Voyez ce pichet... — Ce n'est pas un objet d'art ; c'est un ustensile de ménage... Et cette dégringolade de nudités d'ivoire... — *Aux flancs du Vase...* Çà aurait ravi Samain. — Moi, çà me fait songer à la fois au Cirque Médrano et au Marquis de Sade ! — Horreur !... Qui a dit çà ? — Vous le demandez ? Il n'y a, vous le savez, que cette rosse de Lecœur de Saint-André pour oser... — Il n'ose pas être timide... — Çà lui irait trop bien ! Venez voir les peignes de Gaillard... — Je préfère l'envoi de Falize. — Et moi les coiffures de théâtre de Fouquet... — Pour les mettre à la ville... ? Vous êtes toujours en représentation ! — Pas plus que vous ! Vous cherchez une scène ? — Moins que vous quand vous avez envie d'un bijou... — Rosse !

XXXIX

Kratès, l'ouvreur de portes

Ce livre m'arrive de Cannes. Il porte la firme d'un éditeur régional. Il est intéressant. Je me dois donc de ne point le laisser passer inaperçu. Il a pour auteur M. Gaston Dumestre. Si mes souvenirs sont exacts, M. Gaston Dumestre fut l'un des chansonniers les plus répandus parmi la gaîté de « la Butte » à l'heure où, là-haut, la Folie montmartroise n'avait pas encore fêlé les grelots de sa marotte. Il écrivait des choses douces et sentimentales : *la Ballade du souvenir*, *la Cloche*... Il chantait :

... L'homme fort est devenu vieux ;
L'aile obscure des agonies
Qui frôle les tempes jaunies
Appesantit déjà ses yeux.
Inexorable, approche l'heure
Des suprêmes renoncements
Et la cloche, à longs tintements,
Mélancolique et grave, pleure
Sur tout ce qui n'est plus...

Il partit un jour, vers des Belgiques et des Norwèges... *Kratès*, *l'ouvreur de portes*, m'apprend qu'il s'oublie maintenant parmi la splendeur de la Côte fabuleuse... Cette œuvre nouvelle est un

roman, un roman de *mœurs athéniennes*. M. Dumestre a su y glisser quelques belles pages assez originales, quelques fresques curieuses, — et aussi quelques réflexions, incidentes, qui viennent directement de la Place Pigalle en passant par l'Agora. Le style, pas très pur, pas aussi curieux que celui de Jean Lombard mais plus lisible, amuse et vibre. Certes, Pierre Louys peut savourer en paix l'amertume du laurier. M. Dumestre ne veut pas être son rival. — J'espère que Gaston Dumestre abordera bientôt un sujet moderne, régionaliste, vécu. Autrefois il faisait « avec ses grands chagrins des petites chansons » ; qu'il fixe, demain, en tomes durables, les splendeurs naturelles parmi lesquelles se déroule à présent sa vie.

XL

Florise. Quatre actes, en vers, de Théodore de Banville

Nous devions déjà beaucoup à M. Antoine. Parti de Montmartre en 1885 (au temps légendaire où Jules Roques fondait le *Courrier Français*,

qui révélait Willette, Henry Somm, Mac-Nab, et d'autres ; le temps du *Quadrille naturaliste* né du succès de Zola ; le temps de l'ancien *Echo de Paris*, quotidien du soir, de l'*Evènement*, grand journal *littéraire* du matin... le bon temps, enfin !...

Mais où sont les neiges d'antan ?)

... parti de Montmartre, dis-je, André Antoine a pu accomplir le miracle d'aller de succès en succès en montant d'audace en audace. Il sait aujourd'hui, comme fonctionnaire de l'Etat, couronner sa carrière par cette invraisemblance : il continue son œuvre avec la même activité. Il n'a pas mis de rond-de-cuir sur son fauteuil directorial. Après Shakespeare, après Zola-Bruneau, voici qu'il rend justice à l'auteur du *Baiser*. Et nous avons pu entendre, trente ans après la mort du poète, cette phrase inconnue dans l'histoire du théâtre contemporain : « *La pièce que la troupe de l'Odéon vient*, etc..., *est de feu Théodore de Banville* » !... La pensée, l'émotion, la sincérité sont douées d'une éternelle jeunesse. *Florise* n'a pas vieilli. Ce *drame poétique* a conquis le public, las des singularités et des paradoxes morbides qui envahissent toutes nos scènes. Oh ! la joie simple et douce d'écouter et de revoir sur nos tréteaux l'étique Jodelle et le bravache Rosidor ! Et la musique magnifique de ces vers bien pensés, bien écrits et

bien articulés ! M. Desjardins, dont on a critiqué le débit, dit prosaïquement les vers de théâtre et lyriquement les vers poétiques. C'est à merveille. Mme Dux (Célidée) demeure excellente dans les rôles de douceur et de mélancolie et M. Desfontaines a composé une inoubliable silhouette de Jodelle.

Mais avec quelle vigueur Mlle Berthe Bady (Florise) se détache sur la grisaille de ses partenaires ! Elle prouve que l'enseignement des poètes vaut celui de tous les conservatoires de l'univers. Oh ! l'élégance et la délicatesse de ses gestes lents, la science instinctive de ses attitudes, la spontanéité de ses élans, le charme de ses émois ! Et, surtout, quels accents pathétiques dans sa voix, cette voix unique éternellement brisée et sombrée tout à coup, cette voix presque surnaturelle et pourtant humaine, — la voix de Bady, Berthe Bady — *Florise Bady* !...

XLI

VANITÉ, *roman de* PAUL ET VICTOR MARGUERITTE

Pendant que je guidais ma liseuse entre les pages du nouveau livre de Paul et Victor Margueritte, j'évoquai le souvenir des heures que j'eus la joie de vivre en compagnie de l'aîné de ces écrivains, là-bas, entre Juan les-Pins et Antibes, au Pays-Bleu. C'est une villa heureuse et paisible, dressée sur une collinnette, dans la lumière et dans les fleurs, devant le plus admirable paysage maritime qui se puisse voir... C'est la *Villa de l'Oranger*. Des roses blanches montent vers elle. Des oliviers déferlent en flots d'argent sur les pentes. Sur terre, un moutonnement bleuâtre — qui noircit ou blémit suivant les heures et suivant l'éclairage — s'élance à la poursuite des horizons évaporés. Dans le golfe, pareil à une opale gigantesque, une escadre immobilise la silhouette lourde de ses cuirassés. Oh ! la joie de pouvoir, loin des fracas et des tracas de Paris, vivre là, dans la torpeur heureuse des rêveries fécondes ! Et je revoyais le bon Paul Margueritte étendu sur la « terre maternelle », face aux flots, une pélerine à agrafes d'argent sur les épaules .. C'était en janvier dernier... Les bonnes heures réconfortantes que je vécus là-bas !... Il y a en-

core quelques maisons « *littéraires* » où l'on peut aller quérir du courage. Avant de commencer la lecture de *Vanité*, je me revoyais quittant la *Villa de l'Oranger,* — comme à regret. A la route de Cannes, je pris congé de Mme Renée d'Ulmès, l'auteur des *Forces perdues*, venue, en visite, dans l'après-midi. Regagnant Antibes par la route de la Badine, je levai les yeux vers les terrasses de la villa. Le manteau de Paul Margueritte y flottait doucement. Plus loin, irréelle et comme divinisée, sur un fond muet et grave de vergers très siciliens, une écharpe bleue déroulait ses plis souples au gré de la brise du soir... Un crépuscule pâle allongeait sur le ciel d'interminables mains d'or. A la journée bienheureuse succédait une nuit de rêves et de légende... Comme Paris était loin !... — Avec quelle joie les Margueritte savent quitter la capitale ! Comme je les félicite de fuir « la ville empoisonnée » et comme je les approuve d'avoir dit dans *Vanité* pourquoi elle est haïssable. *Vanité* est un roman très attachant, parfaitement construit, vigoureusement mené. Depuis longtemps aucun livre ne m'avait fait songer aussi impérieusement que celui-ci à la « manière » du grand Alphonse Daudet, dont on paraît déjà oublier un peu trop l'influence sur la littérature contemporaine. Peut-être la partie descriptive est-elle un peu restreinte dans ces pages vibrantes. Mais la vivacité haletante du

récit explique cette discrétion des auteurs. Il serait aussi puéril de vouloir narrer l'intrigue complexe de *Vanité* que de tenter de rappeler en quelques lignes les actes et les œuvres de Paul et Victor Margueritte.

Voir ces artistes et ces sociologues dire son fait à l'Hypocrisie, reine de la Société contemporaine : quelle joie ! Quelle saveur dans cette analyse de la mondanité parisienne, quelle vérité dans cette succession de tableaux où la vie des riches est criblée à jour, la vie des riches, la misère et les misères des riches, — le *Crime des Riches*, écrivait même Jean Lorrain ! *Vanité*, c'est toute la vie d'aujourd'hui, absurde, frénétique, menteuse et féroce ; c'est la lâcheté réciproque de la Fortune et de la Pauvreté, la bêtise des millionnaires grisés par la stupidité des foules en hypnose devant le Veau d'or ; c'est le faisandage des forçats du capital, des parvenus fidèles à leurs habitudes de bourgeois doués, comme des petites lorettes, d'appétits mesquins et de vices sans caractère ; c'est l'étalage de toutes les lâchetés dérivées du principe : *pas pris, pas pendu*, qui nous domine malgré la comédie des Codes, c'est toute la Misère corporelle et intellectuelle, c'est toute l'aberration sentimentale de l'Humanité étranglée par le carcan social !... Et la morne parole de Byron, qui sert d'épigraphe à la troisième partie, pourrait être inscrite sur la couverture du livre :

« Le meilleur de la vie n'est qu'une ivresse ; c'est vers la gloire, la grappe, l'amour et l'or que tendent les espérances de tous les hommes. » — *Vanité*, livre profondément sincère, serait déprimant si l'impartialité de Paul et Victor Margueritte ne se manifestait, en conclusion, par une scène courte, intime et douce, dans laquelle ils opposent à la folie des ambitions et des passions actuelles la sagesse de la famille et du travail paisible. — *Au travail ! Vanité* se ferme sur ces mots. Et c'est un monument nouveau élevé à la gloire de la Santé, de la Vérité, de la Simplicité, de la Vie normale.

XLII

A l'Elysée-Palace. — *Une heure d'art.*

Dans une salle (luxe banal mais sobre) du Palace Hôtel, vis-à-vis du Château-Lafitte (c'est la maison de *Je sais tout*, *Fémina*, *Musica*, etc... que je veux dire), le Comité du Prix « Vie Heureuse » nous convie. Je veux ignorer que deux magazines se font concurrence. D'une part, je ne suis pas assez américain pour m'arrêter à ces détails

matériels, et, d'autre part, je suis insuffisamment parisien pour cacher le plaisir que je pris durant cette « heure d'art : musique, poésie, danse », disent les programmes. — C'est le triomphe des nouveautés de printemps déjà. Le bleu Nattier, le vert Lancret, les plumes « arrachées » se marient sur des chapeaux à la Charlotte Corday. Au fond de la salle, les derniers venus s'écrasent obstinément. Dans un angle, quelques « exquis » papotent avec entrain. — Chambrée assez belle, dites ? — Oui, mais, pour une fois, le spectacle n'est pas au parterre. — Où donc voulez-vous qu'il niche alors ?... — Il est très du Boulevard, ce cher comte !... Mais sur la scène, voyons ! — C'est une chose impossible cela, croyez-en mon expérience, chère amie... Jamais de ma vie, je n'ai vu... — Vous arriverez à fréquenter les théâtres pour y entendre des pièces... — Ne plaisantez donc pas... Le jour où vous me verrez m'asseoir, en bourgeois, dans un fauteuil pour écouter... — Ce jour-là n'est pas loin. Les temps sont changés... Le progrès marche... — Moi pas !... Vous vous moquez, n'est-ce pas ? — Je n'oserais ! Et je vous pardonne : il faut bien que vieillesse se passe !... — Zut, na !... Comment ? Voici Marie Leconte ! Ils ne suivent pas le programme. Nous qui venions pour Simone Le Bargy ! Nous sommes peut-être arrivés trop tard... — Cette petite Leconte... — ... Petite !... Oubliez-vous

son acte de naissance ? — Oh ! dès qu'il s'agit de prouver que vous êtes seul à avouer votre âge... — Il n'y a pas moyen de causer avec vous. Mais, même en colère, vous ne réussissez pas à paraître moins jolie. — Un mot de plus et je pars. Des rosseries, soit. Mais des compliments ? De vous, cela deviendrait injurieux. — ... Vous aimeriez mieux que le joli David Devriès... — Assez ! — Ne vous défendez pas. Tout à l'heure, quand il chantait sa machinette de Richepin, cette poésie barbare, pleine de brutalité, de férocité et de sang, j'ai vu vos yeux luire. Vous en avez cassé votre éventail... Ne niez pas !... La femme est réfractaire au progrès... que vous invoquiez tout à l'heure, exquise méchante... En vérité, je vous le dis, il avait raison Pierre de Bourdelles, abbé et seigneur de Brantôme... — Mon cher, vous dépassez les bornes... — Vous m'avez demandé des rosseries. — Oui, mais vous oubliez trop qu'ici vous n'êtes ni au palais de Glace, ni chez Maxim's... — Ni chez vous... Et voici Cécile Sorel. Il n'y a qu'elle pour savoir porter ces chapeaux immenses... — ... Et ces robes d'un invraisemblable rose. Elle est toujours jolie et elle dit toujours bien. — Ces inflexions de voix !... Elle laisse tomber les mots avec un chic !... — Et sa poitrine... « Ah ! n'insultez jamais... » — Vous êtes ignoble et d'une mauvaise foi ! Je ne sortirai jamais plus avec vous. — Alors, je vais pleurer.

C'était par esprit de contraste. Je ne veux pas être Régence puisque Sorel... — Taisez-vous. Ecoutez... — On annonce Massenet. — Vous avez pu entendre ?... Le voici, en effet... — Avec Grandjean. Il va l'accompagner au piano. Regardez-le prendre possession du clavier. Ce n'est pas l'arrogance splendide d'Harold Bauër. — Ces virtuoses charlatanisent assez... — Trop. Accordez-moi, en revanche, que Massenet là-bas, a bien l'air d'un tout petit rentier qui ferait son ménage... Sa façon d'épousseter les touches d'un mouchoir soigneux... — Vous n'épargnez donc personne ?... — On a sa réputation... — Et on y tient ! — Fatalement : quand je veux être galant, vous criez à l'outrage... Quelle voix posée, tout de même, que celle de Grandjean !...

Accompagnée par l'auteur d'*Ariane*, Mlle Grandjean emplit la salle de notes pures...

Une chanson d'amour sort des sources troublées...

Les bonnes langues poursuivent leurs exploits. La scène ne leur suffit plus. La salle, à son tour, est criblée :

... — Que de grosses dames à effusions... — Et quels Bluze ! Quels Lère-Cathelain ! — Cherchez bien, vous découvrirez des Plimsaul... — La jeunesse se fait rare... Pigez-moi celle-ci... Cette grosse mère zouzou. Il lui manque des médailles.

— On en porte aussi au Concours Agricole. D'ailleurs, ce mastodonte écoute religieusement. Un vrai chanoine. — Mieux : l'*obèse de Jouarre*... Attendrez-vous les sœurs Mante dans leurs danses Louis XIII ? — Les *Mantes prieuses ?* Jamais. Ça manque de mouvement et de « chien ». — Vous préférez Bullier ?...

Et la séance continue.

XLIII

Un homme

Nous avons tous entendu nos parents évoquer le siège — nous savons qu'il s'agit du siège de Paris — et « l'année de la guerre » — nous savons qu'il s'agit de la guerre de 1870. Cela nous apparaît un peu comme le souvenir d'une époque très lointaine ou comme l'un des contes effrayants que les vieillardes narrent à la veillée, « chez nous », pendant que, tout près, l'océan gronde. Nous avons peur de la guerre : on craint toujours ce qu'on ignore. Et nous espérons que nos diplomates nous éviteront de la connaître autrement que par ouï-dire... Or, voici que l'on fait revivre,

avec une intensité magnifique, l'Année Terrible, en publiant les écrits de Louis Rossel fusillé, le 28 novembre 1871, sur le plateau de Satory.

Il y a quelque chose de plus horrible que la guerre ; ce sont les suites de la guerre. Pourtant il est déjà assez effroyable de voir une foule de braves gens se massacrer parce que, pour assouvir une haine instinctive et pour se faire un nom, M. de Bismarck falsifie un télégramme sur une table d'auberge !... Oh ! ce cataclysme dément qui précipite les éléments et les hommes les uns contre les autres, mêle toutes les classes sociales, toutes les intelligences, tous les grades, tous les héroïsmes, toutes les lâchetés, toutes les hideurs, toutes les abnégations, tous les crimes, dans un charnier sans nom ! La guerre, il faut le répéter toujours, est monstrueuse, haïssable et stupide. Elle est une longue folie pendant laquelle le monde voit rouge, une folie qui fait rouler des tonnerres plus épouvantables que la foudre. Car la foudre frappe aveuglément et passe. La guerre ! C'est le cortège des journées assombries par la fumée, par la poussière, et des nuits zébrées de coups de feu ; ce sont les rugissements des gueules d'acier, l'incendie des villes répondant aux feux de bivouac : jours et nuits pourpres, comme si le ciel était un miroir placé au-dessus de la terre gorgée de sang coagulé et de chair morte !... On ne peut pas imaginer sans trouble

ces mêlées aussi géantes qu'immondes, ces mêlées où des pères et des fils, de la jeunesse et de l'expérience, de l'espoir, de l'avenir, s'anéantissent volontairement, se déchirent et s'entrégorgent parce qu'un caprice du sort les fit naître en deça ou au delà d'une frontière inexistante, conventionnelle, tracée, jadis, par la volonté de quelques-uns. C'est la Guerre cela — et cela, malgré tout, a sa beauté, son horrible beauté. Les suites de la Guerre, elles, sont toujours infâmes, car elles permettent aux lâchetés, aux ignominies, aux haines individuelles, perdues jusqu'alors dans les grands élans de la multitude, de se faire jour. Les vengeances s'assouvissent, les représailles s'exercent, d'ordinaire, pendant la transition qui précède le rétablissement complet de l'ordre. Mais, l'ordre revenu, comment stigmatiser l'homicide décrété par les dirigeants contre un sincère, contre un brave, contre un intellectuel, contre un héros tel que Louis Rossel ?

L'histoire est connue de cet homme qui, en 1869, à 25 ans, était déjà capitaine de génie et qui, dès la déclaration de la guerre, demanda à être des premiers au feu. Immobilisé, à Metz, durant trois mois, avec la meilleure armée de France, il prend patience à grand'peine, pendant que Bazaine et ses généraux ignares capitulent; puis il traverse les lignes prussiennes pour se mettre, enfin, au service de la Défense Nationale. Or, là,

puisqu'on tient le pouvoir, *on veut la paix*. Rossel est un gêneur : il incarne le Devoir. Il n'admet pas qu'on se soumette. On se débarrasse habilement de lui en lui confiant des missions vagues. Paris se soulève. Le Gouvernement s'enfuit honteusement à Versailles. Rossel écrit au ministre de la guerre : « Il y a deux partis en lutte dans le pays. Je me range sans hésitation du côté de celui qui n'a pas signé la paix et qui ne compte pas dans ses rangs de généraux coupables d'avoir signé la capitulation ». Voilà pourquoi, malgré la pitié et la sympathie de la France entière, malgré les supplications des Dames de Metz, malgré l'intervention de Victor Hugo, malgré les démarches d'officiers de toutes armes et de tous grades, malgré tout et malgré tous, par peur sans doute et peut-être par haine, l'exécution fut ordonnée après des manœuvres d'une dégoûtante hypocrisie. Dans cette affaire, il importe de le dire, car il faut avoir le courage de regarder la vérité toujours en face, Freycinet et Gambetta agirent comme des pleutres, tandis que Challemel-Lacour et Thiers surtout, petit bourgeois inexorable, se conduisaient comme des lâches. Ces deux derniers doivent rendre compte de ce crime à l'Histoire. Ils n'osèrent pourtant pas faire dégrader Rossel avant de l'envoyer au mur. Ah ! comme ils étaient qualifiés pour s'ériger en justiciers, ces politiciens qui n'avaient su, selon le mot de Georges Deherme,

« ni pourvoir, ni prévoir, ni mourir ! » Aucune nécessité d'ordre n'excuse cet assassinat. D'ailleurs, Rossel, héros digne de Rome, intelligence exceptionnelle, âme de bronze et cœur d'or, écrivait deux jours avant son exécution, avec cette lucidité prodigieuse qui ne l'abandonna jamais : « Quelle faute pour ceux qui me tueront ! Une fois mort, je suis inattaquable. La Mort est mon triomphe ; j'ai coupé le lien trompeur qui attache le soldat à des chefs même traîtres et infâmes. J'ai prouvé qu'on pouvait briser ce lien avec honneur ». Remercions Mlle Isabella Rossel, sœur du héros, et Victor Margueritte de nous avoir fait complètement comprendre Louis Rossel. *Mémoires et correspondance de Louis Rossel* est une excellente leçon pour nos contemporains, gens incapables, pour la plupart, d'aimer ou de haïr franchement, tas d'aveulis prétentieux, méchants et perfides. Ce livre leur apprendra ce que c'est qu'un HOMME. Ils éduqueront peut être ainsi leur volonté et ils apprendront, comme l'écrit Paul Margueritte dans ses délicieux souvenirs de jeunesse · *Les Jours s'allongent* (Paul Margueritte fut élevé comme Rossel au Prytanée militaire de La Flèche), ils apprendront, dis-je, à lire le roman de notre pays, « ce roman que chaque minute imprime avec une perpétuelle *suite à demain* » et « à mieux aimer la patrie à travers la race, les idées, la terre des vivants et des morts ».

XLIV

Les œuvres de Henri Zuber

Chez Georges Petit. Naturellement !... Henri Zuber nous était connu jusqu'à présent surtout comme le traducteur séduisant des parcs du Grand Siècle et en particulier de la mélancolie dorée des allées et des sous-bois du Versailles automnal. Il y avait dans ces bassins déserts, sur l'eau glauque et morte desquels surnageaient des feuilles rousses, un charme que peu d'artistes surent traduire avec autant d'intensité. L'exposition que voici rend manifeste le désir que M. Zuber a de se renouveler. Ce désir est peut-être un peu bien volontaire, car ce qui convient à l'interprétation des sites engrisaillés de la Haute-Alsace est difficilement applicable à la fabuleuse féerie des couleurs qui caractérise la Riviera. Or, dans les œuvres que M. Zuber offre aujourd'hui à notre suffrage, nous pouvons, en reconnaissant que le procédé qui consiste à unir, sur un même carton, le dessin, l'aquarelle et le pastel est très neuf, nous pouvons remarquer que la *Vallée de l'Ill* ne paraît pas d'un éclairage sensiblement distinct de celui de la région d'Antibes et de Juan-les-Pins, pas plus que la *Forêt de Sondersdorf* ne se différencie nettement de *Mailly-le-Château*, sur les rives de l'Yonne. Pour aller

jusqu'au bout de ma pensée, avec une brutalité que je ne veux pas atténuer, mais qu'on ne peut me reprocher, je dirai qu'à mon sens M. Zuber fait preuve d'une virtuosité admirable plus que d'un véritable tempérament d'artiste. Je puis bien, sans qu'on m'en tienne rigueur, déplorer cette habileté trop confiante en elle-même. L'inquiétude constante, le souci d'être sincère absolument, valent mieux, pour un peintre, qu'une trop absolue sûreté de main qui tend à l'endormir dans une conscience excessive de sa valeur. Ceci dit, après avoir noté au passage : le calme du *Village de Vieux-Ferrette* adossant ses toits d'ardoises et son clocher pointu à la frontière violacée d'une haute montagne ; la solitude poignante d'un *Lever de Lune* où, au bord d'un étang assombri, une paysanne pousse sa vache devant elle, dans l'ombre ; la gaîté d'une petite procession effarant des oies à la sortie d'un village et la largeur d'exécution d'un groupe de *Cyprès et Oliviers* à Antibes, nous reconnaissons mieux Zuber dans le panneau décoratif qu'il intitule : *Les Champs Elyséens.*

Devenere locos laetos et amœna verita
Fortunatorum nemorum sedesque beatas.

C'est un calme paysage orangé, brumeux à souhait, idéal et doux, dans lequel errent ou se reposent des êtres immatériels enveloppés d'amples

et légers voiles. Peut-être encore pourrions nous reprocher à cette œuvre très belle d'avoir été *vue petitement*. Mais, en somme, l'exposition que voici nous montre Henri Zuber en pleine évolution. Il ne lui suffit plus d'être le peintre par excellence des vieux arbres, des eaux ternes, des feuilles mortes, des vasques moussues, des marbres mutilés... C'est une idée extrêmement louable et qu'on ne saurait trop approuver. Les médiocres, seuls, se confinent dans le genre que la foule préfère : c'est de l'excellent commerce. — M. Henri Zuber veut faire, avant tout, de l'Art.

XLV

« Fil de-fer » par Jehan Rictus ; « l'Epuiseuse » par Gaston Tournier

Ils sont très différents aux points de vue du style, de la couleur, de l'impression. Ils ont chacun l'âge de leurs auteurs. Lorsqu'en 1895, Jehan Rictus publia *Les Soliloques du Pauvre* au *Mercure de France*, il avait (étant né à Boulogne-sur-Mer, en septembre 1867) vingt-huit ans. Jus-

qu'à cette heure, Jehan Rictus n'était connu que d'une élite pour avoir collaboré, depuis l'âge de 17 ans, à des revues jeunes comme : la *Muse Française*, la *Plume*, le *Pierrot* de Willette, la *Deuxième Pléïade* de Brinn' Gaubast, la *Revue Septentrionale*, etc..., et aussi à quelques journaux : le *Figaro* de Magnard, l'*Echo de Paris*, le *Soir*, et d'autres. D'ailleurs, tous les essais de poésie lyrique de Gabriel Randon, dit Jehan Rictus, *La Dame de Proue*, par exemple, ont été, depuis, considérés par lui comme « des bégaiements poétiques » qui ne valaient que par leur intention. En 1896, malgré des relations avec Albert Samain, avec le pauvre Dubus, mort victime de la morphine, etc., la vie de Jehan Rictus n'avait été qu'une lutte affreuse contre toutes les réalités, — l'odyssée de tous les jeunes gens de lettres sans fortune. Il roula, disparut, revint, toujours digne et vaillant, conservant la fierté hautaine de ceux qui connaissent trop la souffrance pour ne pas la mépriser. En 1896, donc, Jehan Rictus trouva sa voie. Il débuta aux *Quat'z'Arts* et donna ses *Soliloques* écrits dans cette langue faubourienne dont il a su fixer la beauté brutale, savoureuse, pittoresque, éloquente, gouailleuse, et si triste ! cet argot dont on ne peut ne pas se souvenir après l'avoir entendu. Mais parler des *Soliloques du Pauvre*, c'est un peu vouloir faire connaître au monde une chose que le monde connaît déjà très bien !

Les éditions successives de cet ouvrage et celles des *Doléances* (qui sont de nouveaux *Soliloques*) me dispensent d'insister là dessus. *Fil-de-fer* est moins connu. C'est, parmi les livres de Jehan Rictus, un ouvrage d'un genre complètement nouveau : c'est un roman !... Un roman ? Entendons-nous !... *Fil-de-Fer* se rapproche, autant qu'il est possible lorsqu'il s'agit d'un auteur aussi puissamment original que Jehan Rictus, de la forme dite *roman*. C'est l'histoire simple (racontée avec une simplicité qui est une des formes les plus parfaites de la science), d'un pauvre gamin à qui sa taille qui ne finissait plus et « sa maigreur qui était terrible » valaient ce surnom populaire. C'est l'histoire type de l'enfant-martyr, — martyr dans les limites tolérées par nos lois. On peut imaginer à quel degré d'émotion, de comique irrésistible (*) mais navrant, atteint Jehan Rictus, puisqu'il termine sa déclaration liminaire par ceci : « *Fil-de-Fer* est

(*) Extrait d'une lettre de Jehan Rictus à l'auteur : « ... Je vous remercie d'avoir souligné le sens comique de *Fil-de-Fer*, car c'est bien là ce que je cherche à apporter dans le Roman français. De l'Humour ! Or, l'Humour n'est réellement l'Humour que lorsqu'il exprime joyeusement des tristesses ou des ridicules de la vie. — *Fil-de-Fer* ne résiste à la pression générale que grâce à sa patience et à sa bonne humeur, indices de belle santé et de bon estomac. Rabelais l'a dit avant moi... »

devenu mon Sosie, mon double, et moi je suis devenu pour lui un véritable frère, un consolateur et un ami, comme je voudrais devenir l'ami, le frère et le consolateur de tous les Enfants qui furent honnis, pollués, exploités et battus ». Jehan Rictus, qui a produit, dit-il, « quand il a pu », devait, même à l'heure où il possédait un *nom*, souffrir, une fois encore, du destin qui semble s'acharner contre lui, comme il s'acharne « sur tous ceux que l'Animadversion qui accueillit leur naissance laissa, pour jamais, timides, faibles et désarmés devant la Femme et devant la Vie », — sur tous ceux-là qui sont « les enfants perdus de la Douleur ! » *Fil-de-Fer*, en effet, n'a même pas pu être composé comme tous les livres. Rictus ne m'écrivait-il pas l'autre jour : « Si vous parlez de mon œuvre, tenez compte du « sabotage » qu'il subit de la part des typos astucieux, car on l'imprima durant et malgré la grève des ouvriers du livre, — ce, *sous la protection des fusils* ! » — Peu nous chault !... L'imagier Marcel Lenoir a dit : « Rien n'a d'importance en art sauf la Douleur, qui est utile ». *Fil-de-Fer* et tout l'œuvre de Jehan Rictus justifient une fois de plus la mélancolie de cette parole. A ce roman peut s'appliquer l'opinion de M. Georges Oudinot : « C'est un réquisitoire heureux contre l'iniquité des Forts et des Puissants, une leçon à l'usage d'une société soi-disant Chrétienne, dont la cons-

cience semble dormir, en toute sécurité, au milieu d'un bourbier ».

L'Épuiseuse de M. Gaston Tournier est l'œuvre d'un auteur visiblement beaucoup plus jeune que Jehan Rictus et beaucoup plus favorisé par la fortune, par la vie, peut-être aussi par la chance. *L'Epuiseuse* est une œuvre hardie et morale dans laquelle, avec une vigueur parfois un peu au-dessous de ses intentions, M. Gaston Tournier stigmatise un certain nombre de tares sociales dont souffre la jeunesse contemporaine. Par là, son roman s'apparente à *Fil de-Fer*. *L'Epuiseuse* dévoile, avec une belle audace, encore insuffisante à mon gré, la déplorable action de l'internat sur les jeunes gens. C'est une question dont les familles ne se préoccupent pas assez. Les nécessités nous font arriver à cette monstruosité : pour pouvoir élever l'enfant, il faut, le plus généralement, cesser de s'occuper personnellement de lui. Comme si la promiscuité des cours moroses et des dortoirs pouvait remplacer l'existence et les conseils de la famille !... L'internat permet à l' « Epuiseuse » d'entrer dans la vie des adolescents aux sensualités neuves. *L'Epuiseuse*, c'est la banale femme de proie, la destructrice d'énergies et de cerveaux. Elle atrophie les âmes et ruine les organismes. Rançon des solitudes du collège !... M. Gaston Tournier permet par cette œuvre qui est, ou à peu près, un début, de fonder sur son

avenir littéraire de belles espérances. Quoique l'on puisse reprocher à ce roman de n'être pas écrit avec assez de soin et d'art, la fin du livre fait espérer que ces promesses seront réalisées dans quelques années... Si d'ici là l'auteur veut bien adopter pour bréviaire l'œuvre de notre dieu : le créateur de *Salammbô*, de *Madame Bovary* et de la *Tentation*, — ces solides merveilles !...

XLVI

Le bal des Quat'z'Arts

« Didon, *le 15 mai, à Wagram, Tu seras Carthaginois ou Mercenaire, escorté de tes Concubines en leurs plus légers atours, car, Amilcar, Autocar et autres car, Asdrubal, Annibal seront à ce Bal ! Que ce sera Bô ! Mathô et Salammbô en outre...* ». On croirait quasi lire une gaminerie verbale du pauvre Verlaine. C'est l'invitation du Bal fameux où j'irai ce soir, en bon fidèle de ces fêtes de la jeunesse, de la gaîté et de la couleur. Sur la souche de l'invitation, assez lourdement dessinée par G. Bonnet, mais joliment gravée par l' « Atelier du Bois de l'Ecole des Beaux-Arts », on lit cet

avis qui remplira d'aise M. Bérenger : « La Carte est rigoureusement personnelle. Les Voyeurs de Choses-Immondes seront sacqués ainsi que les Godasses bourgeoises et les Locatis ». J'ai dit antérieurement toute la joie d'art que procure cette apothéose de la Chair et de l'Oripeau. Il est un spectacle moins vanté, plus difficilement visible pour le profane et qui mérite une heure d'observation : celui de l'installation des *loges*. A six heures du matin, les architectes, les peintres, les sculpteurs ont pris possession de la salle Wagram absolument vide. Les déesses en « pâtisserie » et la décoration vaguement moderne du lieu disparaissent en un clin d'œil sous des toiles pudiques qui se couvriront, dans la journée, de cartonnages de l'époque phénicienne. Car c'est Carthage, cette année, qu'on ressuscite. Une activité prodigieuse règne de toutes parts. On cloue, on peint, on chante, on fume, on sculpte, on scelle, on court, on grimpe, on oublie de déjeuner, on s'interpelle : on travaille !... Une frénésie incomparable anime un peuple d'ouvriers et d'artistes. Et ce soir les remparts de Kart-Hadatsch verront saigner sur leurs pierres des têtes de vaincus et des cadavres de suppliciés. Ils seront à peine surpris, aussi, ces remparts, d'être ornés de légendes peu prévues au temps des guerres puniques et vouant à la gloire et aux gémonies — déjà ! — les noms des triomphateurs de l'année, lauréats du « Chenavard »,

etc... Sur la loge des ateliers Coutan et Injalbert je lis, par exemples : *Pourquet est un...* et *M... Zut pour Février !* Massiers et sous-massiers promènent à travers ces chansons, ces appels et cette poussière, leurs pipes très respectées. L'or commence à se plaquer sur des Astartés gigantesques, mais joviales... Finira-t-on ?... Parbleu !... La jeunesse est communicative comme le Rire — qui est son apanage. Dans cette salle sombre et vibrante de vacarmes sans nom, je vois déjà, sous l'éclairage fabuleux du soir, tourbillonner la Multitude ardente, folle et belle d'être outrancière et démente, qui ne cessera même pas de gambader et de tonitruer quand l'aurore, plus implacable que Caton l'Ancien, viendra écrire, d'un doigt morose, sur l'azur du ciel, son inévitable : *Delendà Carthago* !...

XLVII

Expositions

Les galeries parisiennes innovent un tantinet. Elles ont une excellente raison pour le faire : il y a tant d'expositions que le public se lasse, après les critiques, de ces promenades à travers des intérieurs et des campagnes qui ne présenteront jamais le charme des intimités et des paysages réels. Cette maladie nouvelle fait tant de ravages que Mauclair pouvait écrire naguère sans rien exagérer : « ... D'abord, il y a eu deux salons, et puis trois, et puis quatre, avec les *Indépendants* et le *Salon d'Automne*. Ensuite les peintres se sont tous mis à exposer dans de petites sociétés ; il y en a dix ou douze à Paris. Puis ils ont exposé individuellement et sans relâche, en sorte que de Janvier à Juillet et de Septembre à Décembre il est loisible de les admirer. Ils ne se réservent guère que les deux mois de grande chaleur pour fabriquer ce qu'ils montreront. Dans ces conditions, les Salons n'ont plus de sens et la critique devient impossible. » On ne saurait mieux dire. Je dois à la vérité d'ajouter qu'il n'y a pas quatre Salons, mais six ; les deux supplémentaires s'intitulant : *Salon de l'Ecole Française* et *Salon des Humoristes*. Jadis, aux temps fabuleux où l'on savait encore

construire des cathédrales, les humbles imagiers créaient, au pied des tours et sous les porches, des centaines de *chefs-d'œuvre* qu'ils déposaient docilement dans les niches assignées par les architectes. On savait encore à cette époque que l'architecture est un rudiment et non pas un complément. Aujourd'hui, dés qu'un « boueux » quelconque a mis debout un informe petit bonhomme, il l'affuble d'un titre pompeux ou obscur et le livre, sous vitrine, à l'adoration de la multitude des snobs. Cet exhibitionnisme spécial est tellement intense que j'ai pu lire avec stupeur, avant-hier que les envois pour le *Salon d'Automne* commençaient « dès maintenant » ! Or, cette exposition s'ouvrira dans quatre mois. En vérité, je vous le dis, il n'est plus nécessaire de créer des œuvres parfaites. Il est seulement indispensable d'exposer partout, n'importe quand et n'importe comment, n'importe quoi. C'est d'un comique à faire pleurer.

Quelques galeries innovent, ai-je dit. L'autre jour, MM. Shirleys, les marchands du Boulevard Malesherbes, nous convoquaient au *Private View* de leur Exposition (remarquable) des œuvres de Monticelli, — et les cartes portaient cette mention assez neuve : *Five o'clock tea*.

Le pauvre grand coloriste Monticelli aurait grimacé dans sa barbe de fleuve en lisant ces cartes et en feuilletant ce catalogue très chic, lui de qui

les toiles se vendaient, peu après sa mort, vers 1889, pour des sommes dérisoires chez les brocanteurs. Le temps est un grand justicier... un peu bien lent tout de même.

Une tentative plus digne d'attention vient d'être faite par Chaîne et Simonson en leur *Galerie des Artistes Modernes*, rue Caumartin. Sous les auspices d'une intéressante revue régionale : l'*Ame Normande*, dirigée par M Jacques Hébertot, ils nous offrent la *1re Exposition des Artistes Normands*. Voilà du régionalisme et du meilleur. Je suis décentralisateur au point de préférer en art la distinction des *races* à celle des *nationalités*. — Quelle joie de voir réunis tous les artistes, c'est-à-dire toutes les caractéristiques de la mentalité d'une région choisie ! Ces sortes d'expositions sont utiles. Elles permettent de discerner les qualités et les défauts d'un peuple. Elles rassemblent les éléments épars de la Personnalité d'un terroir, si j'ose ainsi m'exprimer. A côté des diverses hideurs inévitables, que de jolies choses dans ces trois salles !... Une symphonie en rose mineur de M. Maurice Halay : *La Roche Ferrée, à Domas ;* de malicieux dessins rehaussés d'aquarelle d'A.-M. Le Petit : *Le Marché aux Cochons*, *Le Marché aux Volailles ;* un solide Monet : *A Etretat*... De vieilles maisons si sombres et si misérables que le maupiteux mendiant, écroulé devant elles fait songer à la Misère implorant la Pauvreté ; cela s'ap-

pelle l'*Impasse, à Lisieux* : c'est très évocateur (j'ai rêvé là de la bizarre Rue aux Febvres et de la Touques aux remous d'huile et d'or) et c'est de M. Payret-Dortail. Il faudrait citer encore de splendides Lebourg, d'exquis Léandre, les gravures de Brunet-Debaines, médaille d'honneur du Salon de l'an passé, de très lumineux essais d'impressionnisme de M. R. Pinchon : *Le Pont-aux-Anglais à Rouen* et la *Grue Flottante*, de vigoureuses toiles de J.-L. Rame : *Le Hameau des Vignes* (sous la neige) surtout, si paisible et si morne, cinq adorables aquarelles de Raymond-Renefer qui a abandonné, pour une fois, ses chères rives séquanaises, une romantique *Tour aux Corbeaux*, de Raymond Pallier, qui aura bien du talent s'il est jeune, une harmonieuse *Marine*, un peu naïve, de P. Musart, et d'autres : Alexandre Bertin, M. Coignet, Mauprat, Hermann Léon et d'autres encore.. Mais, après avoir salué au passage quatre toiles de feu Eugène Boudin et une belle *étude pour le monument de Jean Lorrain* par Georges de Ribaucourt, je veux m'arrêter devant un superbe pastel de ce dernier : *Portrait de Mlle G. A.* L'étrange et l'attirante femme !... Gestes délicats, un peu apprêtés, donc un peu maladroits, mais si puérils ! nudité offerte sous le mensonge léger de la robe de soie blanche, épaules grasses, mains délicates bien qu'assez « peuple », chevelure légère, soyeuse et teinte, afféteries et naïvetés...

Ce modèle peut paraître à l'observateur superficiel un simple et doux nid à baisers. Cependant quel faux mystère dans ce visage charmant — pour combien d'années encore ? — quelle fascination d'abord, quelle déception ensuite, et quelle tristesse enfin !... Ce masque jeune de princesse de légende, d'enfant inquiète ou de gouge avide, on ne sait, ces yeux immenses griffés par la luxure ou par des chagrins irraisonnés, ce nez aristocratique démenti par une bouche jolie, mais assez bestiale avec sa lèvre inférieure avançante, charnue et rouge comme une grenade ouverte, ce front bref d'impulsive et de créature faite pour le malheur, l'incohérence et la névrose...! Et ces yeux encore, ces yeux béants, humides, implorants et violents comme ceux d'une bête mal tuée, ces yeux qui semblent avouer que dans l'être auquel ils appartiennent quelque chose devait naître qui ne vivra pas !... M. Georges de Ribaucourt a fait de ce *Portrait* une synthèse voisine du chef-d'œuvre : c'est la femme-enfant, le petit papillon inconscient et fou qui se brûlera les ailes aux flammes nocturnes de Paris, — « la ville empoisonnée » !...

... Il est désirable que les cent expositions qui nous sollicitent chaque saison cèdent progressivement la place à des initiatives régionalistes du genre de celle-ci. L'ordre y gagnera. L'art aussi. Et les critiques, je le jure, ne protesteront point

contre cette répartition logique de la production artistique.

XLVIII

43, Rue des Belles-Feuilles. Chez Ernest Charles

Comment les femmes deviennent écrivains, par Mme Alfred Mortier (Aurel). — Pendant la causerie. — Dans le salon harmonieux et simple, deux palmiers entrecroisent leurs feuillages au-dessus du plus amenuisé des visages — un visage de jeunesse avertie et d'orgueil obtenu, un visage aristocratique, malgré des yeux changeants, malgré le front orageux qui semble souffrir du poids de la chevelure domptée, un visage sérieux ou souriant, alors qu'il est marqué pour les éclats de rire ou pour les sanglots, un visage qui fait songer à une porcelaine éclairée à l'intérieur. Au-dessus du menton bref, un peu vipérin, la bouche sinueuse exprime seule, dans ce masque soigneusement fermé, quelques impressions, quelques sensations que des mots cruels précisent. Il y a du mépris, sous ces amabilités ; il y a dans ces

franchises, un manque de franchise qui dépasse (par ce qu'il suggère) la sincérité ; il y a toujours et surtout le beau tempérament que nous découvrit ce livre vraiment neuf : *Les Jeux de la Flamme*. Aurel préconise la disparition de la *femme de lettres*, au profit de la vraie Femme — qui, dans notre société et dans notre littérature, est à peine née. Aurel sait — elle voit que la femme sera perdue, le jour où, par un excès de cérébralité qui lui fait annihiler (pour combien de temps ?) sa chair et son cœur, elle renoncera à l'irrésistible force que nous appelons, par fierté, sa faiblesse. Aurel est toujours Aurel. Sa complexité séduisante et fausse ne peut que me faire répéter ce que j'écrivais naguère : le cœur féminin est simple, trop simple, excessivement simple. C'est cette simplicité extrême qui fait croire à de la complexité. La femme est impulsive par nature, instinctive par prédestination, indisciplinée... Elle est pareille à une plage de sable fin. La vague vient, la caresse et laisse sur elle une empreinte en se retirant. La plage gardera cette empreinte jusqu'à ce que la vague suivante l'efface et la remplace par une autre. La femme est suggestionnée sans cesse par l'ambiance dans laquelle elle vit. Ainsi, elle paraît être d'une infinie complexité, alors qu'infiniment simple elle n'est que le reflet de la vie perpétuellement changeante. — La femme donne trop, même lorsqu'elle refuse.

La causerie d'Aurel est *utile*, passionnante, ironique... Et douloureuse aussi. La voix monte, hésite, se brise harmonieusement, se rue, éperdue, dans un délire de mots choisis, d'images audacieuses, d'observations mordantes ; elle glisse et frappe, enveloppe et fuit, brutalise et s'attendrit, comme voilée de larmes, et c'est instinctif tout cela, ou très cherché (et parfois, trouvé), à moins que ce soit à la fois l'un et l'autre ! Les phrases s'enlacent et les mots se mêlent comme des lianes et leurs fleurs, aux branches des mangliers des rives du Tapajoz.

A côté de moi, Alfred Mortier écoute avec une dévotion anxieuse qui émeut et charme. Mais je n'ai pas vu Jean Dolent. — Là-bas, debout derrière l'auditoire nombreux et choisi, Jules Bois et Ernest-Charles nous rappellent par leur présence qu'il y a encore une critique littéraire en France. Il sera très amusant de la voir, cette critique, essayer de définir Aurel... si elle ne songe pas à voir, en l'auteur des *Jeux de la Flamme*, une femme ou mieux, *la Femme* intégralement soumise à la Destinée, — la Destinée qu'on ne change pas plus qu'on n'échappe à l'Atavisme. La Race dirige. Les morts ne meurent jamais pour ceux qu'ils enfantèrent.

XLIX

Régionalisme

Il y a des saisons pour les fleurs. Il n'y en a plus pour les livres. C'est à peine si quelques vagues plus fortes (des lames d'équinoxe !) — venant renforcer, au printemps et à l'automne, l'océan de brochures qui déferle obstinément sur nos tables de travail,— nous rappellent la succession des quatre étapes régulières du temps. Plus de saisons : fleurs de serre, fleurs « forcées », fruits sans saveur, corolles sans parfum !... Les crimes d'amateurs mis à part, que de banalités, que d'insignifiances, que de papier maculé sans raison ! Quand serons-nous délivrés de cette fièvre noire provoquée par l'abus de l'encre d'imprimerie, drogue qui fait à présent plus de ravages que l'éther, l'opium et la morphine ?... Choisissons, pourtant, les pierres précieuses perdues dans le tas des scories. Voici trois œuvres de valeur : *Contre le sort*, le dernier roman féministe de J.-H. Rosny, maîtres du roman français : *Littérature sociale,* sept études judicieuses et solides de mon excellent *collabo* M.-C. Poinsot, et *Ames de Mannequins*, pages cruelles, vibrantes et très parisiennes de Fernand Sernada et de Maurice de Vlaminck. Voici *Le Sentiment de la Nature*, dédié à Edouard Rod, synthèse passionnante du

seul sentiment qui dure à travers le temps et à travers les races, œuvre *d'ensemble* (qui nous manquait jusqu'alors) de M. Michel Epuy. Voici des poésies : *Les Lucioles*, de la duchesse de Rohan, œuvre aimable et puérile où l'on pressent que Mme de Rohan ferait des chansons aussi appréciées que celles de Théodore Botrel, si elle le voulait ; *Les Pas légers*, de Mme Cécile Périn, livre écrit et publié trop vite, dans lequel on trouve parfois des vers très savoureux :

... Les passions d'enfants ont des ardeurs étranges.
... Pas légers d'un enfant dans la maison pensive,
Rire timide ainsi qu'un clavier effleuré
Dans l'ombre...

Voici le dernier volume, très remarquable, d'André Foulon de Vaulx : *La Statue Mutilée*. Il ne faut pas songer à caractériser en quelques mots le talent complexe et délicieusement sensuel d'André Foulon de Vaulx. Mais on peut citer quelques-uns de ces vers. Cela vaut, dans sa brièveté, toutes les critiques du monde :

... Quand l'aube a nuancé de ses roses pâleurs
La verdure qui mousse à la cime des arbres,
Trianon sent l'avril raviver ses vieux marbres
Et rit de s'éveiller dans un printemps de fleurs.

... L'air rose est chaud comme un corps de femme amou-
[reuse ;
Le ciel a des afflux de chair en mal d'amour.

Telle une amante sur son lit, la fin du jour
Etire en frissonnant sa langueur douloureuse.

... A Tours, dans le quartier désert des Ursulines,
Un quartier d'hôpitaux, d'églises, de couvents...
Les choses, au moment d'accueillir les vivants,
Ont un sourire éteint, comme des orphelines...

Voici... (car il faut savoir se borner), voici trois livres régionalistes qu'il est impossible, équitablement, de laisser passer sans commentaires. Ce sont *Perkain*, drame du pays Basque (si étrange et si mal connu) de M. Pierre Harispe ; *La Grande Navigation et les ports français*, brochure d'un article de J. Charles-Roux paru dans la *Revue des Deux-Mondes*, et *Les Littératures provinciales* du décentralisateur Charles Brun, délégué général de notre *Fédération régionaliste française*.

Bien qu'il soit essentiellement un homme de doctrine, bien qu'il ait publié ce livre discutable, mais vigoureux et pittoresque : *Les Convulsions sociales*, et cette étude sociale : *Le Veau d'Or*, qui faisait dire, en 1889, à Edouard Drumont dans le *Figaro* : « Le souffle des saintes indignations court à travers ces pages vibrantes qui éveillent le souvenir du premier Lamennais », et à Cornély, dans le *Matin*, le 1er janvier de la même année : « Depuis les *Paroles d'un croyant*, nous n'avons pas rencontré un livre où l'amour du peuple s'exhale en termes plus brûlants, plus énergiques que ceux

dont s'est servi l'auteur de ce livre »... bien qu'il soit l'écrivain des *Tusculanes sociales*, M. Pierre Harispe s'est gardé de faire seulement œuvre de théoricien dans le *Perkain* que je viens de lire avec intérêt. Perkain, « héros du jeu de balle et de la foi », peut être considéré comme une synthèse puissante de la race basque traditionaliste à outrance, héroïque et profondément sincère. Emporté par son sujet, M. Harispe a su écrire quelques dialogues d'allure cornélienne. C'est d'une beauté austère assez peu commune en notre temps d'afféteries, de tarabiscotage et de joliesse maladive. Tout le monde ne peut pas respirer, sans être oppressé, l'air des montagnes. — Tout le monde ignore le peuple Escuarien. Le tourisme, seul contrepoids de la centralisation outrancière qui nous paralyse et nous épuise, a pu nous faire connaître la beauté des berges de la Nive, le charme de Cambo inventé par Rostand et la sérénité des monts d'Araïn et d'Artza. Mais nous ignorons toute l'âme basque comme nous méconnaissons l'âme de toutes nos provinces. Et c'est l'un des meilleurs arguments en faveur de la décentralisation littéraire. Assez de parisianismes pour débauchés sud-américains ! Ouvrons les fenêtres ; chassons de notre atmosphère les parfums de bazar que viennent y chercher les étrangers en partie fine ! On nous juge trop sur cette librairie spéciale. Nous avons une littérature de terroir

florissante ; elle a produit de grands noms déjà. Il sied de l'encourager et de coopérer à son effort dans la mesure de nos forces. Car *il n'y a pas de Parisiens*. Paris n'est que la plus grande ville de province. Les boulevardiers les plus « manégés » sont tous des transplantés. Dans ses *Littératures provinciales*, Charles Brun définit assez bien le labeur de l'écrivain de terroir : « Par la double vertu du sol et de l'histoire commune à ses ancêtres, il peut saisir tous les caractères qui constituent la figure de sa province ; par une étude volontaire et passionnée, il peut dégager en lui-même les linéaments, un peu effacés peut-être, de sa personnalité. Une qualité propre d'imagination et un choix d'images empruntées au fond populaire, aux phénomènes météorologiques, à la faune et à la flore du pays ; une qualité propre de sensibilité ; une conception particulière de tous les grands problèmes ; une véritable philosophie, car un Languedocien n'entend pas de même qu'un Breton la nature, l'amour, l'infini ou la mort ; enfin une connaissance exacte des mœurs, si précieuse pour colorer un récit et le « situer » dans l'espace, en voilà plus qu'il ne faut pour assurer cette inappréciable variété que nous recherchons. Quiconque voudra faire une œuvre française, s'il n'a un génie de premier ordre, il n'y réussira pas. Au contraire, quiconque voudra faire une œuvre provinciale, s'il est sincèrement provinciste, s'il connaît et s'il aime

sa province, s'il en sait les traditions et les coutumes, s'il en goûte pleinement le décor et la langue, il pourra nous donner l'œuvre de génie (et cela s'est rencontré), mais *assurément* l'œuvre savoureuse et pleine de sève que nous dénommerons, cette fois, l'œuvre provinciale ». Le salut des lettres françaises est à ce prix. Il serait facile de le prouver et de découvrir là une des digues les plus solides à élever devant la banalité et l'amateurisme littéraires qui nous envahissent et nous déshonorent. Ce mal est aussi redoutable que celui que dénonce J. Charles Roux à propos de nos ports et de notre navigation de commerce. En 1901, M. Aimond, rapporteur du projet Baudin sur l'outillage national, regrettait déjà que « dans l'application du plan Freycinet *nous eussions éparpillé nos ressources, répandu pour ainsi dire la richesse de la France en une sorte de manne électorale sur toute la surface du territoire*, et qu'en matière maritime nous eussions construit beaucoup trop de ports ». C'est trop cruellement juste pour que je ne le souligne pas. Il serait nécessaire d'en finir avec cette absurde folie qui fait élaborer des lois et promulguer des décrets non pas après un examen des avantages qu'ils procureront au pays tout entier, mais sur l'avis de gens intéressés personnellement à la question et gênants par leur habileté ou par leurs attaches politiques. C'est ainsi que nous arrivons — M. J.-Ch. Roux, lui aussi, le constate

— à posséder une multitude de ports, placés au hasard d'intérêts électoraux momentanés, qui ne peuvent recevoir les navires modernes de grand tonnage et dont les droits de quai ne *représentent pas la centième partie des frais d'entretien qu'ils occasionnent* !... Cette pulvérisation de ressources a lieu aux dépens de nos quelques grands ports ; cela, joint à la négligence de divers services, à l'incohérence qui préside à l'exécution des travaux de perfectionnement, à l'absence de méthode apportée dans nos constructions navales et aux fautes lourdes commises à l'égard de l'outillage national, — tout cela met en danger Marseille à côté de Gênes, Le Havre à côté d'Anvers et même de Rotterdam, etc... La question est vaste. M. J.-Charles-Roux l'étudie assez complètement et avec une documentation satisfaisante. Il montre une remarquable justesse de vues et une logique vigoureuse. — Il est permis de croire, pour notre navigation, comme pour beaucoup d'autres sujets (les Universités provinciales, les Musées locaux, etc..), que si notre division administrative actuelle, très arbitraire, était remplacée par des *provinces* (*à délimiter méthodiquement*), jouissant d'une autonomie *suffisante* sous le contrôle de l'Etat, du *pouvoir central nécessaire*, notre nation y gagnerait en toutes choses. Quand comprendra-t-on, dans le pays de toutes les libertés, qu'*un gouvernement devrait pouvoir ordonner* toujours sans *commander* jamais ?

L

Etalage de Bouquiniste

M. Eugène M.....* est un écrivain de grand talent. Cette phrase s'imprime souvent. Elle est rarement justifiée. Les œuvres de M. Montfort, que je ne connais pas personnellement, ne me feront pas mentir. Quand on a écrit *les Cœurs Malades, le Chalet dans la Montagne* et *la Turque* — selon le mot de Flaubert lisant *la Curée* de Zola, on est déjà « un Monsieur » en littérature. M. Eugène Montfort publie aussi une gazette littéraire qui « se vend à Paris, chez Floury, libraire, boulevard des Capucines, près le Café Napolitain ». Ce périodique s'intitule : *les Marges*. Il est une des rares publications d'aujourd'hui que l'on puisse acquérir avec l'espoir d'y découvrir des pages intelligentes. En conséquence, *les Marges* ont un nombre de lecteurs restreint. M. Eugène Montfort a toutes les hardiesses. Non seulement il ose parler des livres d'Ernest La Jeunesse (qui affiche un goût presque scandaleux pour les baromètres dont il se fait des épingles de cravate), non seulement il s'amuse à juxtaposer une lettre de Mme de Chalais au Roi Louis XIII et une « babillarde » de la voleuse Gabrielle à sa « copine », « la gonzesse à Poil-Ras » qui vient d'écoper de « vingt

berges de durs », mais il a encore l'audace et la cruauté d'imprimer ceci, par exemple : « La Brute gagne... Pour le public d'aujourd'hui, il faut du roman qui ne soit plus du roman, mais du théâtre. Pif ! Paf ! Pouf ! Polichinelle ! Des claques ! des coups de bâton ! et, s'il vous plaît, que cela aille vite ! et, s'il vous plaît, pas de réflexions à côté, pas d'arrêts, pas d'entr'actes !... Ah ! qui pourra dire tout le mal que l'*Illustration* nous a fait !... Que celui qui a inventé les suppléments-théâtre de l'*Illustration* soit pour toujours maudit ! Il est béni par le public. Lire les pièces dont on parle tant et les lire à si peu de frais ! Ah ! lire enfin les pièces où il n'y a pas de « longueurs », pas de descriptions, pas d'analyse, où l'on remue tout simplement, où l'on ne réfléchit jamais, où l'on ne rêve jamais... Le public ne veut plus lire que des pièces de théâtre... La Brute gagne ». M. Eugène Montfort a toute ma sympathie. Mais... Mais un hasard méchant vient de flétrir un tantinet la couronne de roses que je lui tressais en mon âme. — Voici l'histoire :

Le 4 juin 1907, vers six heures du soir, j'arrivais à l'intersection de l'avenue Niel et de la rue Bayen, lorsque mon attention fut attirée par l'éventaire d'un bouquiniste. Je ne sais pas résister à l'invitation des librairies. Je suis tout à fait capable, si je passe par les quais, d'oublier mes rendez-vous dans les boîtes où s'entassent les

épaves de l'océan littéraire. Très intéressant, l'éventaire de l'avenue Niel !... Trois rangées de volumes étiquetées « 90 centimes » (ce qui est honorable) l'occupaient. Les trois premiers tomes visibles offraient leurs titres. C'étaient : *Vallobra*, du pauvre Paul Alexis ; *N.-D. des Mers-Mortes*, de Jacques d'Adelsward-Fersen, et entre eux : *Line, mon amour...*, par Georges Maurevert. *Line, mon amour...*, cachant aux regards — par pudeur, c'est évident !... — *la Demoiselle en Or*, de son ennemi intime, notre Catulle. Je professe pour le talent de Maurevert une estime que l'on me reprocherait de déguiser ici. J'acquis *Line, mon amour...* O surprise ! Le volume contenait un autographe. En vérité j'avais fait une excellente affaire. J'irai le dire à Charavay. Une dédicace décorait le faux-titre, une dédicace affectueuse et charmante. La voici : « *A mon cher et bon confrère Eugène Montfort, dont l'exquis* Chausey *a ému mon vieux cœur de marin. G. Maurevert. Avril 1903* ». Ce genre d'aventure est fréquent. Je croyais, néanmoins, que l'auteur de *Chausey* avait l'amour des livres ; les livres qui représentent tant d'efforts, de peines, de larmes aussi... J'imaginais qu'il avait au moins le respect des dédicaces et le souvenir des témoignages affectueux... Les illusions s'envolent .. « Paris est la ville empoisonnée », disait Lorrain. — Il faut la fuir. Je m'évade aussi souvent que je le puis.

LI

A l'Odéon

Première de « Monsieur de Prévan », 3 actes en vers de MM. Delaquys et Gumpel. Dialogues d'entr'actes. — Çà vous chante le début de ces deux vrais jeunes ? — La jeunesse me chante toujours, cher ami... — La *Valse des regrets* ?... — ... Et la *Romance des Illusions Mortes*... Musique de Margis, si vous voulez ! Riez... Ces vers qui tintent, ces danses, cette gaîté voulue, ces amours-caprices m'attristent... Le regret humain devient plus profond à mesure que la Mort s'approche... Les sensations d'antan, le don d'avatar de naguère... fumées !... Toutes les jolies teintes d'autrefois deviennent de plus en plus grises, jusqu'à l'heure où elles s'évanouissent dans les ténèbres définitives... Oh ! çà n'est pas drôle !... — Sapristoche, dear, vous en avez de lugubres... S'il fallait toujours penser à ces choses (ou même à quelque chose), à Paris l'existence serait impossible !... Allumez-moi plutôt F..., là-bas... A-t-il l'air assez heureux, assez équilibré, assez somnolent, sur son fauteuil ? Quel heureux veinard ! — Veinard, vous l'avez dit. Il sait qu'il peut dormir sur ses deux cornes... — Bigre !... Vous passez du sévère au déplaisant avec une facilité ! .. Mes félici-

tations... Or, voici la toute charmante R... Voulez-vous lui faire bien plaisir ? Dites-lui qu'elle a du talent... — Une jolie femme ne résiste pas à ces mensonges, en effet... — Pas plus qu'une femme de lettres ne résiste à qui *peut* lui faire compliment de sa beauté. — Vous êtes dur. Pourtant, j'en connais qui... — Vous vous vantez. — Non. Mais vous êtes partial. Les femmes de lettres sont toutes jolies... — Oh ! — ... Celles qui ne le sont pas *pourraient* l'être... — Pouvez-vous dire ?... — Puisque, selon votre doctrine, *il faut choisir* : faire compliment de leur beauté aux femmes de talent, ou féliciter de leur talent les femmes belles !... L'un exclut, n'est-ce pas, l'autre ? — Certes !... Mais vous avez donc lu leurs œuvres ? — Vous êtes plus agréablement désagréable que moi. Je capitule... D'ailleurs, écoutez. Le rideau se lève... — Nom de Vénus ! Barjac est bien jolie !... — Moins que l'exquise Brille... — Si ça suffisait pour faire oublier l'inexpérience (aimable mais réelle), des auteurs !... — Et puis Duard m'agace... — Bouclons, mon cher, les voisins vont protester.

LII

MINNE. — Nouvelle (?) par Willy.

Peut-être il est bien tard pour parler encore d'elle ? Mais j'ai promis. Je tiens. (Il paraît tant de tomes !...)

Minne est jolie. Minne est exquise. Minne est vivante. Minne est la sensible petite colombe pas très blanche que Franc-Nohain chérit, la petite colombe qui ne veut roucouler que selon les inclinations de son être inquiet. Elle est fine, frêle, vibrante comme un ressort de montre ; elle a des cheveux cendrés pareils à de la mousseline, d'admirables yeux un peu brouillés et un teint de nacre que la puberté ternira bientôt. Elle vit l'heure trouble où la chair ne dort plus et où elle sommeille pourtant encore, — à peine...

Minne est une œuvre délicate, légère, aimable, charmante. Elle a obtenu un succès modéré. *Claudine en ménage* se vendit mieux. Naturellement. La psychologie de Minne est plus indiquée qu'étudiée et je ne crois pas que l'auteur ait voulu procurer à ses lecteurs autre chose qu'une distraction. Pourtant la page 131 et les suivantes .. Il y a deux parties dans ce volume (l'imprimeur a fait des prodiges pour lui donner « de la main ») : la partie blanche et la partie noire, le texte et les

« blancs ». La partie blanche me paraît être la seule blâmable.

Je ne veux voir dans ce livre que de gentils tableaux et de gracieuses phrases. Savourez celle-ci : « Les bouleaux pleurent. Ils jettent tout le jour des louis d'or sans effigie qu'un maléfice, dès qu'ils touchent le sol, change en feuilles sèches. » Et ce ravissant réveil à la campagne :

« Elle cherche au sortir de son tumultueux sommeil, peuplé de rêves fumeux, l'ombre bleue et claire de sa chambre parisienne, l'odeur citronnée de son eau de toilette. Ici, derrière les volets pleins, c'est la nuit noire, malgré les coqs qui crient, les portes qui battent, le tintement de vaisselle qui vient de la salle à manger,— la nuit massive, percée seulement à la fenêtre du levant d'un rai d'or vif, mince comme un crayon... Ce petit bâton étincelant guide seul Minne qui va pieds nus, à tâtons, ouvrir les persiennes et recule, aveuglée, incendiée de lumière...

« Minne retourne à son lit, s'assied, saisit son pied nu, sourit à la fenêtre où dansent les guêpes, et ressemble à présent à un baby de magazine anglais... — Au pas léger de Minne le plancher gémit. Si elle reste une minute immobile, les fauteuils Empire s'étirent, craquent, éclatent ; le bois du lit leur répond. La maison desséchée et sonore pétille, comme travaillée d'un commencement d'incendie... Des rideaux de mousseline

orange ondulent aux fenêtres, et le jasmin de Virginie, lourd de fleurs, balance jusque dans la chambre d'ardents bouquets. Minne, pâle comme une nuit de lune, se réchauffe, un peu blessée, à ce feu de couleurs, et, parfois, toute nue, le dos au soleil, un miroir à la main, hantée par je ne sais quel souvenir d'une séance Rœntgen, cherche en vain à travers son corps mince qu'irise un duvet d'argent, l'ombre plus noire de son squelette élégant ».

Je crois difficile d'être plus perspicace dans le vieillot, plus frais dans le joli et plus aigu dans le ténu. *Minne* ne vaut, à mon avis, que par son style vaporeux et précis quand il sied, fragile, souple et radieusement désinvolte. Il me rappelle l'écriture d'un charmant garçon, littérateur à ses heures, que je connus naguère. Il avait publié un petit dialogue : *le Pacte,* je crois. Il signait X.-*Marcel* Boulestin. Mes périgrinations constantes me le firent perdre de vue.

J'admire la diversité du talent de Willy. Elle est si grande que toutes les collaborations sont possibles à l'auteur de *Danseuses*, que ce soit avec Pierre Veber ou Andrée Cocotte, Mme Gyp ou MM. Luvey. Il est aussi à l'aise avec les uns qu'avec les autres. Et rien n'est plus surprenant que de voir M. Henry Gauthier-Villars, Willy, l'Ouvreuse, Maugis, etc... narrer, avec un art toujours renouvelé, les actes du soldat Vaxelaire, la

toilette intime de la *Maîtresse du Prince Jean*, les incidents des concerts de Paris et d'ailleurs, et les exploits de ses amis dans les cabarets belges où ruissellent des breuvages énergiques. J'avoue, néanmoins, que malgré son « frégolisme » j'ai mieux reconnu le père des Claudines dans ses pastiches remarquables d'Arthur Dupin, notre confrère chargé de grands crimes au *Journal*, que dans le reste du volume dont je m'occupe. *Quantum mutatus ab illo* ! Où donc est-il le temps héroïque de la *Revue d'aujourd'hui* ? Jim Smiley a bien évolué depuis que la *Revue Internationale de Musique* disparut. Réjouissons-nous de cette transformation.

Mais pourquoi la plupart des gens qui savouraient *Minne* au moment où je me félicitais de pouvoir ne plus lire parmi les rochers rouges d'Agay, de Figuarette et de la Napoule — pourquoi la plupart de ces gens de nations et d'âges divers m'ont-ils avoué (en fermant ce livre si chaste dans l'intention de Willy, ce livre à peine acidulé) qu'il leur restait une saveur spéciale dans la bouche, une chaleur étrange autour des oreilles, des picotements insolites dans les muscles et les articulations ? Est-ce que... ? On n'a pas assez médit du public qui métamorphose, au gré de ses instincts, les desseins les plus louables de nos trop rares moralistes antisoporifères.

LIII

Clovis Hugues

Paris 11 juin. — Une dépêche d'Antide Boyer m'apprit, dans la nuit d'hier, que l'état de Clovis Hugues devenait très inquiétant. Ce matin, à sept heures, le poète des *Roses du Laurier* expirait, là-haut, dans son modeste pavillon de Montmartre.

La vie de Clovis Hugues fut belle. Ce n'est pas sans une émotion intense que j'évoque ici (sans pouvoir croire vraiment que ce sont déjà des souvenirs) la gaîté, la vaillance et la bonté de ce grand poète. Je voudrais pouvoir m'exprimer plus froidement, car mes facultés de critique sont muettes devant cette disparition irréparable. Il est possible... il est probable que ces lignes-ci seront un peu incohérentes. Qu'importe ! J'écris spontanément. Je jette des fleurs autour de ce visage idéalisé par la sérénité majestueuse de la mort, — je jette ces fleurs sans souci d'élégance pour mes gestes, sans calculer l'endroit où les corolles tomberont ; je les lance pêle-mêle, à poignées, et je ne me soucie point des trajectoires qu'elles décrivent.

L'existence de Clovis Hugues est trop connue pour que je songe à la rappeler en détail. Né à

Ménerbes (Vaucluse) le 3 novembre 1851, fils d'un modeste meunier et d'une paysanne vaillante, il vécut sans préoccupations ses premières années parmi la splendeur d'une nature décrite admirablement dans les délicieux *Souvenirs* qu'il n'a pas pu achever. A seize ans, il fut, à Marseille, aux prises avec la misère la plus complète. Il végéta, d'abord, en accomplissant des besognes aussi diverses que peu rétribuées, devint, à la Bourse, l'employé d'un petit courtier de commerce « aux appointements de vingt francs par mois », puis rédacteur au journal *Le Peuple* (dirigé par Gustave Naquet), après avoir été l'un des garçons de bureau de ce périodique. Il a raconté avec une verve dont il emporte le secret son élévation du grade de garçon de bureau au grade de rédacteur : « ... Gustave Naquet !... Cet homme était bon « comme le bon pain qui m'avait si souvent « manqué. Un autre garçon de bureau (qui était « mon supérieur) lui dit que j'écrivais des « poé- « sies » dans les moments où je ne cassais pas les « verres de lampes. Le « patron » me demanda si « c'était vrai, et je fis des aveux. Il me demanda « ensuite si je connaissais bien mon français, et « je lui répondis que je connaissais aussi mon « latin, malheureusement. Là-dessus, il me com- « manda un petit article, pour voir. Je me mis à « trembler comme une feuille, mais je vins tout « de même à bout de la tartine. Il la lut attenti-

« vement, avec un sourire d'étonnement heureux,
« et comme je n'avais pas osé signer :

« — Tiens-tu à t'appeler Hugues Clovis ou
« Clovis Hugues ?... Mais je t'avertis que Clovis
« Hugues est bien plus joli !

« — Ce sera comme vous voudrez.

« — Eh bien ! tu seras Clovis Hugues !

« Et il signa. Le lendemain, je ne cassais plus que des phrases. Et c'est ainsi « que je me suis taillé un brin de plume dans mon plumeau. »

On était alors à la fin de l'Empire. Clovis Hugues livra au gouvernement un combat acharné, par la plume et par la parole. Il eut la bravoure de prendre part à plusieurs mouvements insurrectionnels avant et pendant la Commune, — ce qui ne l'empêcha point de rimer jusque sur les barricades. Il ne tarda pas, d'ailleurs, à rejoindre ses camarades au fort Saint-Nicolas et à passer en jugement pour délit de presse. Le conseil de guerre lui infligea trois ans de prison et six mille francs d'amende. Il faut l'avoir entendu narrer avec son éloquence si entraînante, si familière et si ailée à la fois, ses *quatre* années de détention... Quatre années, oui, et non trois ! La contrainte par corps ne fut appliquée qu'à lui seul, parmi les journalistes enfermés dans la prison de Tours. Incapable de payer l'amende de 6.000 francs, il fut maintenu prisonnier parce que sa popularité devenait redoutable et parce qu'il était plus décidé

que jamais à « reprendre son labeur où il l'avait laissé ». Cette exceptionnelle sévérité augmenta le renom de Clovis Hugues. Un député de Marseille interpella sur cette question, dont la presse s'occupait. Ce fut à cette occasion que le romancier de *Monsieur le Gendarme* fut appelé, pour la première fois, le *Poète du Socialisme*. A peine libéré, il revint à Marseille, batailla dans les gazettes d'avant-garde (pour la liberté de la presse en particulier) ; collabora à l'*Egalité* (où il inventa la *Gazette Littéraire* quotidienne, que personne n'osa continuer après lui) ; fonda la *Jeune République*, où il publia un article chaque jour et une satire hebdomadaire : la *Muse des Dimanches*. C'est à ces poésies que Clovis Hugues dut l'affection que lui témoigna Victor Hugo, affection qui ne se démentit jamais. Entre temps, ayant tué en duel un adversaire politique, l'ami dont la mort nous sépare si brutalement se réfugia en Italie, puis, s'étant constitué prisonnier à la date prescrite par le Code, comparut en Cour d'assises. Il fut acquitté à l'unanimité. François-V. Raspail venait de mourir, laissant vacant un siège de député pour Marseille. Le Comité central offrit la candidature à Clovis Hugues, qui l'accepta, et lutta avec une énergie telle qu'il devint malade. Il fut distancé d'une centaine de voix. Six mois plus tard, les habitants de Roquevaire l'envoyaient au Conseil d'arrondissement, dont il devint vice-président. Il revint,

entre temps, à Paris, collabora à la fameuse *Lune Rousse* d'André Gill, fut accueilli dans tous les journaux libéraux, consacré orateur populaire après avoir parlé, par hasard, dans une réunion, à la Villette, fit de la littérature et de la politique à la fois, sans repos, et déploya partout cette vaillance et cet esprit qui le classent parmi les plus extraordinaires maîtres des foules.

En 1881, Marseille le nomma député de sa 2e circonscription. Lorsque l'épidémie de choléra décima la population, il demeura parmi ses électeurs, s'improvisa médecin, garde-malade et même ensevelisseur. Le fléau ayant sévi l'année suivante, Clovis Hugues reprit sa place au milieu du danger. Il fut avec Antide Boyer, Basly, Parenteau et Camélinat du *premier* groupe socialiste de la Chambre (le socialisme de ce temps différait assez de celui d'aujourd'hui), le fameux groupe si ardent que le fréquent : « Silence aux quatre ! » de Floquet est demeuré célèbre depuis lors. — Clovis Hugues fut réélu en 1893, 1898 et 1902. Sa santé chancelante l'empêcha de se représenter au suffrage de ses électeurs en 1906.

Si j'ai beaucoup insisté sur la carrière politique de ce *Poète*, c'est qu'il est impossible, en vérité, de séparer en ce fougueux champion de la vérité et de la justice, la littérature de la sociologie. Il l'a écrit lui-même dans le plus généreux credo poétique connu : « Le poète a une fonction sociale. Il

lui appartient de glorifier le beau, mais il lui appartient aussi de servir le juste, qui en est la représentation la plus élevée. Les lis ne travaillent point. Ils sont pourtant mieux vêtus que Salomon. Jésus a bien fait de le dire et nous avons bien fait de le répéter ; mais nous n'avons pas le droit d'oublier que les pauvres gens travaillent et qu'ils ne sont pas toujours vêtus. Nous devons aimer et chanter les roses parce qu'elles sont belles ; mais nous devons aussi nous rappeler que leurs épines couronnèrent souvent le front des penseurs. La poésie n'est grande que si elle complète le rêve par l'idée, l'idée par l'action. »

Depuis son évasion de la vie politique, Clovis Hugues se consacrait exclusivement à la littérature et à la poésie. Avec quelle vaillance, avec quelle sincérité, avec quelle joie !... Je le visitais souvent. Quelques jours avant son trépas, allongé sur son lit, déformé par l'emphysème, le regard déjà parti vers les ailleurs d'où l'on ne revient plus, il dictait encore à l'admirable femme qui dompte sa douleur et qui demeure silencieuse et blême, dans sa robe de veuve, au chevet du vaillant écrivain dont elle sut être l'épouse maternelle, — il dictait encore, le jour, la nuit, n'importe, quand il le pouvait, — ses dernières pages dans lesquelles il voulait s'exprimer tout entier. Entre les limites d'un article écrit d'une plume rapide et que l'émotion fait trembler, il ne faut pas songer

à analyser toute la vie d'un homme aussi actif, aussi enthousiaste, aussi exceptionnel, que l'auteur du *Sanglot de Jehanne* et encore moins à publier sur son œuvre des pages définitives.

Les écrits de Clovis Hugues reflètent toute son époque. Ils magnifient, en outre, quelques périodes du temps jadis. Ils ne sont pas parfaits. Mais, comme je l'ai déjà écrit, alors que les livres de la plupart des contemporains seront considérés par la postérité comme de petits chefs-d'œuvre travaillés avec soin et que l'on conservera dans les musées à l'abri du vent et des intempéries, l'œuvre de Clovis Hugues restera debout, exposée à tous les orages et mutilée sans doute... comme les ruines de Timgad ou celles du Parthénon !...

Dans la *Préface* admirable qu'il voulut bien écrire, d'une main mal assurée déjà, pour un de mes derniers volumes (l'*Heure qui passe*), — un critique la comparait l'autre jour à celle dont il décora *Kerkadec, le garde barrière*, du grand Cladel — dans cette *Préface*, Clovis Hugues, qui avait le respect des anciens, dit sa sympathie pour les jeunes. « ... Héritière d'admirables siècles littéraires, dit-il, elle (*la jeune génération*) n'a eu pour concevoir le Beau, qu'à regarder la nature et la vie dans l'œuvre des maîtres ancestraux, comme elle n'a eu, pour le réaliser qu'à ramasser leurs outils, au seuil des tombes glorieuses. L'Isis poétique a déchiré ses voiles, le rythme a dit son

secret et des enfants de vingt ans ont écrit des vers impeccables. L'exploration de nouveaux domaines a élargi le champ de l'observation ; des lambeaux d'humanité qui flottaient, comme des algues, dans les profondeurs du fait social ont été amenés à la lumière, soigneusement recueillis, méthodiquement classés ; des souffrances qu'on ne soupçonnait pas ont poussé leur cri ; des douleurs qui se cachaient ont arraché leurs masques trempés de larmes ; le Verbe s'est fait chair encore une fois pour saigner de la blessure des humbles ; le style a été plus que l'homme, il a été souvent l'humanité ; la phrase a pleuré, sangloté, gémi, et des chercheurs d'âmes, des explorateurs de l'immense détresse, encore tout jeunes, à peine évadés de l'Ecole, ont écrit des romans où se pose, tantôt avec des saillies d'eau-forte, tantôt avec de vaporeux contours idylliques, tout le problème des sexes, de la justice et du travail ». — Ce n'est pas un des moindres mérites de ce bon « Clovis » que d'avoir été, en littérature comme en politique, un *initiateur*. En 1881, il était à la Chambre le *seul* socialiste élu. Avant 1881, il était en France le *seul* poète socialiste notoire. Les générations qui montent sauront, je l'espère, se souvenir, comme nous, de ce qu'elles doivent à Clovis Hugues.

Pauvre Clovis, si blanc, si amenuisé, si tragiquement beau sur son lit de mort ! Il ira dormir

son dernier sommeil à Embrun, comme il le voulait, « parce que les tombes, là-bas, sont toutes des jardins ».

... Je regrette l'écrivain, mais je pleure l'ami fidèle. Nous perdons aujourd'hui le dernier des Romantiques et l'un des rares hommes de cœur que je connaisse.

Sur la route morose de notre vie, c'est de la joie qui s'éteint, c'est de la bonté qui meurt...

LIV

Gros-Rouvre (Seine-et-Oise)

Connaissez-vous Gros-Rouvre, Gros-Rouvre-en-Yveline ? J'en reviens charmé, reposé, avec une nouvelle provision de haine contre Paris, contre la Capitale, qui nous épuise et nous tue. Gros-Rouvre est pourtant bien près d'elle !... — L'Yveline ! Il est joli, ce nom léger comme la brume des matinées d'avril et sonore, comme un carillon de clochettes de cristal lointaines. Il me tentait de connaître cette région de l'Ile-de-France plus ignorée que la Bretagne et la Suisse que les touristes déshonorent. Je m'imaginais la province

qui porte Paris sur son territoire plus que toute autre éprouvée par la centralisation. Erreur !... Ayant connu le mal la première, l'Ile-de-France, la première, a cherché le remède. De toutes parts des colonies d'écrivains et de peintres fuyant les boulevards sont allés à la recherche des villages isolés, des bourgades inconnues, des rivières pures dont l'onde

S'offre ainsi qu'une bouche et fuit comme une flèche. (1)

Barbizon, Parmain, Auvers-sur-Oise, Moret-sur-Loing, Marlotte, Villennes, Bois-le-Roi, Saint-Brice-sous-Forêt, le hameau des Gressets, la vallée de Chevreuse chère au pauvre poète Henri Degron (si tôt parti !), d'autres zônes encore abritèrent peu à peu les ennemis de la Ville-Lumière (qui brûle plus qu'elle éclaire, en vérité). La Brie, le Gâtinais, l'Etampois, le Drouais, le Vexin français, le Mantois, le Pincerais, le Hurepoix, — vieux noms, vieux pays, évocateurs de beautés d'antan et de splendeurs présentes, — furent de doux refuges. L'Yveline ne devait pas être moins hospitalière que les régions sœurs.

Les Anglais à lunettes bleues et les Allemandes à voiles verts ignorent encore cette petite province heureuse : le voyage est si court, si simple, si exempt de hideurs, de fatigues et de dangers !...

(1) Mme Catulle Mendès.

En la compagnie de mon collaborateur M.-C. Poinsot et de son aimable femme, j'ai quitté Paris un matin. Les cabanes perdues parmi la lèpre des terrains vagues, la détresse des usines dansant sur le sol nu leur chahut de plâtras et de ferrailles et les pseudo-villas à volets rouges de la petite banlieue, disparurent vite. Alors ce fut Versailles aux pierres blanches aperçues à travers les branches, puis Villepreux-les-Clays aux champs dorés de sénevé, Plaisir-Grignon perdu dans les roses et Montfort-l'Amaury, ville paisible, assise et rêvant du passé sous le geste immuable de son donjon croulant et glorieux.

Nous nous dirigeons alors, en musardant, vers Galluis, à travers champs. Il y a des pommiers dans les prés ; il y a des scabieuses dans les blés, des coquelicots sur les chemins et des abeilles dans les trèfles ivoire. Des alouettes, folles d'espace, de lumière et de chansons, lancent des gerbes de trilles, en plein ciel.

Debout dans l'unique *Débit* du village, un vieux chemineau détaille d'une voix poignante la *Chanson du Vin de Suresnes* — cela nous ramène brusquement au temps où le grand Léon Cladel, parmi sa kyrielle de chiens, fabriquait des gloires dans son ermitage de Sèvres — et cet ancien refrain lui vaut, de l'hôtesse, l'offre d'un demi-setier, que le malheureux lampe avec une joie animale presque enviable. Le soleil étend des chapes d'or sur

les vieux murs crêtés de saxifrages et de ravenelles.

Des champs encore, des jardins débordant de corolles, quelques vergers aux arbres défleuris et tors et, brusquement, la forêt accueillante et mystérieuse, aux clairières tapissées de morceaux de soleil, aux halliers tout remplis d'une verte buée... Il y a de tendres tourterelles roucoulantes sous les feuilles fraîches. Il y a des pépiements innombrables dans les nids. Des insectes passent, reviennent, se croisent et se poursuivent avec un fredon d'élytres qui peuple le silence heureux et émouvant. Puis, après le miracle lumineux de l'orée, voici, peu à peu, Gros-Rouvre qui surgit avec son étrange forteresse. — Ce hameau est adorable sous le soleil qui l'auréole de rose et d'or. Nous cherchons la maison de Pierre Lelong et nous la trouvons vite. Pierre Lelong, un sage (à bon escient puisqu'il intitule toute son œuvre littéraire : *Les Etapes de la sagesse*), — Pierre Lelong, un confrère d'antan pour qui la capitale fut cruelle et qui vint, il y a quelques années, demander à l'Yveline la paix et la santé, Pierre Lelong, l'auteur de *Ma Chanson* et des *Parasites du Quartier Latin* !... Il habite une jolie maisonnette de riche paysan, il cultive son jardin et il élève ces admirables poules blanches de la race « Faverolles » qui sont devenues, par lui, une spécialité du pays. Il écrit, sans hâte, de toute sa sincérité, des livres qu'il consa-

cre à la région qui est devenue sa patrie (*natale*, puisqu'elle l'arracha aux doigts décharnés de la Mort), des livres de très grande valeur et si différents de la « parisine » qui sévit à Montmartre autant qu'à Loudéac, à Louhans autant qu'à Maëstricht, — son *Au pays des grenouilles bleues*, par exemple — Gros-Rouvre et deux ou trois pays d'Europe possèdent exclusivement des colonies de ce batracien rare. — Ce serait bien, mais peu digne de l'intérêt public, si Pierre Lelong n'était, en même temps qu'un littérateur, un des plus ardents régionalistes connus. Pierre Lelong est devenu depuis quelques années (le mot n'est pas trop fort) le « Mistral de l'Yveline ». Ses actes parlent pour lui ; nous les ressuscitons, assis sur sa bancelle de bois ciré en humant un piot de cidre du terroir. — Arrivé le premier à Gros-Rouvre, Pierre Lelong vit, avec la plus grande joie, l'exode parisien envoyer dans son pays quelques-uns de ses membres des plus intéressants. Il fut compris et secondé à merveille par les « parisiens » installés autour de lui : Marcelle Tinayre, l'une des meilleures de nos femmes écrivains, qui habite, sur la côte, la jolie villa qu'elle a décrite dans son beau roman : *La Maison du Péché* ; Frank Boggs, le grand paysagiste, Pierre Gusman, Dugrenot, Pierre Prins, René Lelong, Victor Fournier, Pierre Vibert, d'autres... Dès lors la vie des paysans de l'Yveline changea. La municipalité de

Montfort-l'Amaury prêta son concours financier et ses locaux au *régionaliste par le fait,* Pierre Lelong. L'instituteur et le curé de Gros-Rouvre vécurent en parfaite intelligence. Les distributions de prix devinrent des fêtes charmantes auxquelles assistèrent des littérateurs de Paris. Il y eut d'excellents discours, de la musique exécutée par les artistes de l'Opéra en villégiature dans la région. Ce fut un spectacle adorable de voir les jeunes gens s'émouvoir en écoutant les vieux *Noëls* oubliés qui faisaient, en même temps, pleurer de joie leurs aïeules. La tristesse et la grossièreté chassées des villages laissèrent les bonnes coutumes revivre. On farandola de nouveau autour des feux de la Saint-Jean. Des « Mais » composés avec art fleurirent, comme jadis, les toitures abritant les jeunes filles à marier. Georges Jean, le potier, rénova l'industrie des *Emaux de l'Yveline* (ceux que j'ai pu voir rendraient jaloux Clément Massier). Les maisons furent restaurées d'après la *tradition d'architecture locale* : meulière, chaume et plein-cintre ; les enfants s'intéressèrent aux herbes, aux arbres, aux animaux du pays et, après les causeries que leur fit Pierre Lelong, préférèrent à leurs jeux habituels la recherche des insectes du terroir pour « savoir leurs noms et s'ils étaient utiles, ou nuisibles ». Les forêts furent surveillées. On voulut les mutiler récemment : ce fut un beau tapage ! Les journaux locaux firent campagne ; Lelong

protesta, au nom des habitants, à tous les carrefours. La préfecture et l'administration s'émurent. (Je regrette de ne pouvoir parler ici, avec tous les développements voulus, de « la déforestation » qui peut ruiner notre agriculture d'une année à l'autre dans les régions accidentées). Le *Touring-Club de France* seconda Pierre Lelong et il délégua auprès de lui Henri Boland, l'auteur célèbre de ce livre exquis et documenté : *Les Iles de la Manche.* On *protégea* la Pierre Ardroue, abandonnée, — l'un des plus beaux dolmens de Seine-et-Oise. La *Société Populaire d'Enseignement* du canton joignit ses efforts à tant d'heureux efforts. Un journal, l'*Indépendant de Rambouillet*, devint l'organe régionaliste de la Province. La Société des *Amis de l'Yveline* se constitua. Enfin, et surtout, l'*Ecole de Rambouillet* inaugura, à Montfort-l'Amaury, le premier *Salon au Village,* composé *exclusivement* d'œuvres d'art exécutées dans le pays et inspirées par la région. On peut y voir chaque année les paysans, accourus de toutes parts, visiter cette exposition avec intérêt, et les châtelains des environs, unis aux citadins de Paris, mêler leurs vestons à toutes ces blouses. On peut y voir la duchesse d'Uzès elle-même en conversation avec les lavandières du cru, entrées là, comme « en famille, manches retroussées et mains mousseuses ... C'est admirable tout simplement. Pierre Lelong veut faire mieux encore. Il achève d'orga-

niser un *Musée local* — analogue au *Muséon Arlaten*. Que de jolies choses, devenues brillantes par l'usage, il peut offrir déjà à la contemplation pieuse des gens de l'Yveline ! — Voilà un essai de *décentralisation pratique* qui anéantit et les hésitations des conservateurs et les folies des régionalistes politiques. Sans bruit, sans à coups, presque sans aide et dans de la joie, Pierre Lelong a ressuscité l'Yveline. C'en est fait. Le régionalisme politique (je l'ai répété combien de fois depuis dix ans !) ne peut et ne doit être, pour le bon ordre, que la conséquence de l'autre. Les viticulteurs de Narbonne eux-mêmes commencent à le comprendre.

Quel joli spectacle, celui de cette province peu riche, mais intelligente et laborieuse, fidèle au passé et préoccupée de l'avenir ! Quelle consolation que la prospérité calme de ces riants villages communiant dans une même pensée et dans le même culte de la terre, d'où surgissent les moissons par lesquelles revit la substance des « anciens » !...

Il faut aller féliciter le Mistral de Gros-Rouvre, chez lui, au pays des moissons et des forêts chantantes...

LV

En Marge de H. G. Wells

Le Presqu'homme. — Jusqu'à présent nous ne pouvions opposer au Wells d'Angleterre que le Jules Verne de France. Nous pourrons désormais, je pense, citer aussi Marcel Roland. Marcel Roland, comme Jules Verne et comme Wells, établit son roman, *Le Presqu'homme*, sur des données scientifiques, mais s'il prend autant de libertés avec la science actuelle que ses deux prédécesseurs, il apporte le souci d'art qui manquait à ce genre d'œuvres jusqu'alors — et c'est bien, — et surtout une recherche philosophique, une tendance sociale qui n'exclut pas la haute satire — et c'est mieux. *Le Presqu'homme* !... Le titre surprend sur une couverture illustrée par Secrétan d'une tête d'orang (assez mal dessinée d'ailleurs). L'orgueil de notre race se cabre devant cela. Il se cabre beaucoup plus à la lecture des pages, précises, vigoureuses, mémorables, de M. Marcel Roland qui nous transporte, sans crier gare, en plein XXIIe siècle. L'impression est profonde parce que la transposition est parfaite et complète. Le sujet ? L'histoire d'un singe ramené de Bornéo par un savant, adepte convaincu de la théorie que M. Roland expose ainsi, en prolongeant l'hypothèse de Darwin : on

a dit « l'homme constitue la forme définitive de l'animalité parvenue à son entier développement intellectuel et physique... On croyait que cet *humain* une fois obtenu, de but se faisait barrière et, devenant la propriété d'une espèce, se dressait devant le champ de l'évolution. Mais l'évolution des familles, des genres, ne s'est pas arrêtée là ; elle est éternelle. Certes, le type humain représente la perfection réalisable, mais il n'est plus l'apanage d'une seule espèce. Il sera celui de *toutes* les espèces successivement. C'est pour cette conquête que la nature entière agit, meurt, renaît dans ses aspects, dans ses mouvements multipliés à l'infini. C'est pour la possession de ce grade suprême, l'humanité, que toutes les énergies de l'univers sont en action. Nous savons — et maintenant l'expérience des faits nous le prouve — que toute espèce, en s'élevant sur l'échelle des êtres, porte en elle-même le germe de sa déchéance ; que ce qui cause sa progression provoque ensuite son recul (1). Retournée contre

(1) Dans son admirable « Morale de l'Amour », (je ne connais pas d'œuvre plus opportune et plus courageuse,) notre cher Paul Adam répond ainsi à la théorie de M. Roland : « Dans le corps social, « chaque « vice oblige à sa vertu ». La débauche développe le « sens des arts, la cruauté celui du courage, l'avarice « celui de la spéculation, de l'industrie, de la science, « de l'aise augmentée, de l'altruisme social ; la vanité

elle, la règle darwinienne l'obligera un jour à céder la place prépondérante, afin que se prolonge indéfiniment le cycle éternel de la nature. Eh bien ! notre développement individuel et social est arrivé à son comble. Nous pouvons nous enorgueillir, à juste titre, d'avoir asservi les autres forces animales et les puissances naturelles. Mais, dans un avenir peut-être proche, qui nous dit que nous ne serons pas poussés par cette loi fatale ? » Je laisse à penser quel parti un romancier de métier, un écrivain de race, un observateur prédestiné peut tirer d'une pareille hypothèse. Il faut lire la scène émouvante à la fin de laquelle Gulluliou, le singe presqu'homme, arrive à pleurer, — et cette fresque vengeresse qui fait intervenir à la Chambre des députés du XXIIe siècle cet habitant des forêts : quelle énergie dans le verbe et quelle causticité dans l'observation !... Que d'autres pages !... D'ailleurs, le thème extraordinaire sur

---

« engendre le sacrifice des héros, les travaux des phi-
« losophes, l'enthousiasme des patriotes ; la paresse
« détermine les évocations du poète et l'appétit vio-
« lent de la beauté. Favorisant leurs vices avec intel-
« ligence. les peuples atteindront toutes les vertus et
« toutes les grandeurs. Ainsi parle le nouvel évangile.
« Il ne le cède à nul autre, pour la magnificence de
« ses conceptions ou la moralité de son but. »

Paul ADAM (*La Morale de l'Amour* (Mérîcant.) ch. VII, p. 112).

lequel M. Roland s'appliqua à construire sa nouvelle œuvre n'est pas aussi fou qu'il peut en avoir l'air. Certes, Darwin et son continuateur Haëckel ne prévoyaient guère ce couronnement pour leurs travaux. Mais il me souvient qu'il y a quelques années, un savant anglais ou américain, Sir Garner, se livra, en pleine forêt vierge, à l'étude du langage et des mœurs des grands singes. Il se fit enfermer dans une cage solide, spéciale, avec des vivres, des phonographes et tout ce qu'il jugea nécessaire pour la bonne règle de ses observations qui, à la vérité, permirent bien des incursions, en rêve, parmi les siècles prochains. D'autre part, n'annonçait-on pas, il y a deux mois environ, (la nouvelle arrivait des possessions hollandaises de la Sonde,) qu'on venait de découvrir *vivant* — enfin ! — un couple du fameux *pithécantropus*, c'est-à-dire l'échelon manquant entre le singe caractérisé et l'homme, — soit un *presqu'homme* antédiluvien et antéhistorique ?

Alors ?... Alors, je me sens incapable de protester, comme on l'a fait, contre les hypothèses inquiétantes des auteurs de *romans futurs* en général et contre M. Marcel Roland en particulier. La fable d'aujourd'hui est peut-être la réalité de demain. Nous venons de regarder, après avoir vu courir le chemin de fer et fonctionner le téléphone, le *Patrie* évoluer, à la guise de ses pilotes, au-dessus de Paris... Et puis, ces écrivains auda-

cieux sont follement amusants... N'empêche que j'espère bien de ne pas regarder demain le Gulluliou de M. Roland absorbant des cocktails à l'Américain ou chez Pousset ! Un seul de ses congénères osa cela : le pauvre Consul avec qui, dit-on, lors d'un mémorable souper de centième, Mlle W... de l'Olympia... Mais on dit tant de choses... Et, d'ailleurs, Consul en est mort !

LVI

Soleilland, homme politique

La peine de mort est une des questions responsables des plus grandes sottises susceptibles d'être dites par les gens doués de raison. L'affaire Soleilland vient de le prouver, une fois de plus, avec une surabondance incroyable.

Nous savions bien jusqu'à présent qu'une bonne action mérite l'indifférence, quand elle échappe au ridicule. Nous nous étions habitués à voir, dans les illustrés, le masque de l'assassin en vogue paraître à côté de la physionomie du savant, auteur d'une découverte récente et capable de contribuer au bonheur de ses semblables. Les

quotidiens pouvaient consacrer cinq lignes payées à la dernière exposition d'art et six colonnes gratuites au récit du viol de la veille, sans nous faire sortir du calme découragé dans lequel nous nous réfugions depuis des années — Cette fois-ci la mesure est comble.

Après avoir été saturés de détails sur le passé, le présent, l'avenir, l'anatomie, la garde-robe, les talents spéciaux et l'état moral (si j'ose ainsi parler) de Soleilland ; après avoir entendu les invectives féroces et souvent immondes de sa femme, qui oublia que ce triste monstre fut admis par elle comme amant et époux (et qu'un peu plus de réserve et de deuil n'est pas malséant en pareille occurrence,) nous avons assisté au spectacle grotesque et répugnant que voici : Des politiciens, toujours les mêmes, ne craignirent pas d'adopter le violateur comme argument. Ils montèrent sur les épaules du satyre pour couvrir d'injures le plus haut magistrat de la République. Parce que le Président Fallières, obéissant à sa conscience dont personne ne saurait être juge, et usant du droit le plus noble que lui confère incontestablement la Constitution, grâcia l'assassin de la petite Marthe, ces pamphlétaires le couvrirent d'outrages. (— Et je me demande si je rêve lorsque je lis des insanités de ce genre : « Ce vieux faiseur » d'anges n'opère pas lui-même. Quand ses com- » plices sont pris en flagrant délit, il les couvre

» de son droit de grâce et les fait envoyer, pour » la forme, dans une colonie pénitentiaire, après » leur « avoir assuré le pain de leurs vieux jours. » « Il se trouve ainsi le chef de la bande des viola- « teurs de fillettes. ») — Voilà où nous en sommes !... On comprendra que je ne m'abaisse pas à épiloguer sur de pareilles imbécillités, lorsque j'aurai remarqué que les partisans de la guillotine, fidèles en cela à leur passé, sont, pour la plupart, les défenseurs de la charité chrétienne ou de l'antisémitisme. C'est au nom de ces deux doctrines dont la douceur, la bonne foi et l'élévation d'idées nous furent prouvées par l'Inquisition et l'Affaire Dreyfus, pour ne prendre que deux exemples, que les grotesques en question injurièrent M. Fallières. Ils allèrent jusqu'à mêler sa fille à une polémique indigne. N'insistons pas. Il y a, d'une part, des infirmités incurables. D'autre part, les faux estropiés ne guérissent jamais : il faut bien vivre !

Si, pourtant, on voulait bien discuter cette question de la peine de mort, en faisant abstraction, pour une heure, de toutes les idées préconçues, en cessant de faire de l'esprit, en ne mêlant aucun élément étranger à la discussion, il me semble que l'on serait vite et unanimement d'accord. L'opinion publique ne doit pas intervenir. L'aveuglement et l'injustice de la foule sont des

truismes et le suffrage universel n'est que le meilleur des pis-aller.

La peine de mort ne peut invoquer qu'une excuse à son existence : la prétention de servir d'exemple. Il y a belle lurette que cette excuse est périmée. On l'a si bien compris que l'on a abattu la charpente sur laquelle, de tous temps, le couperet fut hissé. Je n'ai pas besoin de rappeler que l'échafaud devint une tribune, parfois, du haut de laquelle le condamné maudissait ses juges ou haranguait la Multitude. Je le fais pourtant pour citer ce trait caractéristique. Au temps où l'on guillotinait encore à la Roquette (et à quelles orgies cela donnait-il lieu dans les immeubles d'alentour !), un matin d'exécution, un gamin, au premier rang des assistants, attendit que la tête du supplicié roulât, sous un jet rouge, dans le panier, pour articuler à haute voix : — C'est que çà ? Eh ! ben, alors, c'est pas la peine de s'en priver !

Il ne « s'en priva pas », en effet. Quelques années plus tard, ce galopin mourait par les soins de Deibler, avec un sang-froid imperturbable et, glorieux d'une mauvaise gloire, il criait aux spectateurs son célèbre :

— N'avouez jamais !

Il se nommait Avinain.

La peine de mort n'a pas d'excuse. Cela suffit à la faire proscrire. — Ce n'est pas la peur de

l'autorité restaurée qui guérira la société malade. Et la déportation non plus ne fera pas, malgré son horreur, diminuer le nombre des assassins.

L'exécuteur qui, au nom de la société, chourinera clandestinement, comme un malfaiteur, les criminels, n'aura ni supprimé les vices des misérables, ni amélioré la situation des honnêtes gens. Il n'aura servi qu'à nous rendre honteux collectivement d'une *vengeance* sans utilité, mais non sans ignominie.

La question est plus haute. Je n'ignore pas que les concierges s'endorment plus facilement sur les études de Pierre Baudin, du docteur Toulouse ou de Paul Strauss que sur la prose d'Arthur Dupin ou de Maxime Villemer. Ce n'est pas une raison suffisante pour faire décréter que, seuls, le fait divers et le roman-feuilleton serviront à diriger l'humanité en marche. Nous reposons notre esprit sur des clichés et des doctrines toutes faites. Nous ne songeons pas une seconde, après la constatation d'un crime, que le monstre qui l'a commis est toujours l'addition de sa race et parfois le produit de son milieu. Mieux : nous établissons juridiquement des degrés dans le crime, et nous admettons, par exemple, que l'assassin qui découpe le cadavre qu'il vient de faire, en trente morceaux, est plus abject que son collègue qui se contente de recouvrir sa victime de matelas ou de

chiffons !... Nous tablons sur les effets sans vouloir rechercher les vraies causes.

Il faut, en vérité, pousser l'esprit de parti ou l'amour du lucre un peu bien loin pour oser injurier le premier citoyen français, parce qu'il ne veut pas répondre à l'assassinat par une mutilation inutile et féroce.

Mais le droit de grâce est insuffisant. La suppression de la guillotine, *en fait*, par la volonté et la hauteur d'idées de M. Fallières doit faire place à l'abolition officielle de la sinistre Veuve, conformément au vieux programme républicain, repris, d'ailleurs, depuis, par un grand nombre de collèges électoraux.

Jusqu'à ce jour, la société moderne reposait sur quatre assises léguées par le passé : le Prêtre qui leurrait la Masse encore insuffisamment instruite ; le Gendarme qui arrête ; le Magistrat qui juge et condamne ; le Bourreau qui exécute. Ces assises furent nécessaires jadis. Les générations travaillèrent à substituer à ces fondations ruinées par le temps des fondations nouvelles et qui dureront ce qu'elles doivent durer.

Le Prêtre n'est plus. Nous pouvons sans crainte supprimer le Bourreau. Plus tard, quand l'humanité sera meilleure, quand elle sera capable de justice et de bonté, nous pourrons démolir les deux autres.

Hélas ! ce n'est pas en faisant servir des appétits

et des instincts mauvais à des combinaisons politiques ou financières que nous verrons poindre l'aurore de sagesse et de liberté que nous attendons, au-dessus des batailles sociales.

Panem et circenses... Aujourd'hui Juvénal nous manque.

LVII

Le Nu au Théatre

J'ai pour M. Bérenger le respect dû aux vieillards qui tentèrent toute leur vie d'être utiles à leur pays. Cette déclaration va faire bondir notre grand Willette. Mais quelles injures vais-je m'attirer de la part des moralistes systématiques, (systématiques parce qu'ils ne réfléchissent jamais et pêchent leurs opinions au hasard dans le tas des idées reçues,) en ajoutant que la dernière plainte de M. Bérenger, contre *le nu au théâtre*, est parfaitement injuste et même ridicule ?... Je ne m'occupe, c'est un principe, que de ce que je connais bien : je déclare donc que c'est avec une violente surprise que nous avons vu convoquer par M. Leydet, juge d'instruction, une artiste de

l'*Olympia* et même l'exquise femme que des vedettes lumineuses baptisent à Paris : *la Belle Aymos*. Je connais Mlle Aymos depuis ses débuts et ne veux point cacher que je professe pour son talent de mime et de danseuse une admiration justifiée. De plus, cette charmante artiste (elle écrit agréablement) est l'une des très rares d'aujourd'hui qui puissent se permettre de rappeler, sans trop d'appréhension, que, grecques, elles sont compatriotes de Phryné. Elle a triomphé naguère dans le *Nirvana*, de Vérola et Richepin, aux côtés de de Max à l'Odéon ; elle a mené vers la centième, *Dans un Rêve*, pantomime de MM. Chassigneux et Estéban-Marti ; elle triomphera bientôt dans l'œuvre nouvelle du compositeur D. E. Inghelbrecht, avec une aisance égale à celle qui lui valut des acclamations l'autre jour, aux *Capucines*, dans la jolie revuette de Georges Montignac. C'est *Dans un Rêve* qui amena Mlle Aymos chez le juge d'instruction. A la générale de cette œuvre : succès prodigieux. Le vieux prince Galitzine oubliait ses rancunes, pourtant tenaces, contre Léonide Leblanc et applaudissait à tout rompre ; le Marquis de Barbentane agitait avec enthousiasme sa lorgnette et Willy, enchanté, déclarait en sortant : « Je n'ai jamais vu une beauté comparable alliée à une élégance et à une chasteté d'attitudes pareilles ». Ça n'a pas empêché M. Bérenger de rédiger, de chic et dans un style

un peu « zozo », sa plainte dans laquelle il déclare que des artistes, « dont rien ne masque l'entière nudité », évoluent presque sous les yeux du public. Rien n'est plus faux. Mlle Aymos, pour ne citer qu'elle, danse parmi des projections, derrière une toile métallique, à trente mètres du premier rang de fauteuils et elle apparaît, entre des nuées, dans les plis de longs voiles qu'elle manie avec art. De plus, comme sa collègue de l'Olympia, elle ne paraît jamais sans un triangle de soie rose sur lequel s'agrafe une ceinture d'orfèvrerie — sans un triangle de soie rose « servant à cacher sa nudité intime » pour employer le style d'un confrère (*Messidor*).

L'instant est propice ; il n'est pas inutile d'en finir avec cette irritante question : le nu est-il indécent ?

Je réponds non ! Et je m'explique. Il est probable que les farouches partisans du déshabillé, du maillot et autres hideurs, seraient de mon avis s'ils pouvaient rendre indépendant leur esprit et réfléchir pendant quelques minutes. Il faudrait d'abord ne pas faire de la morale une question religieuse. Il est curieux de constater, d'ailleurs, que tous les genres dramatiques furent introduits en France par des hommes d'église. La tragédie, par exemple, fut inventée par les Confrères de la Passion, sous Charles VI, et l'Opéra fut acclimaté chez nous par le cardinal Mazarin. Le corps de

ballet qui ne comprenait, à l'origine, que des hommes, n'admit la danseuse qu'en 1681, dans le *Triomphe de l'Amour*, de Lulli et Benserade. La Dauphine (cela se jouait à Saint-Germain) tenait un emploi dans ce ballet nouveau avec d'autres nobles princesses : Mlles de Conti, de Poitiers, de Sévigné (plus tard Mme de Grignan), la princesse de Guéménée, etc... Point de travestis alors : la robe de scène est longue, la taille est étroitement corsetée, les manches, serrées aux coudes, se terminent par de flottantes « engageantes » tombant autour de l'avant-bras. Il fallut une vraie révolution, 45 ans plus tard, pour que la Camargo pût substituer la robe courte à ce pesant attirail. Grimm raconte que pour ces mollets féminins, jansénistes et molinistes faillirent occasionner un schisme dangereux. Ce fut, en 1770, seulement, que la Saint Huberty, après Mlle Sallé, réussit à faire admettre pour jouer la *Didon*, de Piccini, un costume composé en Italie, par Moreau le-Jeune, d'après les chefs-d'œuvre classiques. Elle parut « en tunique de lin, avec des nattes sur les épaules, les jambes nues et les pieds chaussés de brodequins ». Le maillot — premier essai de *nu au théâtre* — fut inventé par le bonnetier de l'Opéra (il s'appelait Maillot, d'où le nom) vers 1798 et complété, d'ailleurs, par le *tutu*. Le Pape lui-même l'autorisa, mais, proscrivit le rose-chair pour lui substituer le bleu... céleste naturellement ! On se

souvient de l'énergique campagne qui fut faite en 1901 contre le tutu. On se souvient des admirables danses d'Isadora Duncan et des sensations d'art provoquées naguère par Magdelaine, modèle hypnotisé, chez Rodin. Tout cela nous dirigeait vers la nudité artistique. Nous y sommes. M. Bérenger ne peut rien contre cette évolution. Sous la Restauration, le public eut vite raison de l'ordonnance ministérielle de l'austère duc de La Rochefoucauld, remplaçant le maillot des danseuses par le pantalon large et flottant d'autrefois.

Que l'on veuille protéger l'art contre les entreprises d'amuseurs sans vergogne spéculant sur les bas instincts de l'humanité, soit. C'est très légitime. Mais la plainte de M. Bérenger tombe à faux. MM. de Cassagnac lui montraient le bon chemin pourtant. Que l'on sévisse contre le théâtre malsain, contre l'ordure qui submerge les scènes à bon marché de la banlieue et de la province, où la foule va prendre des leçons de dépravation, de cruauté, de grossièreté : c'est parfait et j'applaudis des deux mains. Que l'on épure le café-concert qui est devenu, *partout*, un mauvais lieu et où le succès ne va plus qu'aux scatologies: bravissimo !... Mais M. Bérenger tolère cela, comme il tolère les pornographies qui s'étalent à tous les kiosques et à tous les éventaires. C'est hideux, c'est infect, mais « ce n'est que de la polissonnerie, dit-on ! ». En vérité, c'est à croire que l'Art seul ne trouve

aucune grâce devant l'honorable sénateur. Il faut nous attendre à voir nos musées fermés au public, les nudités qui décorent nos squares descellées et renvoyées au Dépôt des Marbres, et qui sait ? les nus de nos grands artistes déshonorés d'écharpes peintes. Cela fut fait au moyen-âge pour le *Jugement dernier*, de Van Der Weyden (aujourd'hui à Beaune). Pourvu qu'on n'aille pas jusqu'à faire comparaître la Vénus de Milo devant M. Leydet !... En revanche, la *Ligue contre la licence des rues* ne tient pas compte des plaintes qui lui signalent des dangers réels. Quelques publications, dites populaires, étalent tous les jours et partout deux pages d'ensanglantements commentés, sous les yeux des enfants, des ouvriers, des alcooliques, entre les décolletés (ou les déculottés) suggestifs dont les étrangers viennent faire provision chez nous. Coups de couteau, assommades, assassinats, forfaits de toute nature saignent sur ces premières pages. Retroussis et légendes polissonnes sont dégoûtants mais moins dangereux. L'enseignement de l'amour frelaté vaut encore mieux que l'enseignement du crime. Je ne suis guère suspect de pudibonderie et l'audace ne m'effraie pas. Mais ayant conscience des différences existant entre un livre d'art rude et sincère et ces images et ces textes où la sottise le dispute à l'odieux, j'ai exprimé à plusieurs reprises (et mon « collabo » Poinsot avec moi) mon indignation à M. Bérenger.

Depuis peu, plusieurs industriels exploitent ce nouveau filon d'or. Or, la foule vit constamment dans une atmosphère de lutte et de meurtre. C'est à cette éducation redoutable que nous devons tant d'actes de sauvagerie. Chaque semaine, le plus récent et le plus immonde crime commis a les honneurs (!) de la première page. Cependant, M. Bérenger, dont l'activité est stupéfiante, persécute des artistes *qu'il ne connaît pas*, pour des spectacles *auxquels il n'a jamais assisté*, et se fie à des *on-dit de tout point inexacts*, alors que *depuis plus de deux ans* le nu artistique a conquis la scène. Encore, M. Bérenger laisse-t-il hors de cause tout ce qui n'est pas artistique. Les dégrafées qui, dans les revues où les concerts, profèrent des atrocités et paraissent dans des vestiges de costumes qui font dire aux spectateurs : « C'est aussi rigolo qu'au... ! », continuent à sévir en paix. Mlle Du Troulala, péripatéticienne qui sait se mettre en carte pour son amant, continue à remplir aux *Folies Bout-de Bois*, le rôle de « la 9e Petite Vache » sans qu'on l'inquiète. C'est de la *polissonnerie,* vous dis-je ! .. Mais Mlle Aymos, artiste reconnue, applaudie, qui a conscience de faire de l'art, du grand art, et d'être pour nous une statue vivante (dans un établissement où les dernières places coûtent 7 francs), se voit inculper *d'outrages à la pudeur !* C'est tout simplement odieux.

Comme me le disait Me de Moro Giafferi,

avocat de la Belle Aymos et de MM. de Cassagnac, si cette affaire était suivie *on serait en droit de regretter la Censure !* Certes ! Car nous sommes actuellement en plein *arbitraire*. On ne sait plus où l'on va. Si nos juges d'instruction n'étaient pas ce qu'ils sont, c'est-à-dire des gens de tact et de conscience, jamais, peut-être, l'occasion ne serait meilleure pour rappeler l'adage de droit cité par Cicéron : (*De officiis*) : *Summum jus, summa injuria.* J'estime, pour ma part, qu'il est immoral au-delà de toute expression de voir, dans nos dîners officiels, de vénérables dames offrir, avec trop de générosité, aux regards, des appas évoquant irrésistiblement des idées de gélatine ou de vieux fruits. Je ne veux pas suivre Rochefort dans ses violences, mais j'espère que M. Bérenger n'osera pas encourir la réprobation universelle en imposant le maillot ou le caleçon à Danaé !... On hésite entre l'indignation et le sarcasme quand on songe à ceci : Le Parquet *suivant d'office toutes les plaintes* de M. Bérenger, le juge d'instruction peut, s'il le veut, inculper les directeurs des théâtres intéressés et leur faire infliger six mois de prison... Peut-être — ô ironie ! — avec le bénéfice de la Loi Bérenger !... Six mois ! On ne « sale » pas plus l'ignoble exhibitionniste ou le satyre qui ne put arriver à ses fins ou celui qui sait nier !

Voilà où nous en sommes ! Il est lamentable qu'une institution aussi nécessaire, aussi respec-

table, dans son principe, que la *Ligue contre la Licence des rues* compromette son œuvre et peut-être son existence par des sottises, des inconséquences, des maladresses du genre de celle-ci... Bien des entreprises nobles s'offrent, pourtant, à elle et auxquelles tout le monde applaudirait. Seulement voilà : nous sommes encore intoxiqués d'un certain traditionalisme, au point de considérer la femme comme un être impur et de n'oser pas regarder la beauté en face, dans sa chaste et majestueuse et magnifique simplicité. Quand donc cesserons-nous de ne penser qu'avec l'esprit des autres et de n'avoir que l'opinion irraisonnée du plus grand nombre ? Qu'on n'aille pas dire que je suis de l'école de Pierre Louys. J'admire Louys, certes ! Mais je préfère à ses leçons celles de la Nature. La Nature fait les hommes simples et sains. Soumettons-nous obstinément à elle. Cessez, M. Bérenger, de jouer le rôle ingrat de l'hypocrite qui veut faire voiler « ce sein qu'il ne saurait voir ». Avant de sévir, renseignez-vous. Ayant vu *vous-même*, votre esprit d'équité vous dictera votre conduite. Et cela vous évitera, par surcroît, de nous infliger une littérature un peu attristante, de nous parler de « scènes de Bas-Empire » et de vouloir (même judiciairement !) « aiguiller dans une voie plus saine l'évolution morale du pays ». Vraiment, Monsieur le Sénateur, cette dernière idée prête à sourire — moins que votre mode

d'expression (un peu bien... oratoire) toutefois !... Sévissez contre les dames qui sont trop persuadées qu'on arrive à tout quand on a assez *d'entrejambes*. Et laissez en paix les artistes sincères qui savent préférer l'Art au Cochon !

LVIII

E. Ertz

Nous ignorons trop, en France, les grands artistes étrangers, même ceux qui habitent ou qui exposent chez nous. En particulier, nous considérons trop l'Amérique comme un pays en état d'infériorité artistique. L'Amérique ne mériterait pas ce dédain, même si elle n'avait produit, hormis ses paysagistes qu'il faut classer sur le même rang que les meilleurs des nôtres, que deux artistes : Hawkins, l'auteur de ces admirables portraits de Séverine et de Pelletan, que tout le monde connaît, et Ertz, qui expose chez Georges Petit, à la *Société des Aquarellistes*, à côté des Doigneau, des Robbe, des Rossert, des Lemordant et aussi, hélas ! des Lalauze, un *Hercule luttant avec Neptune*, daté des grottes de Capri ; une *Porteuse d'eau espagnole*,

exécuté à Tolède, et un *Paysan italien*, en plein soleil, qui, en trois notes différentes, suffiraient à affirmer le talent de M. Ertz — si, depuis longtemps, la *Société des Arts*, la *Société Royale de Londres* et la *Société des Artistes de Philadelphie* n'avaient, après les Salons français, donné à cet artiste la notoriété à laquelle il a droit.

Aussi bien, si je prends texte de l'œuvre de M. Ertz, c'est moins pour l'analyser que pour déduire de la vie de cet homme une leçon profitable aux artistes français. — Aux dernières nouvelles, Ertz, ayant quitté sa retraite de Pollpero, résidait dans son cottage de Yealmpton, dans le Comté de Devon, à la lisière du Pays de Cornouailles, à proximité de cette incomparable *funny coast*, dont les Londonniens raffolent comme les Français raffolent de la Riviera. Il vivait là, parmi la splendeur paisible des eaux bordées de pins convulsionnaires dont le crépuscule ensanglante les fûts rosés, il vivait là, *en art*... Il est peu probable que M. Ertz demeurera dans ce site. Son passé de voyages incessants, son goût du renouvellement, par crainte de faire «du commerce», proclament que lorsqu'il aura fixé toutes les splendeurs du pays d'Yealmpton, il le quittera comme il a quitté Capri, Tolède, Nice et Pollpero.

Les artistes d'ici sont rarement des voyageurs de cette envergure. Dès qu'ils ont obtenu leurs premiers succès, ils obéissent au public. La popu-

lation française est classificatrice plus que toute autre. Elle condamne Roybet à exécuter des soudards et des gentilshommes à perpétuité. Elle ne conçoit pas le talent de feu Henner autrement que sous la forme d'un profil pâle auréolé de cheveux roux. Joseph Bail astiquera des cuivres jusqu'à sa mort, et il est interdit à Helleu de faire autre chose que des pointes-sèches ; notre grand Chéret, malgré tout et malgré lui peut-être, restera le délicieux décorateur que tout le monde admire. Je dis que cet exclusivisme est mauvais pour l'art et pour les artistes. Certes les spécialisations font atteindre plus tôt la notoriété. Mais le succès de Ertz prouve qu'elle vient tout de même. Et si elle se fait attendre, elle est plus durable et meilleure.

... J'apprends que le grand artiste américain arrivera en France bientôt. Il se rendra à Nice, d'abord, puis il se fixera aux Martigues — Martigues, adorable pays, plus responsable, certes, que la reine de l'Adriatique de toutes les lumineuses toiles du bon Ziem !... Ziem, doge de Venise, seigneur des Martigues et roi de Beaune !...

LIX

Les « essayeurs »

J'ai présenté aux Parisiens, en deux petites causeries faites au *Théâtre des Arts*, un nouveau cercle théâtral qui, du premier coup, paraît devoir dépasser en importance et en intérêt tous les autres. C. Le Senne, Emile Faguet, Adolphe Brisson, trente autres, consacrèrent à sa première manifestation publique de très longs et très bienveillants articles ou feuilletons. Les trois œuvres inscrites au programme méritaient, d'ailleurs, un semblable accueil. Je ne veux analyser ni le *Ricochet* de M. Pascal Bonetti, ni le *Voyage de la Comédienne* de M. Fernand Rivet (Jane Rabuteau y fut exquise), ni l'habile, et puissant, et profond *Clapotin* (triomphe de Duquesne) de MM. A. Gandrey et Henri Clerc. Il me paraît plus intéressant de signaler l'originalité de ce Cercle... Que sont les *Essayeurs* ? Des jeunes, de vrais jeunes, ce qui n'est pas commun dans un temps où tous les *jeunes maîtres* teignent leurs chevelures grises depuis longtemps. De vrais jeunes d'abord. De vrais indépendants ensuite ; et je ne sais laquelle de ces deux qualités, l'indépendance et la jeunesse, est plus rare que l'autre. Car la situation sociale de l'homme de lettres est assez semblable à celle du

chien. Lorsqu'ils n'ont pas de maître, ces deux mammifères doivent rester dans la rue. Il y a des exceptions... qui confirment cette règle ! Enfin, ce groupe n'est pas composé d'éléments possédant une discipline mentale identique. *Les Essayeurs* n'admettent pas les caporaux. J'ai trouvé, parmi eux, des écrivains franchement sociaux comme M.-C. Poinsot, des poètes pratiquant la théorie de l'art pour l'art, des instinctifs comme l'exquise Jeanne Dortzal, des spécialistes-nés du théâtre de la terreur comme M. Emile Bruel, des psychologues comme Clerc et Gandrey (et ceux-ci sont de premier ordre), des naturiens comme Georges Verdène — toute la lyre, quoi ! même des opportunistes universels comme M. Pascal Bonetti. Tant d'autres : Rameil, Georges Walder, etc.

D'ailleurs leur président, mon charmant ami Jules Bois, ne synthétise-t-il pas tout cela par la souplesse de son talent, la diversité de ses efforts, sa variété d'attitudes littéraires et sa prodigieuse faculté d'assimilation ? Donc, *Les Essayeurs* sont un groupe, et non pas une école. On a toujours, plus ou moins, fondé une école littéraire dans la vie, au temps où l'on rêvait de s'évader du collège, pour conquérir l'univers après avoir réformé le monde, au temps où l'on se campait encore fièrement devant le vieil Institut pour lui crier avec l'ardeur dont on bouillonne à seize ans : « Et maintenant, à nous deux ! » Il faut savoir gré aux *Essayeurs*

de ne pas se conduire comme de petits enfants. Leur organisation simple et souple m'apparaît non seulement comme viable, mais encore comme susceptible d'être féconde en bons résultats. Les unités qu'elle régit conserveront intégralement leur personnalité, leur tempérament propre. Elles ne trouveront dans cette union qu'une émulation salutaire et qu'une facilité de plus pour se faire jouer, — ce qui, personne ne l'ignore, n'est pas toujours extrêmement aisé. Et pourtant, jamais les auteurs dramatiques ne furent si nombreux que de nos jours. Le vrai public s'imagine difficilement combien la fièvre noire sévit. Les éventaires des libraires ont leur éloquence. Les couvertures vert espérance ou jaune serin, illustrées de petites femmes, y déferlent en flots immenses. Tant de fous s'imaginent qu'ils étancheront leur soif de réclame en s'abreuvant d'encre Lorilleux ; tant de belles dames espèrent qu'elles guériront leurs névroses en crispant leurs jolis doigts sur l'ivoire d'un porte-plume coûteux ; tant *d'appétits* se prennent pour des *tempéraments*, en peinture, en littérature, en art théâtral ! Etre Auteur Dramatique !... Il serait puéril de croire que pour être auteur dramatique il soit nécessaire de faire jouer des pièces de théâtre. Cette carrière est l'une de celles qui (dans notre organisation sociale actuelle, où le galon, le parchemin et la camaraderie jouent un rôle aussi important que naguère) soient encore

ouvertes à tout le monde. Et, non seulement il n'est pas nécessaire de faire jouer des pièces de théâtre pour être auteur dramatique, mais encore, il n'est pas indispensable de les écrire. Vous pouvez lire fréquemment dans le *Courrier des Théâtres* de tous nos quotidiens un écho rédigé à peu près ainsi : « M. Joseph de Saint-Ampapaoustal vient d'achever *Le Divorce du Curé d'Achères*, drame à grand spectacle en 5 actes et 13 tableaux, qu'il destine à une des principales scènes des Boulevards... » Et vous attendez vainement la première de cette œuvre sensationnelle. Ce qui peut vous arriver de mieux, si cette pièce vous intéresse, c'est, en passant à Charonne ou à Montparnasse, de voir (7 ou 8 ans après l'insertion de la petite note en question), *Le Divorce du Curé d'Achères* affiché aux *Variétés Bobino* ou sur les murs nitreux de la *Folie Saint-Antoine*. Si vous avez, en plus, la bonne fortune de rencontrer M. de Saint-Ampapaoustal, lui-même, cet aimable auteur vous expliquera qu'il est au comble de ses vœux, puisque son œuvre est représentée où il voulait. M. de Saint-Ampapaoustal ne fait pas partie des *Essayeurs*. *Les Essayeurs* travaillent. *Les Essayeurs* s'essaient. Ils sont convaincus que le monde ne commence pas avec eux ; c'est méritoire pour les jeunes ! Ils ont conscience de la valeur de leurs aînés et ils les respectent. Ils ne démolissent rien, ni personne. Ils ont assez vécu, déjà, pour savoir que si des

gloires se construisent comme des maisons de rapport à coups de portefeuille, ou se lancent comme on lance des spécialités pharmaceutiques, la majorité des *arrivés* d'aujourd'hui a mérité plutôt dix fois qu'une la notoriété. Au lieu de trouver de l'amertume dans les succès des autres, ils y découvrent un encouragement. D'autres avant eux, donc, connurent l'obscurité et souvent la misère ! — la misère du jeune homme venu à Paris pour faire de l'art, de la littérature ou du théâtre. Pourquoi donc ceux-ci n'auraient-ils pas eur tour ? Rien d'étonnant à ce que les jeunes s'unissent comme ils viennent de le faire... Et il me semble que jamais on ne leur prodiguera trop d'encouragements. Ils représentent l'art de tout à l'heure. M. André Beaunier, qui est payé pour le savoir, a écrit que la génération qui précède la nôtre ne fut pas « prodigieusement sublime ». Est-ce à dire que celle-ci le sera ? Est-ce à dire que *Les Essayeurs* atteindront à la sublimité, au sens romantique du mot ? Je ne sais pas. Mais je ne crois pas. Le frisson épique ne nous secoue plus guère. L'héroïsme, pourtant, ne nous a pas quitté — mais il a évolué, et, comme la littérature, qui évolue de la couleur à la nuance, il a changé de forme, de moyen d'expression. L'héroïsme, le sublime ne nous quitteront pas, car la Royauté de la Douleur sur l'Humanité n'est pas de celles qu'on détruit. Les héros d'Henry Bataille et même

ceux de Sacha Guitry (si je cite Guitry, c'est que ses personnages sont plus solidement humains qu'on ne croit en général) sont tout aussi héroïques que leurs ancêtres. Ils le sont autrement, moins scéniquement, mais plus sciemment. Ils sourient là où leurs anciens rugissaient. Et ce que je dis pour Bataille et Guitry, je puis le dire pour Coolus, pour Tristan Bernard, pour vingt autres. Il n'y a plus qu'un romantique au théâtre, un romantique qui est à Victor Hugo ce que l'Ambigu est à la Comédie-Française : c'est M. Henry Bernstein. Nous allons vers un autre art que celui-là. Est-ce un mal ? Peut-être. Est-ce un bien ? Je le crois, pour ma part. En tout cas, c'est un fait.

Je ne veux pas me lancer dans de longues considérations sur les tendances du théâtre contemporain. Il faut pourtant que je signale une quatrième singularité des *Essayeurs*. — *Les Essayeurs* sont *désintéressés* : ils abandonnent le bénéfice légitime de leur travail à une œuvre théâtrale, jeune comme leur groupe, et comme eux généreuse. Cette œuvre est le *Vestiaire des Théâtres*, fondé par Mme Yvette Guilbert. *Les Essayeurs* veulent faire de belles œuvres et aussi de bonnes œuvres. On ne saurait trop les louer. Ce fut l'avis du public choisi qui les acclama. Tout Paris souhaitait aux *Essayeurs* le succès qu'ils méritent. Et l'admirable Jean Richepin tenait à venir féliciter les auteurs joués ce

jour-là. Ce fut un succès. Je ne regrette pas d'avoir accepté d'être le « lever de rideau » des *Essayeurs*.

LX

Le Régionalisme littéraire

Il y a quelques années, au cours d'un discours prononcé à Paris, lors de l'assemblée constitutive de la *Société des Ecrivains Régionaux*, je disais de la décentralisation littéraire et artistique : « Evidemment c'est un rêve. J'entends déjà les protestations de ceux des régionalistes qui demeurent en province (car on peut chanter excellemment son Béarn ou sa Bourgogne et habiter, d'ordinaire, rue des Abbesses ou Place Saint-André-des-Arts !) Les décentralisateurs de Paris sont convaincus de ce que je dis. La capitale les a fait assez souffrir, elle leur a suffisamment dévoré d'illusions pour qu'ils ne doutent pas. Les autres se sont heurtés aux mesquineries du terroir, à la sottise parfois gigantesque de quelques-uns de leurs concitoyens. Ils ont de la rancune contre ces derniers. Les vrais forts dédaignent la rancune. La décentralisation,

comme toutes les grandes causes, nécessite un apostolat. (Charles-Brun, Johannès Plantadis, André Mellerio, Paul Graziani, de Beaurepaire-Froment, Michel Epuy, Sébastien-Charles Leconte, et divers autres en savent quelque chose). Et elle présente ceci d'encourageant — on peut me croire car « j'y suis allé voir » — « que des essais isolés réussissent un peu partout ». — Quand on pense qu'en 1900, date de la fondation de notre *Fédération régionaliste française*, la vie littéraire hors de Paris était à peu près nulle, il est consolant de jeter aujourd'hui un coup d'œil général sur les forces régionalistes, éparses, mais ne s'ignorant déjà plus, qui naquirent et se développent avec rapidité sur notre territoire. (Cela vérifie ma prédiction d'antan : le régionalisme littéraire peut et doit devancer et préparer les autres). L'armée des littérateurs régionalistes est déjà très nombreuse. Je ferai un petit tour de France et sans avoir la prétention de nommer tous les soldats avec tous leurs états de service, je crois pouvoir citer ici, pêle-mêle, à peu près tous les chefs de file, et souvent même leurs œuvres principales. Je conclurai brièvement ensuite. — Voici :

ANJOU : A.-J. Verrier et René Onillon, auteurs du formidable *Glossaire étymologique et historique des patois et des parlers de l'Anjou ;* G. Carantec ; René Bazin, de l'Académie Française (*La Terre qui meurt, Donatienne, En Province,* etc.) ;

PAUL PIONIS (*A la volée*, *Pierre la Revanche*, *les Coiffes Angevines*) ; EUGÈNE ROUSSEL (*Rires et Noises*) ; XAVIER DE LA PERRAUDIÈRE ; MARC LECLERC ; ALPHONSE MÉTÉRIÉ ; R. N. RAIMBAULT, etc.

ARDENNAIS : ANDRÉ FAGE ; ANDRÉ DONNAY, excellent philologue ; JULES MAZÉ, le Paul Arène de l'Ardenne (*Les étapes héroïques*, *Coin de province*, *la Chanson du passé*) ; LUCIEN HUBERT, député (*Rimes d'amour et d'épée*, *Heures folles*) ; GEORGE DELAW, dessinateur célèbre et poète exquis ; TRISTAN DE PYÈGNE, EMILE ANTOINE, chansonnier ; VARÈDE ; GASTON DOGUIN ; ARTHUR CHUQUET, professeur au Collège de France (*Le Général Chanzy*, *la Guerre de 1870-71*, etc.) ; ALBERT MEYRAC, directeur du *Petit Ardennais* (*Villes et villages des Ardennes*, etc.) ; ELISÉE DE MONTAGNAC (*les Ardennes illustrées*) ; TH. RENAULD.

ARTOIS ET BOULONNAIS : DAVID ; CHARLES LAMY (*Passe-Timps Kimberlot*) ; P. A. MASSY (*Au pays des Carillons*, *Loin des Cités*) ; HENRI POTEZ (*Une Idylle en Flandre*, *Le Puy de l'Assomption*, etc.) ; JULES MOUSSERON, le poète mineur (*Croquis au charbon*, *Fleurs d'en bas*) ; ALBERT LANTOINE, (*Les Mascouillat*, *La Caserne*, etc.) ; SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE, président de la *Société des Ecrivains régionaux* (*Le Bouclier d'Arès*, *L'esprit qui passe*, etc.) ; HENRI MALO, (*Au temps des Châtelaines*, *la Folle aventure*, etc.) ; EMILE LANGLADE ; J. BRETON.

AUNIS ET SAINTONGE : PIERRE ARDOUIN, (*Les Glaneuses*, *Reflets et murmures*) ; GEORGES GOURDON, (*Les Villageoises*) ; MARTIAL BESSON, (*Les voix du cœur*, *Poèmes sincères*) ; DE RICHEMOND ; COUNEAU ; P. FLEURY ; E. EMERY-DESBROUSSES.

AUVERGNE : ARSÈNE VERMENOUZE (*Flour de Brousso, En plein vent,* etc.) ; EMMANUEL DES ESSARTS ; JEAN AJALBERT, (*L'Auvergne, Veillées d'Auvergne* etc.) ; A. LIÉBY ; CHARLES FRANHOR.

BÉARN ET PAYS BASQUE : FRANCIS JAMMES, (*Clara d'Ellébeuse, Le Deuil des Primevères,* etc.) ; SIMIN PALAY (*Berceis de Youenesse, Lou Franchiman*) ; AUGUSTE BRUN ; PIERRE HARISPE, (*Les Convulsions sociales,* etc.)

BERRY : HUGUES LAPAIRE, (*L'épervier, Le Fardeau, Au vent de Galerne*) ; GABRIEL NIGOND, (*Les contes de la Limousine, La Perdrix et Colette* etc.) ; LAURIAN TOURAINE ; LOUIS HERVELON, (*Le long des Sentes*) ; EDMOND PORÉE, (*Poésies*) ; EDOUARD JOUIN, (*Chants du Berry*) ; JACQUES DES GACHONS ; JOSEPH AGEORGES ; H. DE LAGUÉRENNE ; FERRAGU ; HENRI BACHELIN ; STÉFANE-POL ; EUGÈNE HUBERT ; DÉCOURTEIX-TURQUET ; DÉTHARÉ ; BOULÉ.

BOURGOGNE : HIPPOLYTE BUFFENOIR ; LUCIEN PATÉ ; (*Poèmes de Bourgogne, Le sol sacré*) ; FRANÇOIS FERTIAULT (*Le cher petit pays*) ; JACQUES MEURIOT (de Solonges, près Arnay-le-Duc) ; ENTHYL D'AVOSS (*Symphorien de Vranges*) ; G. GASSER ; CHARLES MARIOTTE, (d'Autun) ; J. LE VERNOIS ; PAUL NAVORET ; Mme J. COMBOULOT ; L. MATHÉ ; MARCEL MARTINET ; GEORGES SALOMON ; RENÉ LEREUIL.

BRESSE : PHILIBERT LE DUC.

BRETAGNE : JAFFRENNOU-TALDIR, Dr du journal *Ar Bobl*, (*An Delen dir, Chansons Bretonnes,*

Barzaz Taldir) ; EDOUARD BEAUFILS (*les Chrysanthèmes, les Houles*) ; THÉODORE BOTREL ; LOUIS TIERCELIN, Dr de *l'Hermine* (*Le Sacrement de Judas*, *Bretons de Lettres*) ; YVES BERTHOU (*La Lande fleurie, Cœur Breton*) ; DOMINIQUE CAILLÉ (*Elisa Mercœur, le Château de Nantes*) ; O. DE GOURCUFF ; ANATOLE LE BRAZ (*Au Pays des Pardons*, *La Terre du Passé*, etc.) ; CHARLES LE GOFFIC (*Le Crucifié de Kéraliès*, *Morgane*, etc.) ; JEAN PLÉMEUR (*Armor*, *La Barque*, *Reflets*, etc.) ; PAUL SÉBILLOT (*La Mer Fleurie*, *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, etc.) ; RAOUL DE LA GRASSERIE ; V. DE TORÇAY (*Les Virginales*) ; JEAN-BAPTISTE ILLIO (*les Deux Voix*) ; JOS PARKER (*Sous les Chênes, Brume et Soleil*) ; MADELEINE DESROSEAUX ; RENÉ SAÏB ; YANN RUMENGOL ; PIERRE HERVELIN ; LOUIS BOIVIN ; R. BUNEL ; F. VALLÉE ; J. LOTH, doyen de la Faculté de Rennes ; LE MARQUIS DE BELLEVUE ; LUDOVIC GARNICA DE LA CRUZ ; LOUIS LE LASSEUR DE RANZAY ; CHR. DE WISMES (*La Chanson du Pays*) ; JACQUES POHIER ; EVA JOUAN ; G. LE BARBIER DE PRADUN ; A. HAMON ; le Marquis DE L'ESTOURBEILLON ; J. ANGOT ; DE JUBAINVILLE ; H. D'ARBOIS ; J. CHOLEAU ; P. HÉMON ; CLAUDE-MARIE LE PRAT ; E. ERNAULT ; RENÉ KERVILER ; A. DE LABORDERIE ; F. M. LUZEL ; GEORGES DOTTIN ; EUGÈNE HERPIN ; SULLIAN COLLIN ; LOUIS GIBLAT ; MARIE ALLO ; RENÉ DE LAIGNE, L'ABBÉ COGNEC, etc., etc.

CHAMPAGNE : JEAN-RENÉ AUBERT ; ARMAND BOURGEOIS : LOUIS DUMONT (*De l'Ombre et du Silence*, *La Louve*, etc.) ; MAURICE DELIGNY ; ALEXANDRE GOICHON ; GABRIEL FRETEY ; Mme CHARLES ROYER ; ROGER DUGUET (*La Folie-Mauroy*, etc.) ; ANTONIN BARATIER ; L.-B. RIOMET ; DANIEL CALDINE ; FERNAND CLERGET, JOSÉ SÉACHE, etc.

DAUPHINÉ : O. Billaz, Maurice Faure, sénateur ; l'abbé Louis Montié (*Lou Rose*) ; Pierre Dévoluy ; Léon Barracand (*Les Romans Dauphinois*) ; Maurice Champavier (de Crest) ; Michel Epuy (*Le Roman de Jésus, Le sentiment dans la Nature*, etc.) ; Zénon et Louis Fière ; Morice Viel (*Au bord du Jabron*), Alexandre Michel ; Charles Vellay ; Eugène Dreveton ; René des Pomeys.

FLANDRE : Auguste Angellier (*le Chemin des Saisons*) ; Emile Lante (*Les Emotions modernes*) ; A. M. Gossez ; Maxime Lecomte ; Edmond Blanguernon (*l'Ombre Ardente*) ; Léon Bocquet, Dr du *Beffroi* ; Auguste Dorchain (*La Jeunesse Pensive*, etc.) ; René-Mary Clerfeyt ; Florian-Parmentier (*Entre la Vie et le Rêve*, etc.) ; André Guerre ; Médéric Dufour ; Floris Delattre ; Raymond Le Sage ; A. Capon (*Poèmes de Flandre*) ; Emile Lesueur de Moriamé ; Georges Houbron ; A. Prouvost ; Paul Duthoit ; Janssoone ; Grimonprez ; Watteuw ; Hollain ; Peters Hammer ; René Le Cholleux, Directeur de la *Revue Septentrionale* ; Jean Ott ; Albert Croquez ; Charles Clarisse ; Albert Acremant ; P. M. Gahisto (*Pages Rustiques*) ; Victor Jeanroy-Félix ; Emile Hornez ; J. Mas de Brieuc ; V. Lemoigne ; Joseph Piersont ; Ernest Laut ; Antoine Carlier ; R. d'Hugheer ; Mme Poncelez-Dronsart.

PAYS DE FOIX : Raoul Lafagette (*Les Chants d'un Montagnard, les Pics et les Vallées*) ; Prosper Estieu ; Albert Tournier (*Des Alpes aux Pyrénées*).

FRANCHE-COMTÉ : Charles Grandmougin (*La Vouivre, les Contes Francs-Comtois*) ; Frédé-

RIC BATAILLE ; MAURICE MOREL ; CHARLES BEAUQUIER, député ; LOUIS PERGAUD ; EDOUARD GRENIER ; MARIE DAUGUET ; RICHARD CHEVASSUS ; LÉON DEUBEL (*La Lumière Natale*).

GASCOGNE ET AGÉNOIS : EMMANUEL DELBOUSQUET (*Le Mazareilh, l'Ecarteur*, etc.) ; PHILADELPHE DE GERDE ; ARMAND PRAVIEL ; MARC VARENNE (*La Source Claire*) ; PAUL MARYLLIS ; VALMY-BAYSSE ; BOYER D'AGEN (*Le Pays Natal*) ; Mlle BERTHE DE PUYBUSQUE (*Pascalette*) ; Mme ELODIE GIBERT (*Niyrlhinn*) ; REMY COUZINET (*Rémo*).

ILE DE FRANCE : (Yveline, Hurepoix, Pincerais, etc.) ; PIERRE LELONG (*Au pays des Grenouilles bleues*) ; A. DOUCHIN (de Rambouillet) ; ALBERT MÉRAT ; M C. POINSOT (*Les Minutes profondes*, *Littérature sociale*, etc.) ; P. GAUTHIEZ ; EMILE DODILLON ; CH. FORTEAU ; A. ROBIDA ; MARTINE ; GABRIEL HUSSON ; LOUIS DENISE ; GEORGES DENOINVILLE ; RENÉ DELAPORTE ; GASTON MATHEY ; LÉON DELONCLE, etc.

LANGUEDOC : FÉLICIEN COURT ; ANDRÉ MAGRE (*Poèmes de la Solitude*) ; MAURICE MAGRE (*La Chanson des Hommes*, *La Conquête des Femmes*, etc.) ; JEAN VIOLIS (*L'Emoi, Monsieur le principal*) ; FRANÇOIS PÉRILHOU ; MARC LAFARGUE ; ROGER FRÊNE ; HENRY BEAUQUIER ; L. DAUPHIN ; ERNEST GAUBERT ; PIERRE HORTALA ; PAUL-HUBERT (*Les Horizons d'Or, Au cœur ardent de la Cité*) ; MARIUS LABARRE ; R. LIZOP ; MAFFRE DE BEAUGÉ ; J.-CHARLES BRUN, délégué général de la *Fédération régionaliste Française* ; CÉLESTIN PONTIER ; ARNAVIELLE ; PAUL REDONNEL ; XAVIER DE RICARD ; HENRY RIGAL (*Mounette*) ; FERNAND RIVET (*La Servitude*) ; TOUNY-LÉRYS ; ANDRÉ TUDESQ

(*Les Magots d'Occident*) ; JOSEPH LOUBET ; ACHILLE ROUQUET ; J.-R. DE BROUSSE (*Lo Corn de Roland*, etc.) ; J. DE LAHONDÈS (*La Métropole de Saint-Etienne*) ; HENRI RACHOU ; ALEXANDRE COUTET ; LOUIS THÉRON DE MONTAUGÉ (*La Terre qui chante*) ; LOUIS SICRE ; MAX THÉRON ; LOUIS BÉCHET ; LÉON SOULIÉ ; CLÉMENT RIGAL ; ARMAND PRAVIEL ; LÉOPOLD GROS.

LIMOUSIN : ALEXIS JAUBERT ; MARCEL TINAYRE (*La Maison du Péché*, etc.) ; JEAN NESMY ; EDOUARD MICHAUD ; JOSEPH ROUX ; SERNIN SANTY ; PIERRE VERLHAC et HENRI MONJAUZE ; EUSÈBE BOMBAL ; FERNAND VIALLE ; GEORGES CLAVAUD ; JOHANNÈS PLANTADIS ; L. DE NUSSAC ; Dr CHARBONNIER ; A.-C. LAVAUZELLE ; MARCEL MIELVAQUE ; ALFRED MERPILLAT ; ALEXIS PATRAUD ; STANISLAS SURUN ; JEAN REBIER.

LORRAINE : HENRI POINCARRÉ, ALFRED MÉZIÈRES ; RENÉ D'AVRIL ; EMILE HINZELIN ; HENRI AIMÉ ; GABRIEL CUNCHE ; MAURICE POTTECHER, directeur du *Théâtre de Bussang* ; PAUL BRIQUEL ; Mme E. ROY ; RENÉ PERROUD (*Autour de mon clocher*) ; DÉSIRÉ FERRY ; L. MARIN, député ; JACQUES NAYRAL (*Le miracle de Courteville*) ; GEORGES GARNIER ; EMILE MOSELLY ; EMILE DARNAVILLE ; CHARLES VANAZZI ; CLAUTEAUX ; PAUL SIMONNET ; CHARLES HENRION ; CHARLES GUÉRIN ; LÉON TONNELIER ; SILVERCRUYS ; FERNAND BALDEUNE ; EDGAR REYLE ; CHARLES SADOUL, etc.

LYONNAIS ET FOREZ : Mme JEAN BACH-SISLEY ; PETRUS DUREL ; E. VINGTRINIER (*Le Lyon de nos pères*) ; AUGUSTE BLETON ; ANTONIN LUGNIER ; LÉON CLÉDAT ; ANTOINE SABATIER ; JOSÉ DE BÉRYS ; GABRIEL SARRAZIN ; J.-F. GONON ; J.

FOURNIER-LEFORT ; DANIEL SIVET ; G. DE FUSTY ; RENÉ GONNARD ; LOUIS RAYMOND ; JOANNY BRICAUD ; DAVID CIGALIER ; L.-R. BARNOUIN ; FRÉDÉRIC GUNTHER ; LOUIS SIGAUD ; PAUL MARIÉTON ; ANTOINE DUPORT.

NIVERNAIS ET BOURBONNAIS : ACHILLE MILLIEN, Directeur de la *Revue du Nivernais* (*Aux champs et au Foyer, La Moisson*, etc.) ; L'ABBÉ FÉLIX CHAVENTON ; L.-M. POUSSEREAU (*Histoire de Decizes et de ses environs*, etc.) ; EMILE GUILLAUMIN (*La Vie d'un simple, Rose et sa « Parisienne »*, etc.) ; JOSEPH SERRE ; M. LANGLOIS ; L. GRÉGOIRE, etc.

NORMANDIE : HENRI BEAUCLAIR ; BOISSIÈRE ; BEUVE ; LÉON BERTHAUT ; RENÉ LE CŒUR, HENRY ROMANICHEL ; LUCIE DELARUE-MARDRUS (*Horizons, la Dame de Proue*, etc.) ; CH.-TH. FÉRET (*La Normandie exaltée, Du Bidet au Pégase*, etc.) ; PAUL HAREL ; L. HAUGMARD ; LE SIEUTRE ; EDWARD MONTIER ; GASTON DE RAISMES ; ACHILLE PAYSANT ; G. THOURET (*Mon Ame*) ; GUY DE LOURCADE (*La Bride sur le cou*) ; LÉO DE KERVILLE (de Fécamp) ; JEAN REVEL ; GEORGES TIS ; DANIEL DE VENANCOURT ; ROBERT DE LA VILLEHERVÉ, Dr de *la Province* ; OCTAVE ENCOIGNARD ; PAUL LABBÉ (*Le Sentier Fleuri*) ; JULES GENTIL ; JACQUES HÉBERTOT ; GUSTAVE LEROY ; ALEXANDRE ADAM ; F. SCHALCK DE LA FAVERIE ; CH. LETRÉSOR ; F. A. YARD ; J. VAUTIER ; JEAN BERTOT ; EDMOND GROULT ; J. SOUDAN DE PIERREFITTE ; LÉON MOINE ; JEAN POUJADE ; LOUIS JULES HILLY ; GASTON VERDIER ; MAURICE DEDESSUSLAMARRE ; ROGER ALLARD ; ANDRÉ GOHÉ ; VALÉRY POUILLAT ; ALBERT RENÉ ; JULES HEUZEY ; ETIENNE SOUCHON ; DE VORTI ; COLETTE YVER, etc.

PÉRIGORD : Henri Cellerier ; Maurice Vitrac, historien ; Cubélier de Beynac ; M. Féaux ; Jean Alfred de Tarde (*Hors la vie*) ; Georges Margat ; A. René Berton-Gadaud ; Robert Benoit (*Les Bigoudis*) ; Camille Chabaneau (*Grammaire limousine, Biographies des Troubadours*, etc.); René Lavaud ; A. Dujarric-Descombes ; Louis Simon ; Georges Bussière ; J. Daniel ; Emile Labroue ; G. de Gandillac ; L. Baillet.

PICARDIE : Philéas Lebesgue (*Aux fenêtres de France, l'Au-delà des Grammaires*, etc) ; G.-H. Quignon ; Paul Maison ; Ernest Prarond (*La Ligue à Abbeville, A la chute du jour*, etc.) ; Paul Eudel ; Marius Touron ; Antonie Bout (*Pages de la Vie Idéale*) ; Fernand Poidevin ; Henri Delisle (*Pour la Cité, Heures*, etc.) ; Hector Crinon ; Edouard David (*T-cho Doère*) ; Fernand Hallèy ; Gaston Chantrieux ; Mlle Suzanne Caille ; Vayson (d'Abbeville) ; Maurice Thiéry ; Adrien Huguet ; Paul Nagour ; Henri Caron ; Jules Roy ; V. Brandicourt ; Alcius Ledieu ; Maurice Garet ; Louis Seurvat ; Ernest Dumont ; A. Belval-Delahaye.

POITOU ET VENDÉE : Auguste Gaud (*Ca boche de fer, les Chants d'un rustre*, etc.) ; Auguste Barrau (*Fleurs d'enfer*) ; E. Bocquier ; Martineau ; le docteur Pierre Corneille ; Marcel Béliard (*Mystica*) ; Marcel Batilliat (*La Vendée aux-genêts*, etc.) ; Raoul Mortier ; Angel Verdeau ; A. F. Hennequin ; (*La Viole d'Ebène*) ; René Vallette ; Francis Eon ; Jehan de la Chesnaye ; Francis Lello ; F. de Beautranchet ; André Chiron, etc.

PROVENCE : Jean Aicard (*Miette et Noré, Roi de Camargue, Maurin des Maures*, etc.) ; Fré-

déric Mistral (*Mireio*, *Lis Isclo d'or*, *Calendau*, etc.) ; Joachim Gasquet (*les Chants séculaires*) ; Emile Ripert ; Jean Renouard (*Provence*) ; Paul Souchon ; Fernand de Rocher (*Au temps des Cigales*, *les Particulés*) ; Charles Méré (*Races de Soleil* etc.) ; Augustin Anglès (de Nice) ; Pierre Vierge ; La félibresse Artaleto ; Marquise de Castellane ; Roger Brunel ; J. Charles-Roux (*le Costume en Provence* etc.) ; Frédéric Charpin ; Antide Boyer, député ; Gabriel Boissy ; l'Abbé J. Aurouze (*Histoire critique de la Renaissance méridionale au XIXe siècle*) ; Emile Sicard ; Paul Barlatier ; Hippolyte Bout de Charlemont ; F. Lagarde de Cardelus ; Raymond Février ; Mme Repelin ; Paul Graziani ; Valère Bernard, (*Long la mar latino*, etc.) ; Paule Lysaine ; Francis de Miomandre ; Edmond Jaloux, (*Le Démon de la vie*).

QUERCY : Antonin Perbosc ; de Beaurepaire-Froment, Francis Maratuech.

ROUERGUE : François Fabié (*La Bonne Terre*, *les Voix rustiques*, *le Clocher* etc.) ; Charles de Pomairols (*La Vie meilleure*, *la nature et l'âme* etc.) ; Emmanuel Auréjac (*Senteurs agrestes* etc.) ; François Mas (*Mignardises*) ; Pierre Vaysse ; Eugène Viala.

ROUSSILLON : Frédéric Saisset ; Henry Muchart (*Les Balcons sur la mer*) ; Antoine Orliac (*La Lyre des ombres*, *Ponscarme*, etc.) ; Jean Amade ; Pierre Camo ; Paul Alavaill.

SOLOGNE ET BLÉSOIS : J.-M. Simon ; Alfred Charron ; Désiré Luzet ; Hubert-Fillay (*l'Usure*, *La Fin d'Elzéar Molibas*, etc.) ; Gérard de Lacaze-Duthiers (*l'Unité de l'Art*, *la Découverte de la vie*) ; Emmanuel Morin (*Tours à travers les âges*, etc.)

TOURAINE : Jacques Rougé (*Le Plateau de Bossée*, etc.) ; Louis Chollet ; Horace Hennion ; Louis Mirault (*Fleurs de Touraine*) ; France Darget ; Henri Guerlin ; Robert d'Avrillé ; Mme Trochon ; Mme Denyse Touchard ; A. de Courteix ; Mlle Marie-Anne Cochet, (*Idéale Semence.*)

VELAY : Louis de Romeuf (*L'Ame du Puy* etc.) ; Ulysse Rouchon (*La Chaise-Dieu, La Bible du Puy dite de Théodulfe*, etc.) ; Edouard Gazanion.

VIVARAIS : Henri Vaschalde ; Jean Volane (*Fusains, En Vivarais*, etc.) ; André Maz ; Albert Grimaud (*La Race et le Terroir*) ; Emile Ginet (*Poésies d'un ouvrier* etc.) ; Henri Bomel (*Poèmes Ardèchois, Fleurs Vivaraises*) ; François du Lignon (*France et Vivarais, Premier vol.*)

Si l'on veut bien tenir compte de ce que : 1° Je ne cite que des décentralisateurs avérés ; 2° J'écarte les innombrables auteurs qui firent dans leurs œuvres du régionalisme par occasion ; 3° Je n'ai envisagé ni la Corse ni l'Algérie, ni les autres colonies françaises où se développe une intellectualité essentiellement régionaliste (les noms abondent : Robert Randau, *Autour des feux dans la Brousse, les Crépuscules aux cabarets*, etc. Sadia-Lévy ; Dujardin, bibliothécaire de la ville d'Alger ; Auguste Brunet ; Charles Barbet ; Léo Loups ; Mme Louise Lhermitte, etc.), on voudra bien convenir, je pense, que notre armée régionaliste présente

des cadres sérieux. La décentralisation littéraire n'est plus une chimère comme il y a quinze ans. Ses partisans diffèrent pour les détails, mais ils sont d'accord sur les principes.

Le régionalisme littéraire prépare les autres : universitaire, artistique, judiciaire, etc... et plus tard, beaucoup plus tard, politique. Les énergies provinciales se réveillent. Jetons un coup d'œil sur l'avenir qui s'élabore, car les transformations s'opèrent avec calme et méthode, sans hâte intempestive. On conservera, bien entendu, le centre nécessaire, chargé d'ordonner. Répartir n'est pas disperser. Pour le passé, l'éloquent député Louis Martin écrivait naguère : « La Révolution eut sincèrement le désir de donner aux pouvoirs municipaux et départementaux la force et la stabilité qui leur étaient nécessaires. Elle essaya d'affranchir les communes et de grouper, en des conseils cantonaux, les intérêts des localités voisines. Son œuvre à peine ébauchée fut corrigée par Bonaparte dans un sens essentiellement rétrograde. Il s'agissait, selon l'expression de Mme de Staël, d'étouffer très artistement la liberté. L'on y réussit, non sans peine ; mais l'on réussit pour longtemps. Les institutions de Bonaparte sont demeurées. Ce que le Consulat donna à la France, nous le possédons encore aujourd'hui, c'est-à-dire : dans l'ordre administratif, une centralisation à outrance qui étouffe toute vie locale ; dans l'ordre

judiciaire, le pouvoir maître de la magistrature à qui il donne l'investiture et l'avancement ; enfin le nombre des fonctionnaires incessamment augmenté, sans autre raison, semble-t-il, que d'intéresser plus de citoyens, (en les faisant participer aux largesses du budget), à la prospérité du régime. »

Reprenons la tradition de la Constituante et de la Convention, ces grandes assemblées libératrices. La France souffre parce que la vie provinciale, sous toutes ses formes, s'est entièrement réfugiée sur quelques points... congestifs. Etablissons, lentement mais sans arrêt, la décentralisation littéraire. Elle n'existe pas encore — ou si peu ! — au point de vue matériel. La décentralisation univertaire suivra. Ainsi du reste, de proche en proche, sans à-coups et sans troubles. La France sera plus puissante lorsque, décentralisée, elle aura rétabli l'équilibre entre ses organes intérieurs. L'œuvre est grande. Le courage des régionalistes sera aussi grand qu'elle.

LXI

Georges de Ribaucourt

L'agonie d'un artiste est plus triste qu'aucune autre agonie. Avec l'homme qui disparaît meurt toute la beauté qu'il rêvait de créer. Quand cette agonie est, en plus, celle du meilleur des amis, on imagine que la douleur devient indicible. Je connaissais Georges de Ribaucourt depuis sa petite enfance. On concevra que j'évite d'insister ici sur ses qualités personnelles pour ne jeter qu'un regard rapide et voilé de larmes sur sa carrière, si courte et pourtant si féconde. Il y a, au théâtre, des mots incomparables qui, par leur délicatesse même, ne passent pas la rampe. Il y a, dans la vie, des situations et des souvenirs, précieux comme des trésors, et qui, par leur intimité même, ne sauraient intéresser le grand public.

Georges de Ribaucourt appartient à la foule par son œuvre. Son être intime n'appartient qu'à ceux qui le connurent intégralement et l'aimèrent sans intérêt et sans arrière-pensée. Peut-être ces mélancoliques privilégiés ne sont-ils pas trois. Par quelle suite de crises d'âme le sculpteur du monument à Jean Lorrain passa-t-il, pour consumer ainsi, en quelques années, un organisme destiné à résister longtemps à la souffrance et à la mort ? Je

ne veux le rappeler au bord de cette tombe encore ouverte que parce que ces angoisses ne furent pas étrangères à l'œuvre synthétique et délicate de ce jeune et grand artiste. L'enlumineur Marcel Lenoir n'a-t-il pas dit : « Rien n'a d'importance dans la vie ; sauf la douleur — qui est utile ». Georges de Ribaucourt vérifia l'exactitude de cette parole plus que nul autre.

En 1902, il ne s'attachait qu'à la technique pure de son art. L'émotion n'effleurait pas encore ses œuvres solides, délicates, parfaites — trop parfaites. Sa main, ses yeux, n'étaient que les esclaves obéissants et habiles d'une intelligence et d'un cœur ignorant encore de la passion, du désespoir, de la vraie souffrance. Mais il était déjà classé (par le bon maître Gustave Geffroy, par le peintre Eugène Le Roux et par le sculpteur Hector Lemaire entre autres) comme une personnalité caractéristique parmi les artistes qui prenaient parti, malgré leur ardeur et leur audace, contre le snobisme, le mercantilisme et le paradoxe faciles qui déshonoraient l'art contemporain. Hetzel et Hachette publiaient ses illustrations. L'orfèvre Fouquet accaparait ses bijoux, le *Salon des Artistes Français* le récompensait et Sarah Bernhardt lui commandait les célèbres joyaux qu'elle porte dans ses rôles de *Théodora* et de *Francesca da Rimini*. Or, malgré ses succès constants, Georges de Ribaucourt répétait souvent, le regard fixe (il le

répéta d'ailleurs jusqu'à ses derniers jours) : « Je me cherche encore ». Servi par une facilité de travail, par une souplesse, par une variété de facture et par une imagination hardie qu'on ne retrouvera plus, dessinateur, architecte, joaillier, sculpteur, décorateur, ornemaniste, peintre, pastelliste, exquis toujours, puissant parfois, il mena, d'instinct, comme une vaste enquête sur l'harmonie des teintes, des lignes, des formes, de la matière, et, d'instinct aussi, il n'évolua que de proche en proche, de certitude en certitude. La ligne. Le style. Je l'entends encore lorsqu'il parlait de son esthétique, soit dans l'appartement qu'il occupait à ses débuts rue du Printemps, soit dans son atelier du boulevard des Batignolles, et surtout dans celui du Faubourg Saint-Honoré, qu'il aimait tant ! Je l'entends encore, lui qui parlait peu, par réserve et par timidiré, résumer et discuter quand nous étions en tête-à-tête. Sa causerie correcte, souvent ailée, un peu hésitante parfois, par désir d'être précise, m'intéressait et me charmait.

Feu le modern-style, alors dans toute sa baroque splendeur, le modern-style issu du japonisme de Bing, n'eut jamais ses sympathies. Qu'était-ce en effet que ce fouillis, *quelconque* le plus souvent, de serpents aux vertèbres martyrisées, à angles vifs ? Qu'étaient ces ensembles, *sans composition*, de ficelles emmêlées et détendues qui se convul-

saient autour des meubles, escaladaient les sièges, enlaçaient les vases, et ces paquets de macaroni détrempé glissant le long des glaces ou attachés aux plafonds ? Tout cela était de l'exotisme suspect. Tout cela était d'une beauté incertaine. Pourquoi ? De Ribaucourt le sentait bien. Mais parce que l'art français doit émerger des profondeurs du passé français et parce qu'il ne peut se modifier durablement que par une évolution, comme toute innovation littéraire, politique, sociale même. Le chêne des vieux druides sera mort lorsqu'il ne produira plus que du lichen.

Or, cette conviction n'empêchait pas de Ribaucourt d'admettre la possibilité et la nécessité même d'un style nouveau. Mais, à son sens, ce style ne pouvait se perpétuer que s'il partait d'un principe *architectural* et non d'un principe ornemental. En effet, l'architecture est un rudiment et non un complément. Innover en architecture, c'est innover en toutes choses. Il déclarait n'être pas indifférent à l'effort de Guimard, qui fit saillir l'ornement de la matière. « Mais il ne fera pas école... » ajoutait-il. A six années de distance, nous pouvons déjà voir que les faits lui donnent raison.

Il fit mieux que prévoir un style nouveau. Il le créa, — et s'il ne l'a pas imposé dans d'autres applications que la joaillerie, la bijouterie et le décor, c'est que la mort ne lui en a pas laissé le temps. Dans l'art du bijou, dès 1902, il était à la

mode — et je puis bien dire à présent que Lalique lui doit plusieurs de ses créations les meilleures. Il estimait que le bijou doit, avant toute chose, être simple, facile à porter, bien adapté à sa fonction et discrètement multicolore. C'est pourquoi interprétant chrysanthèmes et marguerites, lauriers et pins, lucanes et scarabées, les déformant dans le sens le plus décoratif, Georges de Ribaucourt fit, à lui seul, le succès des orfèvres Robin et Arthus Bertrand, pour ne citer que les principaux. Il inventa une coiffure féminine qui fut primée et adoptée par l'*Association des joailliers*, une coiffure qui est mieux qu'une jolie trouvaille, puisque cette sorte de diadème fut conçue pour s'accommoder le plus parfaitement possible à la disposition moderne de la chevelure au moyen de deux adorables ailes, montées sur fil-couteau et qui, flexibles, se rabattent sur l'azur ambré des tempes. — Dans l'ameublement, c'est la faune entomologique et fabuleuse qui l'inspira et aussi, et surtout, un végétal pour lequel il éprouvait une admiration particulière : le pin. Je ne songe pas à décrire ici les chandeliers, les coffrets, les écritoires, les liseuses, les mille objets qui portent le sceau de sa grâce : on peut d'ailleurs admirer au pavillon de Marsan la belle lampe qu'il exposa au Salon de 1903 et dont le *Musée des Arts Décoratifs* a voulu enrichir ses collections. Elle est en vieil argent, cette lampe, car de Ribau-

court aimait les métaux sombres, solides, graves, comme les teintes fanées, les étoffes anciennes, les ors éteints. Comment passer sous silence sa grande statue : la *Rêveuse,* acquise par la Comédie Française, la *Rêveuse* que le Tout-Paris applaudissait naguère dans la *Rivale* de Kistemaëckers et Delard ? Et ses portraits, le principal surtout, celui de *Mlle G. A.*, qui fut tant admiré aux galeries Chaine et Simonson ! Cette œuvre représente un *moment* du talent de Georges de Ribaucourt, un moment tragique, lorsqu'après la grande crise de cœur et d'âme qui fut la joie et le malheur de son existence, il se retrouva seul, si seul, malgré la sollicitude d'une famille admirable de courage et malgré celle de quelques amis sans doute moins adroits qu'affectueux, seul, si seul, en proie à la maladie qu'il ne soigna pas, en proie surtout à des idées lugubres dans lesquelles il se complut. Il y a des souvenirs qui sont si cruels et pourtant si doux, si mortellement doux !...

Il faut avoir vu ses dernières œuvres, ces recherches maladives et tourmentées, au fusain, au pastel, à l'huile, ces *Baisers* fabuleux de douceur et de mélancolie, ces visages de princesses irréelles aux gestes maniérés et las, ces masques d'enfants inquiètes ou de gouges avides, on ne sait, aux yeux implorants, violents, béants, humides, comme ceux des bêtes mal tuées. Et dans ces œuvres dernières qui conservent la trace de sa dé-

tresse, de son désespoir, du grand désarroi dont il cherchait à peine à s'évader, dans ces pastels qu'il exécuta d'une main tremblante déjà aux approches de la Mort, aux trop rares instants où il pouvait commettre l'héroïsme de rester debout devant un chevalet, — la technique, la science du métier n'a jamais défailli. Tout cela est inachevé. Tout cela fait pressentir et regretter l'artiste exceptionnel que Georges de Ribaucourt allait devenir. L'une de ses grandes joies fut d'être chargé de l'exécution du monument à Jean Lorrain. Son âme douloureuse comprenait mieux, d'avoir souffert, le nihilisme orgueilleux de l'auteur du *Crime de Riches* et la magie du style de l'écrivain sitôt parti devait séduire plus que tout autre ce manieur de métaux rares et de pierreries. Le buste de Jean Lorrain (seule partie à peu près achevée du monument) est une synthèse émouvante et puissante. J'aurais voulu le voir, ce buste, éterniser devant les flots de la Manche, le souvenir d'un écrivain tel que nous ne reverrons jamais un tempérament qui puisse être comparé à celui-là. Hélas !...

Une exposition rétrospective montrera à la foule, je l'espère, avant longtemps, l'œuvre totale de Georges de Ribaucourt.

... Tout cela c'est déjà du passé... L'autre matin, nous avons conduit Georges de Ribaucourt vers le cimetière de Neuilly, sous les fleurs et sous

la pluie. Jean Lorrain partit vers sa dernière demeure par un temps semblable. Ces coïncidences influent trop sur notre pauvre intelligence. Ces coïncidences, ce cérémonial, ces circonstances que nous nous ingénions à évoquer, à rapprocher par un besoin mauvais d'exacerber notre douleur, ne sont rien. Les morts ne meurent jamais dans le souvenir de ceux qui les aimèrent. On vient, on souffre, on part.... Et c'est fini. C'est très simple. Il ne faut plaindre que ceux qui restent. Enterrer un ami c'est, quelquefois, enterrer le meilleur de soi-même. La Mort ne nous rend pas tout ce que nous nous sommes mutuellement donné. Il n'y a rien à faire. Il faut se raidir, rassembler ce que la tombe vous laisse de courage et de force, et puis vivre, vivre, et surtout se souvenir... se souvenir...

FIN

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS CITÉS DANS

« ARTICLES DE PARIS, HORIZONS DE PROVINCE »

A

Acremant (Albert).
Adam (Alexandre).
Adam (Paul).
Adelsward-Fersen (Jacques d')
Ageorges (Joseph).
Aicard (Jean).
Aimé (Henri).
Ajalbert (Jean).
Alembert (d').
Alençon (Emilienne d').
Alexis (Paul).
Allais (Alph.)
Allard (Roger).
Alguaill (Paul).
Allo (Marie).
Amade (Jean).
Ambur (Michel d').
Ancey (Georges).
Angellier (Auguste).
Anglès (Auguste).
Angot (J.)
Ansel (député belge).
Antoine (André).
Antoine (Marc).
Antoine (Emile).
Antville (Jean d').
Arbois (H. d').
Ardouin (Pierre).
Arène (Paul).
Arluc (de Cannes).
Arnavielle.
Aronson (Naoum).
Arnyvelde.
Artaleto,
Aubigné (Agrippa d').
Aubert (Jean René).
Auréjac (Emmanuel).
Aurel (Mme).
Aurouze (l'abbé J.).
Avinain.
Avril (René d').
Avrillé (Robert d').
Aymos (la Belle).

B

Bachelin (H).
Bach-Sisley (J.).
Bady (Berthe).
Baggessen.
Bail (Joseph).
Baillet (L.).
Baldeune (Fernand).
Banville (Th. de).
Baratier (Antonin).
Bareau (Emile).
Barrau (Auguste).
Barbentane (Marquis de).
Barjac (Mlle).
Barlatier (Paul).
Barracand (Léon).
Barruel.
Bartholomé.

Barnouin (L.-R.).
Barye.
Basly.
Bataille (Henry).
Bataille (Frédéric).
Batilliat (Marcel).
Bauër (Harold).
Bauër (Henry).
Baudin (Pierre).
Bazaine.
Bazin (René).
Beauclair (Henri).
Beaufils (Edouard).
Beauquier (Charles).
Beauquier (Henry).
Beautranchet (F. de).
Beaunier (André).
Beaurepaire-Froment (de).
Béchet (Louis).
Béliard (Marcel).
Belval Delahaye (A.).
Bellevue (Marquis de).
Benoit (Robert).
Béranger.
Berger (Rodolphe).
Bergerat (Emile).
Bérenger (le sénateur).
Berlioz.
Bernard (Valère).
Benserade.
Bernard (Léon).
Bernard (Tristan).
Bernard (Valère).
Bernhardt (Sarah).
Bernstein (Henri).
Bertin (Alexandre).
Berthaut (Léon).
Berthou (Yves).
Berthon-Gadaud (A. René).
Bertot (Jean).
Bertrand (Artus).
Bérys (José de).
Besson (Martial).
Beuve.
Billaz (O.).
Bing.
Biovès (Achille).
Birleck-Hill.
Bismarck (de).
Bjornstjerne-Bjornson.
Blanc (P.-F.).
Blanguernon (Edmond).
Bleton (Auguste).
Bloch (Jeanne).
Blum (Léon).
Bluze.
Bocquet (Léon).
Bocquier (E.).
Bois (Jules).
Boissier (Emile).
Boissy (Gabriel).
Boggs (Frank).
Boivin (Louis).
Boland (Henri).
Bombal (Eusèbe).
Bonamici.
Bonaparte.
Bonnefon (Jean de).
Bonnet (G.).
Bonnetain (Paul).
Bonetti (Pascal).
Bonnel (Henri).
Bornier (Henri de).
Boschot (Adolphe).
Botrel (Théodore).
Bouchard (Sculpt.).
Boulé.
Boulestin (X.-Marcel).
Boulger (D.-C.).
Bourges (Elémir).
Bourgeois (Anicet).
Bourgeois (Armand).
Bourgonnier (Claude).
Bourgonnier (Mme).
Bout (Antonie).
Bout de Charlemont (Hippolyte).
Bovet (Marie- Anne de).
Boyer (Antide).
Boyer d'Agen.
Brandicourt (V.).
Brantome.

Braz (Anatole Le).
Brancusi (Constantin).
Breton (Jules).
Briand (Aristide).
Bricaud (Joanny)
Brille (Mlle)
Brieux (Eugène).
Brinn' Gaubast (L.-P. de).
Briquel (Paul).
Brisson (Adolphe).
Broka.
Brouage (Chadi de).
Brousse (J. R. de).
Bruant (Aristide).
Bruel (Emile).
Brulat (Paul).
Brunelleschi (U.).
Brun (Auguste).
Brun (Charles).
Brunel (Roger).
Brunet-Debaines.
Brunetière.
Bruneau (Alfred).
Brutus.
Buffenoir (Hippolyte).
Buffon.
Bunel (R).
Bussière.
Byron.

C

Caille (Suzanne).
Caillé (Dominique).
Calbet.
Caldine (Daniel).
Camargo (La).
Camélinat.
Camo (Pierre).
Capus (Alfred).
Carlier (Antoine).
Caron (Henri).
Carantec (G.).
Castellane (Marquise de).
Casella (Georges).
Castelbon de Beauxhostes
Carpeaux.
Cassagnac (M.M. de).
Cellerier (Henry).
Cerny (Berthe).
César.
Chabanaud (Camille).
Chabrier (Legrand et)
Chaîne et Simonson.
Chalais (Mme de).
Chantrieux (Gaston).
Charavay.
Charles-Brun.
Charpentier (Gustave)
Charpin (Frédéric)
Challemel-Lacour.
Champavier (Maurice)
Charbonnier (Dr).
Charron (Alfred).
Charles-Roux (Jules).
Chassigneux.
Chaventon (Abbé Félix).
Chesnaye (Jehan de la).
Chebroux.
Chéret (Jules).
Chevalier (Omer).
Chiron (André).
Chigot.
Chollet (Louis).
Cholleux (René Le).
Choleau (J.).
Chuquet (Arthur).
Cigalier (David).
Cladel (Léon).
Claretie (Jules).
Clarisse (Charles).
Clavaud (Georges).
Clédat (L.).
Clouteaux.
Clément (J.-B.)
Clémenceau.
Cléopâtre.
Clerc (Henri).
Clerfeyt (René-Mary).
Clerget (Fernand).
Clodion.
Clouzet (Gabriel).

Cocotte (Andrée).
Cochet (Marie-Anne).
Cognec (l'abbé).
Colette (-Willy).
Coignet (Mlle M.).
Collin (Sullian).
Comboulot (Mme).
Coolus (Romain).
Coppée (François).
Coquelin.
Corday (Charlotte).
Corneille (Pierre).
Corneille (Dr Pierre).
Cornély.
Coubertin (Pierre de).
Couneau.
Court (Félicien).
Couté (Gaston).
Coutet (Alexandre).
Courteix (A. de).
Cousin (Jean).
Couvreur (André).
Coutan (Sculpt.).
Couzinet (Rémy).
Crébillon fils.
Crinon (Hector).
Croquez (Albert).
Cubélier de Beynac.
Cujas.
Cunche (Gabriel).

D

Daniel (J.).
Dante.
Darget (France).
Darnaville (Emile).
Darwin.
Daudet (Alphonse).
Dauguet (Marie).
Dauphin (L.).
David d'Angers.
David (Tcho Doère).
Decourcelle (Pierre).
Decourteix-Turquet.
Degas.
Degron (Henri).
Delaw (George).
Desfontaines.
Dedessuslamarre (M.).
Dejean (Maurice).
Desjardins.
Desroseaux (Madeleine).
Delaquys.
Delmet (Paul).
Delattre (Floris).
Delard (E.).
Delarue-Mardrus (Lucie).
Delbousquet (Emmanuel).
Deligny (Maurice).
Denise (Louis).
Denoinville (Georges).
Delaporte (René).
Deloncle (Léon).
Delisle (Henri).
Désaugiers.
Descaves (Lucien).
Détharé.
Devriès (David).
Dévoluy (Pierre).
Diderot.
Dodillon (Emile).
Dolent (Jean).
Doigneaux.
Donchain (A).
Donnay (André).
Doquin (Gaston).
Dorchain (Auguste).
Dottin (Georges).
Doucet (Henri).
Doucet (Jérôme).
Dortzal (Jeanne).
Doyen (Albert).
Dranem.
Dreyfus. (A.).
Dreveton (Eugène).
Drumont (Edouard).
Drouard (Maurice).
Duard.
Dubus (E).
Duc (Philibert Le).
Ducange (Victor).
Dugrenot.

Duhamel (Maurice).
Dujarric-Descombes.
Dujardin-Beaumetz.
Duflos (Raphaël).
Dufour (Médéric).
Duguet (Roger).
Dumestre (Gaston).
Dumont (Louis).
Dumont (Ernest).
Duncan (Isadora).
Dumas père.
Dupont (Pierre).
Duport (Antoine).
Duquesne.
Durel (Pétrus).
Durranc Edouard.
Duruy.
Dupin (Arthur).
Dussanne (Mlle).
Duthoit (Paul).
Dux (Mme).

E

Egmont-Hake (A.).
Emery-Desbrousses (E.)
Ennery (A. d').
Enthyl d'Avoss.
Epuy (Michel).
Eon (Francis).
Érasme.
Ernest-Charles (J.).
Ernault (E.).
Ertz (E.).
Esparbès (G. d').
Essaïan.
Essarts (Emmanuel des).
Estieu (Prosper).
Encoignard (Octave).
Eudel (Paul).

F

Fage (André).
Faguet (Emile).
Faivre (Abel).
Falize.
Fallières (le Président).
Faure (Maurice).
Féaux (M.).
Ferragu
Féret (Ch. Th.).
Ferrero (Guglielmo).
Ferry (Jules).
Ferry (Désiré).
Fertiault (F.).
Févola.
Fière (Zénon et Louis).
Fillay (Hubert).
Flandreysy (Jeanne de).
Flaubert.
Fleury (P.).
Florès (Ricardo).
Florian-Parmentier.
Floquet.
France (Anatole).
Franc-Nohain.
French (Norman).
Freppel.
Fretey (Gabriel).
Freycinet (de)
Forest (Louis).
Forteau (Ch.).
Foulon de Vaulx (André).
Fournier (Victor).
Fournier-Lefort (J.).
Fouquet (orfèvre).
Fouquier (Henry).
Franhor (Charles).
Frène (Roger).
Fusty (G. de).

G

Gaillard.
Gachons (J. des).
Gagarine-Stourdza (la princesse Annina).
Gahisto (P. M.).
Gallen (Axel).
Gambetta.
Gaud (Auguste).

Gandillac (G. de).
Gandrey (A).
Garet (M)
Garino (Angelo).
Garner (Sir).
Garnica de la Cruz (Ludovic).
Garnier (Ph.).
Garnier (Georges).
Galitzine (le Prince).
Gasquet (Joachim).
Gasser (Gustave).
Gaubert (Ernest).
Gauthier-Villars (Henri).
Gauthiez (Paul).
Gazanion (Edouard).
Geffroy (Gustave).
Gélu (Victor).
Gentil (Jules).
Gérardy (Paul).
German (Louis).
Ghil (René).
Giblat (Louis).
Gibert (E.).
Gill (André).
Ginet (Emile).
Gleizes (Albert).
Goffic (Charles Le).
Goichon (Alexandre).
Goncourt (les).
Gonon (J. F.).
Gonnard (René).
Gohé (André).
Gonyn de Lurieux (Mme).
Gordon (Charles).
Gossez (A.-M.).
Gourcuff (O. de).
Gourdon (Georges).
Gourmont (Rémy de).
Grandjan (Mlle).
Grandjouan.
Grandmougin (Charles).
Grasserie (Raoul de la).
Grasset (Bernard).
Gras (Félix).
Graziani (Paul).
Gregh (Fernand).
Grégoire (L.).
Grégoire (Saint).
Gramont (Louis de).
Grimonprez
Gros (Léopold).
Grosclaude.
Grimaud (Albert).
Grin (F).
Grenier (Edouard).
Groult (Edmond).
Guerre (André).
Guerlin (Henry).
Guérin (Jules).
Guesde Jules).
Guillaume (Eugène).
Guillaumin (Emile).
Guitry (Sacha).
Guilbert (Yvette).
Guimard (H.).
Guirand de Scévola.
Gumpel.
Gunther (Frédéric).
Gusman (Pierre).
Gyp.

H

Hachette.
Haëckel.
Halay (Maurice).
Harel (Paul).
Halley (Fernand).
Hamon (A.).
Hammer (Péters).
Harispe (Pierre).
Haugmard (Louis).
Havez (de Cannes).
Hawkins (L.-W.)
Hébertot (Jacques).
Helleu.
Helvetius.
Hennequin (A.-F.).
Hémon (P.).
Henner.
Henrion (Charles).

Hennion (Horace).
Hermann-Léon.
Herpin (Eugène).
Hervelin (Pierre).
Hervelon (Louis).
Heuzey (Jules).
Hetzel.
Hinzelin (Emile.)
Hilly (Louis-Jules).
Holbach (d').
Hollain.
Hood (Thomas).
Hornez (Emile).
Hortala (Pierre).
Houbron (Georges).
Hozier (d').
Hubert (Paul).
Hubert (Lucien).
Hubert (Eugène).
Hugheer (R. d').
Hugo (Victor).
Hugues (Clovis).
Hugues (Mme Royannez).
Huguet (Adrien).
Huret (Jules).
Husson (Gabriel).

I

Ibels.
Ibsen.
Illio (J.-B).
Inghelbrecht (D.-E.).
Injalbert.

J

Jaffrennou (Taldir).
Jaloux (Edmond).
Jammes (Francis).
Jaubert (Alexis)
Jeanroy-Félix (Victor).
Jean (Georges).
Jodelle.
Jonckind.
Jouan (Eva).
Jouin (Edouard).
Jullien (Jean).
Jusseaume (Lucien).
Jubainville (de).

K

Kerville (Léo de).
Kerviler (René).
Kistemaëckers (Henri).
Krouglicoff (Mlle E. de).

L

Laborde (de).
Laborderie (A. de).
Labroue (Emile).
Labarre (Marius).
Labbé (Paul).
Lecaze-Duthiers (G. de).
Lafagette (Raoul).
Lafargue (Marc).
Lafitte (Pierre).
Laguérenne (H. de).
Lagarde de Cardelus (F.).
Lahondès (J. de).
Laigne (René de).
Lahor (Jean).
Lakanal.
Lalauze.
Lamb (Charles).
Lante (Emile).
Lamettrie.
Lamennais.
Lamy (Charles).
Landowski (Sculpt.).
Langlade (Emile).
Lantoine (Albert).
Langlois (M.).
Lapaire (Hugues).
Lalique.
Lara (Mlle).

Latini (Brunetto).
Lancret.
La Boëtie.
Laut (Ernest).
Lavaud (René).
Lavauzelle (A-C).
La Rochefoucauld.
La Jeunesse (Ernest).
Le Barbier de Pradun (G).
Le Bargy (Simone).
Leblanc (Léonide).
Leclerc (Marc).
Lecœur (René).
Lecomte (Georges).
Lecomte (Maxime).
Leconte (Marie).
Leconte (Sébastien-Charles)
Lebesgue (Philéas).
Lebourg.
Lecœur de St-André (René).
Léandre.
Ledieu (Alcius).
Lelée (L.).
Le Lasseur (Louis).
Lelong (Pierre).
Lelong (René).
Lello (Francis).
Legay (Marcel).
Legrand (et Chabrier).
Lemaire (Hector).
Lemoigne (V.).
Lemordant.
Lenoir (Marcel).
Le Fur (Marie-René).
Le Prat (Claude-Marie).
Le Petit (A.-M.).
Lereuil (René).
Le Roux (Eugène).
Leroy (Gustave).
Le Roy (Achille).
Lesage (Raymond).
Le Senne (Camille).
Lestourbeillon (Marquis de).
Lesueur de Moriamé (Emile)
Letrésor (Ch.).
Leydet.
Liéby.
Lignon (François du).
Liet (Victor).
Lizop (R.).
Lorrain Jean).
Lorrilleux.
Lorris (Claude).
Lombard (Jean).
Liebknecht (W.).
Loth (J.).
Loti (Pierre).
Loubet (Joseph)
Lourcade (Guy.de).
Louys (Pierre).
Lhère-Cathelain.
Lugnier (Antonin).
Lumet (Louis).
Lunois.
Luvey.
Luzel (F. M.).
Luzet (Désiré).
Lyrisse (La petite).
Lysaine (Paule).

M

Mac-Nab.
Maffre de Beaugé.
Magnard (F.).
Magre (André).
Magre (Maurice).
Magdelaine.
Maison (Paul).
Malo (Henri).
Mante (Les sœurs).
Manuel (Eugène).
Maratuech (Francis).
Margis.
Marti (Esteban).
Martine.
Martineau.
Martinet (Marcel).
Maillot.
Maizeroy (René).
Margat (Georges).
Margueritte (Paul).

Margueritte (Victor).
Massier (Clément).
Mariéton (Paul).
Marillys (Paul).
Marin (M.).
Marin (L.) député.
Mariquita (Mme).
Mariotte (Charles).
Marsolleau (Louis).
Mas (François).
Mathey (Gaston).
Max (de).
Maxhance (Gladys),
Martial (Lydie).
Mauprat.
Maurevert (Georges).
Maurey (Max).
Maupassant (Guy de).
Mariéton (Paul).
Mas de Brieuc (J.).
Massé (Alfred).
Massy (P.-A.).
Mathé (L.).
Massy (Ferdinand).
Mauclair (Camille).
Mayer (Henry).
Maz (André).
Mazarin.
Mazé (Jules).
Mellerio (André).
Ménard.
Mendès (Jane Catulle).
Mendès (Catulle).
Mérat (Albert).
Mézières (Alfred).
Merpillat (Alfred).
Méré (Charles).
Métérié (Alphonse).
Meung (Jehan de).
Meuriot (Jacques).
Meyer (Arthur).
Meyrac (Albert).
Michaud (Edouard).
Michel (Alexandre).
Mielvaque (Marcel).
Millien (Achille).
Milton.
Minartz.
Miomandre (F. de).
Mirande.
Mirault (Louis).
Mirbeau (Octave).
Mistral (Frédéric).
Minil (Mlle Renée du).
Monjauze (Henri).
Moine (Léon).
Montbrison (Mlle de).
Montagnac (Elisée de).
Montaigne.
Montesquieu.
Montesquiou (Robert de).
Montenard.
Montfort (Eugène).
Monticelli.
Montier (Edward).
Montignac (Georges).
Monet (Claude).
Moreau (Gustave).
Moreau-le-Jeune.
Morel (Maurice).
Morin (Emmanuel).
Moro-Giafferi (de).
Morny (Mme la Marquise de).
Mortié (Abbé Louis).
Mortier (Alfred).
Mortier (Raoul).
Moselly (Emile).
Mossmann.
Mousseron (Jules).
Muchard (Henri).
Musart.

N

Nattier.
Nagour (Paul).
Naquet (Gustave).
Navoret (Paul).
Nayral (Jacques).
Nesmy (Jean).
Nietszsche.

Nigond (Gabriel).
Niyrlhinn.
Nussac (L. de).

O

Olivaint (Maurice).
Onillon (R).
Otéro.
Ott (Jean).
Oudinot (Georges).

P

Pajou.
Palay (Simin).
Pallier (Raymond).
Parenteau.
Parker (Jos).
Parmentier (Florian).
Pastour (de Cannes).
Pâté (Lucien).
Payret-Dortail.
Patraud (Alexis).
Paysant (Achille).
Pébrel (Mlle)
Pech.
Pelletan (Camille).
Perducet (Gaston).
Pergaud (Louis).
Perbosc (Antonin).
Périn (Cécile).
Périlhou (F.
Perroud (René).
Perraudière (Xavier de la).
Petit (Georges).
Philadelphe (de Gerde).
Piccini.
Pierron (Sander).
Pinchon (R.).
Pierson (Joseph).
Pinvert.
Pionis (Paul).
Plantadis (Johannès).
Plémeur (Jean).
Pohier (Jacques).
Poidevin (Fernand).
Poinsot (M.-C.).
Pol (Stéphane).
Polaire.
Polin.
Pomeys (René des).
Pompée.
Porée (Edmond).
Poncelet-Dronsart (Mme).
Poincarré (Henri).
Pontier (Célestin).
Pouctal.
Pougy (Liane de).
Pouvillon.
Pousset.
Pozzi (Dr S.).
Pourquet (Sculpt.).
Poujade (Jean).
Poulbot.
Poussereau (L. M.).
Potez (Henri).
Pottecher (Maurice).
Pottier (Eugène).
Prarond (Ernest).
Praviel (Armand).
Prins (Pierre).
Privas (Xavier).
Printemps (Géo).
Protot.
Prouvost (Amédée).
Prunier (Gaston).
Puech (Denys).
Puget (Pierre).
Puybusque (Berthe de).
Pyègue (Tristan de).

Q.

Quignon (G. H.).

R

Rabelais.
Rabuteau (Jane).

Rachou (Henri).
Raismes (Gaston de).
Raimbault (R. N.).
Rame (J.-L).
Rameil.
Ranc.
Ranft.
Raspail (F.-V.).
Raulin.
Raymond (Louis).
Réal (Antony).
Rebier (Jean).
Redonnel (Paul).
Réjane.
Rémo.
Renefer (R.).
René (Albert).
Reinier (de Marseille).
Renauld (Th.).
Renouard (Jean).
Réval (Gabrielle).
Revel (Jean).
Renan.
Renelin (Mme).
Reyle (Edgard).
Ribaucourt (Georges de).
Ricard (X. de).
Richemond (de).
Richepin (Jean).
Rieu (Charloun).
Rictus (Jehan).
Rigal (Henry).
Rigal (Clément).
Riomet (L.-B.).
Riotor (Léon).
Ripert (Emile).
Rivet (Fernand).
Rivière (Henri).
Robbe (Manuel).
Robin (Dr Albert).
Robin (Maurice).
Robin (orfèvre).
Robida (A.).
Rohan (Duchesse de).
Roinard (P.-N.).
Roland (Marcel).
Roll.
Rochefort (Henri).
Rocher (Fernand de).
Rodin.
Rollinat (Maurice),
Rod (Ed.).
Romeuf (Louis de).
Rops (Félicien).
Roques (Jules).
Rossel (Louis).
Rossel (Isabella).
Rossert.
Rostand (Edm.).
Romains (Jules).
Romanichel (Henry).
Rouchon (Ulysse).
Rougé (Jacques).
Rouquet (Achille).
Rousseau (J.-J.).
Roussel (Eugène).
Roux (Jules-Charles),
Rude.
Rumengol (Yann).
Rutebeuf.
Roy (Mme E.).
Roybet.
Roy (Jules).
Royer (Mme Charles).
Rosny (J.-H.).
Roux (Joseph).
Rycke (Yvonne de).

S

Sabatier (Antoine).
Sadoul (Charles).
Sade (Marquis de).
Saïb (René).
Sainte-Beuve.
Sallé (Mlle).
Saint-Huberty (La).
Saisset (Frédéric).
Salomon (Georges).
Samain (Albert).
Sand (George).
Sarcey (Francisque).

Sarrazin (Gabriel).
Schillot (Paul).
Sczezpkowski (Jean de).
Schalk de la Faverie (Mme).
Scholl (Aurélien).
Séache (José).
Sébillot (Paul).
Secrétan (Gaston).
Sernada (Fernand).
Serre (Joseph).
Sernin-Santy.
Seurvat (L.).
Sèverine.
Shakespeare.
Shirleys (M. M.).
Sieutre (M. Le).
Sigaud (Louis).
Sicard (Emile).
Sicre (Louis).
Silvercruys.
Silvestre (Armand).
Simon (Louis).
Simon (J. M.).
Simonnet (Paul).
Sisley.
Simonson (Chaîne et).
Sivet (Daniel).
Soleilland.
Somm (Henry).
Sorel (Cécile).
Souchon (Paul).
Souchon (Etienne).
Soulié (Léon).
Steinlen.
Strauss (Paul).
Staël (Mme de)
Sully-Prudhomme.
Surun (Stanislas).
Sylvie (Mlle).

T

Tailhade (Laurent).
Tarde (J.-A de).
Tavel (de Cannes).
Tender (Alice de).
Tennyson.
Tenré.
Thérois (Max).
Théron de Montaugé (Louis).
Thiers.
Thouret (G.).
Thiéry (Maurice).
Tich (Little).
Tiercelin (Louis).
Tinayre (Marcelle).
Tiersot (Julien).
Tis (Georges).
Tolstoï.
Torçay (V. de).
Touchard (Denyse).
Toudouze (Georges).
Toulouse (Dr).
Touny-Lérys.
Touraine (Laurian).
Tournier (Gaston).
Tournier (Albert).
Touron (Marius).
Tonnelier (Léon).
Triquigneaux (Louis).
Trimouillat (Pierre).
Trochon (Mme).
Tudesq (André).

U

Udine (Jean d').
Ulmès (Renée d').
Uzès (Mme d').

V

Valdagne (Pierre).
Vallès (Jules).
Vallette (René).
Valentino.
Vanazzi (Charles).
Valéry-Pouillat.
Vallée (F.).
Valmy-Baisse (J.).
Van der Weyden.

Varède.
Varenne (Marc).
Vaschalde (Henri).
Vargas.
Vauthier (Pierre).
Vayson (d'Abbeville).
Vaysse (Pierre).
Vedel (Emile).
Véber (Jean).
Véber (Pierre).
Veissier (L.),
Vellay (Charles).
Venancourt (D. de).
Vère (Elise de).
Verdeau (Angel).
Vermenouze (A.).
Verhaëren (Emile).
Verlhac (Pierre).
Verdier (Gaston).
Verne (Jules).
Vérola (Paul).
Verlaine (Paul).
Vernois (J. Le).
Verrier (A.-J.)
Vialle (Fernand).
Viala (Eugène).
Vibert (Pierre).
Vibert (Théodore).
Viel (Morice).
Villehervé (R. de la).
Villiers de l'Isle-Adam.
Vierge (Pierre).
Villemer (Maxime).
Vingtrinier (Ed.).
Viollis (Jean).
Vitrac (Maurice).
Vivien (Renée).
Vlaminck (Maurice de).
Volane (Jean).
Voltaire.
Vorti (de).

W

Wagner (Richard).
Warnery.
Walder (Georges).
Watteeuw (J.).
Wautier (J.).
Wells (H.-G.).
Whidopf.
Willette.
Willy.
Wismes (Ch. de).

X

Xénophon.

Y

Yard (F. A.).
Yrvén (Marcelle).
Yver (Colette).

Z

Zévaès.
Ziem.
Zo.
Zola (Emile).
Zuber (Henri).

Table des Matières

CONTENUES DANS

« ARTICLES DE PARIS, HORIZONS DE PROVINCE »

Préface. I

I. — 31 Décembre 1

II. — A la Scala (Norman French) 4

III. — Prosper Batignat, homme de lettres (Marcel Roland) 6

IV. — Les Horizons d'Or. (Paul Hubert) . . . 10

V. — Aux Folies Dramatiques. — *Amour et Cie* (Louis Forest) 13

VI. — A la Comédie-Française. — *Les Mouettes*. (Paul Adam). Dialogues d'entr'actes 14

VII. — Clovis Hugues 25

VIII. — Carpeaux. (Léon Riotor) 30

IX. — L'enseignement du dessin. (Les écoles départementales des Beaux-Arts et le Sous-Secrétariat d'Etat) 32

X. — A l'Odéon. — *Jules César*. Traduction de M. Louis de Gramont. — Dialogues d'entr'actes 38

XI. — Quai Malaquais. Les œuvres d'art acquises par l'Etat 48

XII. — Les idées de Mme Lydie Martial. . 50

XIII. — La biographie dans la littérature contemporaine. (Adolphe Boschot, Sander Pierron, Schalck de la Faverie) 55

XIV. — Une lettre inédite de W. Liebknecht 57

XV. — Les Rimouères d'un paysan. (Hugues Lapaire) 60

XVI. — Au Théatre Molière. — *Les Etoiles* (Jean Jullien, Jeanne Dortzal etc.) . 63

XVII. — Les peintres du Paris moderne (Renefer, Boggs, Gaston Prunier, Whidopft, Mirande, Pierre Vauthier etc.). 65

XVIII. — Irène et les Eunuques. (Paul Adam) . 68
XIX. — La solidarité chez les forains. (Pour M. Marin, ex-dresseur) 72
XX. — Yvée Jourdan. (Liane de Pougy) . . 77
XXI. — La poésie sociale contemporaine en France 81
XXII. — Le 2e livre posthume de Jean Lorrain : l'Aryenne, *Bords de Marne, Gens de Mer, Bords de Seine* 111
XXIII. — Première de la Faute de l'abbé Mouret. (Alfred Bruneau) 117
XXIV. — Un grand aventurier : Gordon-Pacha (Achille Biovès) 120
XXV. — L'abbaye (Albert Doyen, de Krouglicoff, Henri Doucet, Essaïan, Maurice Robin, Louis Triquignaux, Brunelleschi, A. Gleizes, René Ghil, René Arcos, etc . 124
XXVI, — Valence-sur-Rhone 128
XXVII. — Poèmes de France et de Bourbon (Maurice Olivaint). 132
XXVIII. — La Pente (Claude Lorris, Renée Vivien, Gabrielle Réval) 136
XXIX. — Gaston Couté, poète beauceron . . 142
XXX. — Jules Charles Roux (A.-J. Verrier, R. Onillon, Marie-René Le Fur, Montenard, Robida, Valère Bernard, L. Lelée, Morice Viel, Mistral, Arnavielle, Charloun Rieu, F. Charpin, Emile Ripert, Jeanne de Flandreysy, Alfred Massé, Antide Boyer, etc. . . . 145
XXXI. — Heures de Cannes. (Havez, Denys Puech, Chigot, Gonyn de Lurieux, Louis Lumet, Bonamici, Arluc, Pastour, Louis German, etc) 151
XXXII. — Pierre Valdagne. (Dr Pozzi, Jean Lorrain, Maëterlinck). 156
XXXIII. — Heures de Nice. 161
XXXIV. — Le Bréviaire d'un panthéiste et le pessimisme héroïque. (Jean Lahor). 165
XXXV. — Nizza-la-Bella. Le Hall du Casino (Loti, Mariéton, Antony Réal, Willy, etc. 166
XXXVI. — La Dame en noir (La Princesse Annina Gagarine-Stourdza, Warnery, Valtat). 171

XXXVII. — Le roman de Jésus (Michel Epuy, A. France, P. Louys, etc, etc) .. . 172
XXXVIII. — Les salons ou l'on pose. (Henri Zuber, Doigneaux, Abel Faivre, Jean Véber, C. Bourgonnier, Lunois, Lecœur de St-André, Lalique, Falize, Gaillard, Roll.) 175
XXXIX. — Kratès, l'ouvreur de portes. (Gaston Dumestre) 178
XL. — Florise. (Théodore de Banville, Bady, Jules Roques, etc.) 179
XLI. — Vanité (Paul et Victor Margueritte, Renée d'Ulmès, etc.) 182
XLII. — A l'Elysée-Palace. Une heure d'art (Simone le Bargy, Cécile Sorel, les sœurs Mante, etc.) 185
XLIII. — Un homme. (Louis Rossel) 189
XLIV. — Les œuvres de Henri Zuber . . . 194
XLV. — Fil de Fer *par* Jehan Rictus *et* l'Epuiseuse *par* Gaston Tournier (Willette, de Brinn' Gaubast, Magnard, Samain, G. Oudinot, etc.) 196
XLVI. — Le Bal des Quat'z-Arts. (G Bonnet, Pourquet, Févola, etc.) 201
XLVII. — Exposition (*Shirleys frères :* Monticelli, *Galerie des Artistes Modernes (Chaîne et Simonson) :* Jacques Hébertot, Monet, Maurice Halay, Payret-Dortail, Lebourg, Brunet-Debaines, J.-L. Rame, Renefer, Raymond Pallier, P. Musard, Alexandre Bertin M. Coignet, Mauprat, Hermann Léon, G. de Ribaucourt, etc) . . 204
XLVIII, — 43, Rue des Belles feuilles. Chez Ernest-Charles. *Comment les femmes deviennent écrivains par Mme Alfred Mortier (Aurel). Pendant la causerie.* (Jules Bois, Jean Dolent, etc.) . . . 209
XLIX. — Régionalisme (Fernand Sernada, Maurice de Vlaminck, la Duchesse de Rohan, Cécile Périn, André Foulon de Vaulx, Pierre Harispe, Charles-Brun, J. Ch. Roux, etc.) 212

L. — Etalage de bouquiniste (Eugène Montfort, Georges Maurevert, Ernest La Jeunesse, J. d'Adelsward-Fersen, etc.) 219
LI. — A l'Odéon. *Première de « Monsieur de Prévan », 3 actes en vers de MM. Delaquys et Gumpel. Dialogues d'entr'actes* 222
LII. — Minne (Willy) 224
LIII. — Clovis Hugues. Paris, 11 Juin 1907 . . 228
LIV. — Gros-Rouvre (Seine-et-Oise) (Pierre Lelong, Léon Cladel, Marcelle Tinayre, Frank Boggs, Pierre Prins, Henri Boland, etc.) 236
LV. — En Marge de H. G. Wells (Marcel Roland, Jules Verne, etc.) 244
LVI. — Soleilland, homme politique (Avinain, Pierre Baudin, Dr Toulouse, P. Strauss, Arthur Dupin, Maxime Villemer) . . 248
LVII. — Le nu au Théatre (la Belle Aymos, Prince Galitzine, Marquis de Barbentane, Bérenger, Inghelbrecht, Esteban-Marti). 254
LVIII. — E. Ertz. (Hawkins, Helleu, Joseph Bail, Jules Chéret, Doigneau, Lemordant, Lalauze, Rossert, etc.) 263
LIX. — Les « Essayeurs » (Bonetti, Emile Bruel, Rameil, Georges Walder, Henri Clerc, A. Gandrey, etc.) 266
LX. — Le Régionalisme Littéraire 272
LXI. — Georges de Ribaucourt (Jean Lorrain, Gustave Geffroy, Marcel Lenoir, Eugène Le Roux, Lalique, etc.) . . . 286
Index alphabétique des noms cités. . . . 295

A LA MÊME LIBRAIRIE

Romans et Nouvelles

FLORIAN-PARMENTIER. — *Déserteur ?* roman	3 50
JACQUES NAYRAL — *Le Miracle de Courteville*, roman	3 50
GABRIEL GASZTOWTT. — *Les Fêtes du Cœur*, roman	3 50
NADÈGE NASTRI. — *Maroussia Dorn*, roman	3 50
FLORIAN-PARMENTIER. — *Les Deux Vengeances*, roman	1 50
— *Histoires Echevelées* nouvelles	0 95
ENTHYL D'AVOSS. — *Symphorien de Vranges*, roman	1 25
PAUL PIOT. — *La Trahison*, roman dialogué	0 65

Poésie

Toutes les Lyres, anthologie des poètes contemporains avec biographies critiques documents inédits, portraits et ornements originaux	3 50
ROGER DÉVIGNE — *Les Bâtisseurs de Villes*, avec illustrations d'A. de Szekely	3 50
JACQUES NAYRAL — *A l'Ombre des Marbres*, poèmes	3 »
FLORIAN PARMENTIER — *Entre la Vie et le Rêve*, poèmes	3 »
MARIE-ANNE COCHET — *Idéale Semence*, poèmes	3 »
ALISBERT — *Papillons*	3 »
CHARLES-RAFAEL POIRÉE. — *Visions* poèmes	3 »
HENRY MARX — *Les Heures Ferventes*, poèmes	2 »
G. DEMNIA — *Le Voyage d'Afrique*, poèmes	2 »
ALBERT DELASSAUX — *L'Humanité s'éveille*, poèmes	2 »
ANTOINE CARTIER — *Fabliaux*	1 »

Littérature, Philosophie, Critique

HAN RYNER — *Les Voyages de Psychodore*	3 50
— *Les Chrétiens et les Philosophes*	3 50
TIMOTHÉON. — *Mon Credo* (La Crise religieuse)	2 »
MARGUERITE BERTHET. — *La Poésie Féminine Française à l'Etranger*	2 »
FLORIAN-PARMENTIER. — *La Sorcellerie devant les Temps Modernes*	2 »
— *La Physiologie Morale du Poète.*	1 50
— *L'Art et l'Epoque* (**collection « L'Esprit du Temps »**)	1 »
RENÉ GHIL. — *De la Poésie scientifique* (id.)	1 »
HAN RYNER. — *Le Subjectivisme* (id.)	1 »
M. C. POINSOT. — *Le Temple qu'on rebâtit* (id.)	1 »

Théâtre

NADÈGE NASTRI. — *Un Collaborateur S. V. P.*, 1 acte en prose	0 75
FLORIAN-PARMENTIER. — *Amis de Collège*, 1 acte en prose	0 50
ALICE LOBERT. — *La Vieille Horloge*, piece à dire	0 25
— *Le Percepteur de Fontaine les-Amours*, 1 acte en prose	1 »

85-B20377

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01062 9695